

GEO

À LA RENCONTRE DU MONDE



Canada
**33 JOURS SUR
LA TERRE DES
OURS POLAIRES**

N° 521. JUILLET 2022

LA CROATIE LOIN DES FOULES



DANS LES BRIJUNI,
ARCHIPEL DU TEMPS ARRÊTÉ

ÉCHAPPÉES BLEUES
AU FIL DE LA KRKA

LA SLAVONIE, CULTURE
ET TERROIR D'EXCEPTION



Cameroun



ENQUÊTE DANS LE SECRET
DES CHEFFERIES



Norvège

LE PETIT
MIRACLE DES
ÉCOLES
EN PLEIN AIR



Europe

LES PLUS BELLES
BÂTISSSES ABANDONNÉES





BLEU
DE
CHANEL



NOUVELLE 308 SW

HYBRIDE RECHARGEABLE

Le break unique.

Design radical.

Modularité exceptionnelle.

Jusqu'à 60 km d'autonomie électrique*.



Au quotidien, prenez les transports



A 25g CO₂/km

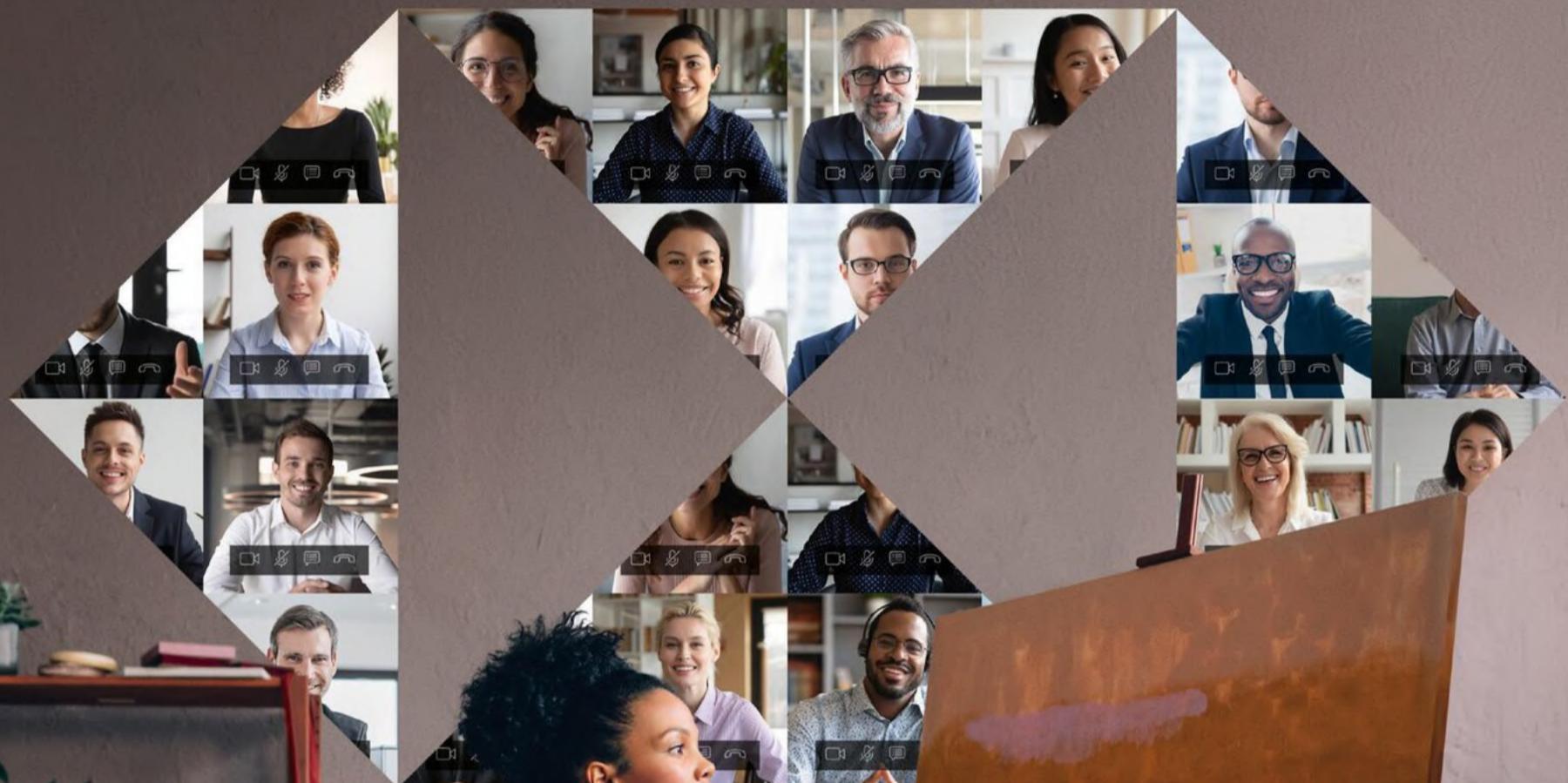


PEUGEOT RECOMMANDÉ TotalEnergies Consommation mixte WLTP⁽¹⁾ : 1,1 à 1,2 l/100km.

(1) Ces valeurs peuvent varier en fonction des conditions réelles d'utilisation et de différents facteurs. Plus d'informations auprès de votre point de vente ou sur <https://www.peugeot.fr/marque/politique-environnementale/wltp.html>. *L'autonomie de la batterie peut varier en fonction des conditions réelles d'utilisation. OPEn – Automobiles PEUGEOT 552 144 503 RCS Versailles.

en commun. #SeDéplacerMoinsPolluer

Jusqu'où peut-on aller



lorsque l'on est bien accompagné ?

Imaginer, construire, réaliser, avancer...
La vie est faite d'inspirations,
d'envies et d'objectifs à atteindre.
Nos conseillers et nos experts
vous accompagnent pour anticiper
et préparer vos projets aujourd'hui
et leur permettre de se concrétiser demain.

**Prenez rendez-vous avec
un conseiller sur hsbc.fr**



Bonheurs minuscules

Les éditorialistes – et je ne fais pas exception ici –, peinent à trouver, en observant la marche du monde, des raisons de réjouir leurs lecteurs. Une guerre en Europe, une pandémie qui menace, l'inflation qui revient, le drame des migrants, et les colères de la nature causées par le dérèglement climatique... Face à ces coups de tonnerre, amplifiés par les médias, la tentation est forte du pessimisme, du repli sur soi, de la colère. Sans fermer les yeux sur ces événements tragiques, on peut toutefois adopter un autre point de vue. S'intéresser aux bonnes nouvelles, souvent moins visibles, mais pas moins importantes. Les progrès de la science (les vaccins, les thérapies ciblées...). Les avancées stupéfiantes de la technologie (le stockage de l'énergie, la captation de CO₂, l'intelligence artificielle...). Certains espaces de nature, sur terre ou dans les mers, qui, parce qu'ils sont désormais mieux protégés, voient revenir la faune et renaître la flore. On peut aussi admirer des artistes, qui dans de nombreux pays du monde, composent de la musique, peignent des tableaux, écrivent des livres, autant de créations qui, plus que jamais dans l'histoire de l'humanité, nous sont accessibles. On peut enfin accueillir tout simplement la beauté du monde, autour de soi, contempler des lieux et des éléments qui nous entourent. Au bord d'une rivière, à l'ombre d'un jardin, au sommet d'un col, sur un estran désert... Les photographes le savent bien, eux qui aiment capter le don de la lumière sur des décors parfois banals. L'un d'entre eux, Philippe Kohn, le dit très bien dans l'un de ses récents recueils (*Au plus près*), où il a rassemblé le résultat de ses «marches lentes» et de ses «poses longues», seul dans le silence, recueillant l'onde des lieux qu'il arpente, et qui se propage en lui. «Se laisser traverser, dit-il, accepter d'être enchanté, comme le diaphragme de l'appareil laisse entrer la lumière.»

Don des lumières, fine alchimie des odeurs, mais aussi musique des lieux quand s'y installe le silence. Le bioacousticien Gordon Hempton (lire notre entretien avec lui) nous fait prendre conscience de la mélodie de la nature, là où l'homme cesse d'imposer ses nuisances sonores. Chaque lieu a une voix, dit-il. Derrière un apparent silence («il n'est pas l'absence de quelque chose, mais la présence de tout»), émerge la symphonie d'une prairie après la pluie, le bruissement d'une forêt quand la neige y tombe, le murmure d'une mer apaisée... Autant de plaisirs délicats, de bonheurs minuscules, autant d'antidotes nécessaires face au fracas du monde. ■

ÉRIC MEYER Rédacteur en chef



Chers lecteurs,

En raison de difficultés d'approvisionnement sur les marchés internationaux et de tensions chez nos fournisseurs, nous avons dû imprimer ce numéro de GEO sur un papier inhabituel. Nous vous prions de

nous excuser pour ce changement temporaire et dû à ces circonstances exceptionnelles. Vous retrouverez bientôt votre GEO habituel. D'avance, je vous remercie de votre compréhension et de votre fidélité.

LE
DIT



Thierry Suzan

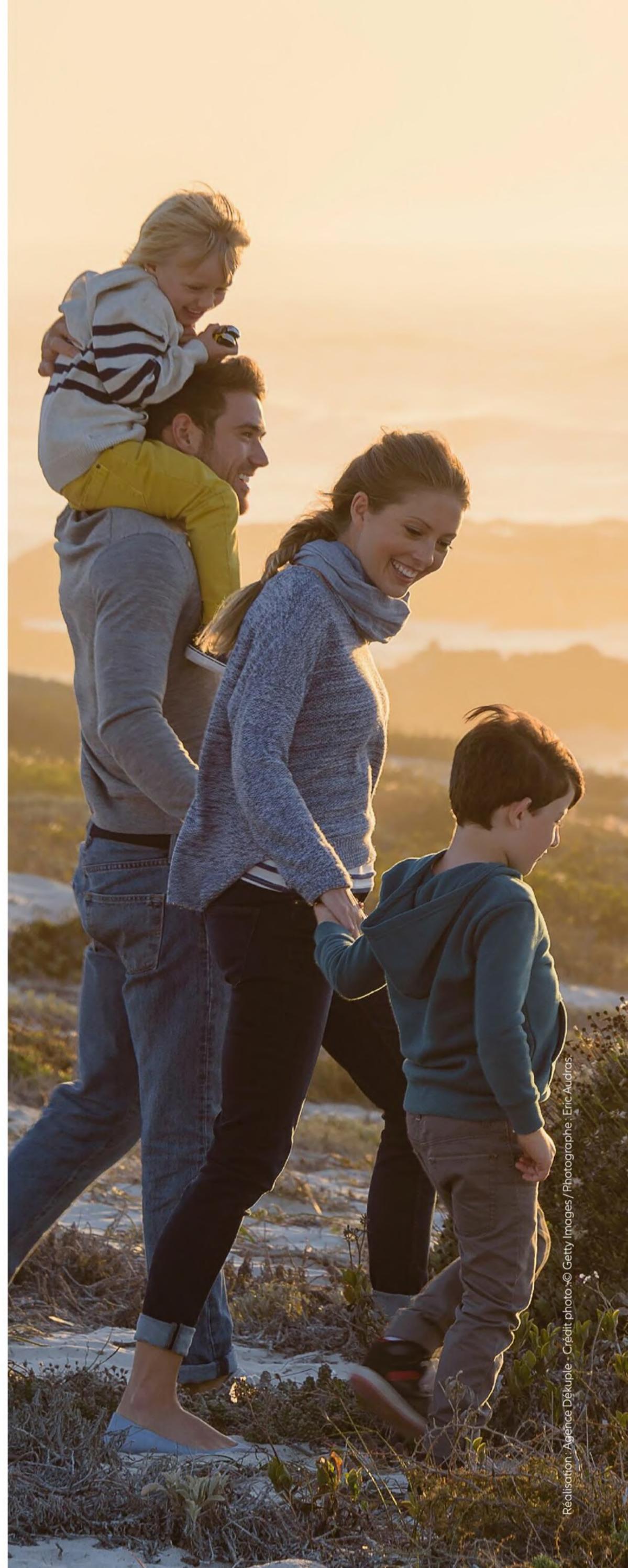
Épargner c'est porter l'avenir sur ses épaules

Partenaire de confiance, Allianz vous accompagne pour dynamiser votre capital : financer un projet, consolider votre niveau de vie pour l'avenir, protéger vos proches ou transmettre de votre vivant.

Prenez rendez-vous dès maintenant avec un conseiller pour en discuter.
Allianz.fr/assurance-vie/

Allianz Vie - Entreprise régie par le Code des assurances - Société anonyme au capital de 643 054 425 € - Siège social : 1, cours Michelet - CS 30051 - 92076 Paris La Défense Cedex - 340 234 962 R.C.S. Nanterre.

Document à caractère publicitaire.



SOMMAIRE

JUILLET 2022 - N° 521



Alamy / hemis.fr



Marie Pierre Dieterlé

Couverture : Getty Images. En haut : Martin Gregus En bas et de g. à d. : Marie Pierre Dieterlé ; Katrine Lunke ; Romain Veillon. Encarts marketing : au sein du magazine figurent un encart Chridami/ multi départements et un encart Chridami île-de-France brochés sur une sélection d'abonnés ; un encart Post-it 22 collé sur une sélection d'abonnés ; un encart Welcome pcwps122 et un encart Lettre extension hs parcours client 2022 jetés sur une sélection d'abonnés.

PROLONGEZ VOS RENDEZ-VOUS AVEC GEO

A LA TÉLÉ

En juillet, comme tous les mois, retrouvez *GEO Reportage*, votre rendez-vous sur Arte. Pour tout savoir sur le programme, les détails sont à lire p. 135. **arte**

7 ÉDITORIAL

10 RETOUR DE TERRAIN

12 BIEN VU !

Trois photographes racontent les dessous de leurs images fortes.

18 LE CHOIX DE GEO

20 Le grand entretien

Depuis presque quarante ans, le bioacousticien **Gordon Hempton** écoute la nature. Il nous explique l'importance de préserver des zones exemptes de tout bruit d'origine humaine.

28 L'esprit d'aventure

33 jours en terre des ours

Durant deux étés, Martin Gregus a campé dans le nord du Canada pour tirer un portrait intime du redoutable et majestueux ours polaire.

46 L'œil du photographe

Beautés abandonnées. Romain Veillon aime explorer les lieux oubliés. Ses clichés montrent toute la fragilité de la présence humaine...

58 Envie d'ailleurs

La Croatie loin des foules. Fleuve bouillonnant, îles hors du temps, terroir gourmand... Destination estivale phare, ce petit pays des Balkans réserve encore des trésors aux visiteurs les plus avertis.

100 Ce monde qui change

Dans le secret des chefferies. Sur les hauts plateaux de l'ouest du Cameroun, des rois traditionnels continuent d'exercer un réel pouvoir tant politique que spirituel.

116 Une planète à protéger

À l'école de la nature. Les jeunes Norvégiens, de la crèche à l'université, peuvent profiter d'une éducation en plein air, quelle que soit la météo... Avec des résultats intéressants. Un modèle à suivre pour le reste de l'Europe ?

134 LES RENDEZ-VOUS DE GEO

En kiosque, en librairie, à la télé, sur Internet...

138 USAGES DU MONDE

À Taïwan, on ne badine pas avec le tri sélectif !

SUR LE WEB

Site GEO : www.geo.fr Instagram @magazinegeo
Facebook facebook.com/GEOmagazineFrance
Twitter @GEOfr YouTube www.youtube.com/geofrance



Cameroun

Marie-Pierre Dieterlé

PHOTOGRAPHE

«À Foumban, j'ai assisté à la succession d'un des principaux conseillers du sultan. Ibrahim, un étudiant en architecture de 25 ans, ne s'attendait pas du tout à être choisi pour le remplacer. Il pleurait. J'ai été frappée de voir à quel point ces jeunes gens, lorsqu'ils sont "attrapés" pour devenir chefs ou notables, sont choqués à l'idée de devoir soudain endosser une telle responsabilité.» Marie-Pierre, qui est née au Cameroun, était aussi émue de retourner pour GEO là où son grand-père avait vécu : «Il s'y trouvait en tant que missionnaire. J'ai eu le sentiment de passer de l'autre côté du miroir.» **p. 100**

RETOUR DE TERRAIN

NOS AUTEURS ET PHOTOGRAPHES RACONTENT LES COULISSES DE LEUR REPORTAGE.

France



DR

Romain Veillon

PHOTOGRAPHE

«Il m'est déjà arrivé d'avoir les pieds qui passent à travers le plancher, avoue Romain Veillon, spécialiste de l'*urbex*, l'exploration du patrimoine abandonné. Cette pratique peut être dangereuse, c'est pourquoi nous partons toujours à deux.» C'est ce qu'il a fait par exemple dans la vieille école anglaise dont nous publions la photo, où l'on voit le parquet dévoré par la mousse, menaçant de s'écrouler. À l'origine de ces images, une question : que se passerait-il si l'homme disparaissait totalement de la surface de la Terre ? **p. 46**

Norvège



Jérôme Bonnet

Catalina Martin-Chico

PHOTOGRAPHE

Son reportage sur l'apprentissage en plein air en Norvège a donné envie à Catalina, Franco-Espagnole, de redevenir enfant pour retourner à l'école ! «Là-bas, lorsqu'un élève rencontre des difficultés dans une matière théorique, on lui propose d'essayer le kayak ou la pêche, afin de lui redonner confiance. J'ai aussi été frappée par l'autonomie des tout-petits, à qui l'on enseigne, dès la crèche, à grimper aux arbres.» Une approche de l'éducation qui l'a enchantée et qu'elle veut désormais documenter à travers la France. **p. 116**

Norvège



Robert Ormerod

Mike MacEacheran

JOURNALISTE

Lorsque Mike, Écossais, s'est rendu dans une crèche norvégienne «nature», près d'Oslo, il a cru remonter le temps. «Là-bas, c'est le XV^e siècle ! En pleine forêt, des bambins taillent des jouets dans des bouts de bois avec de gros couteaux. Qu'il pleuve ou qu'il neige, l'apprentissage se fait dehors.» Enverrait-il ses propres enfants dans ce genre d'établissement ? «Sans hésiter. C'est un cadre idéal pour les sensibiliser au monde. Il existe quelques crèches de ce type en Écosse, mais hélas pas chez moi, à Édimbourg.» **p. 116**



IT'S APÉRO TIME !*



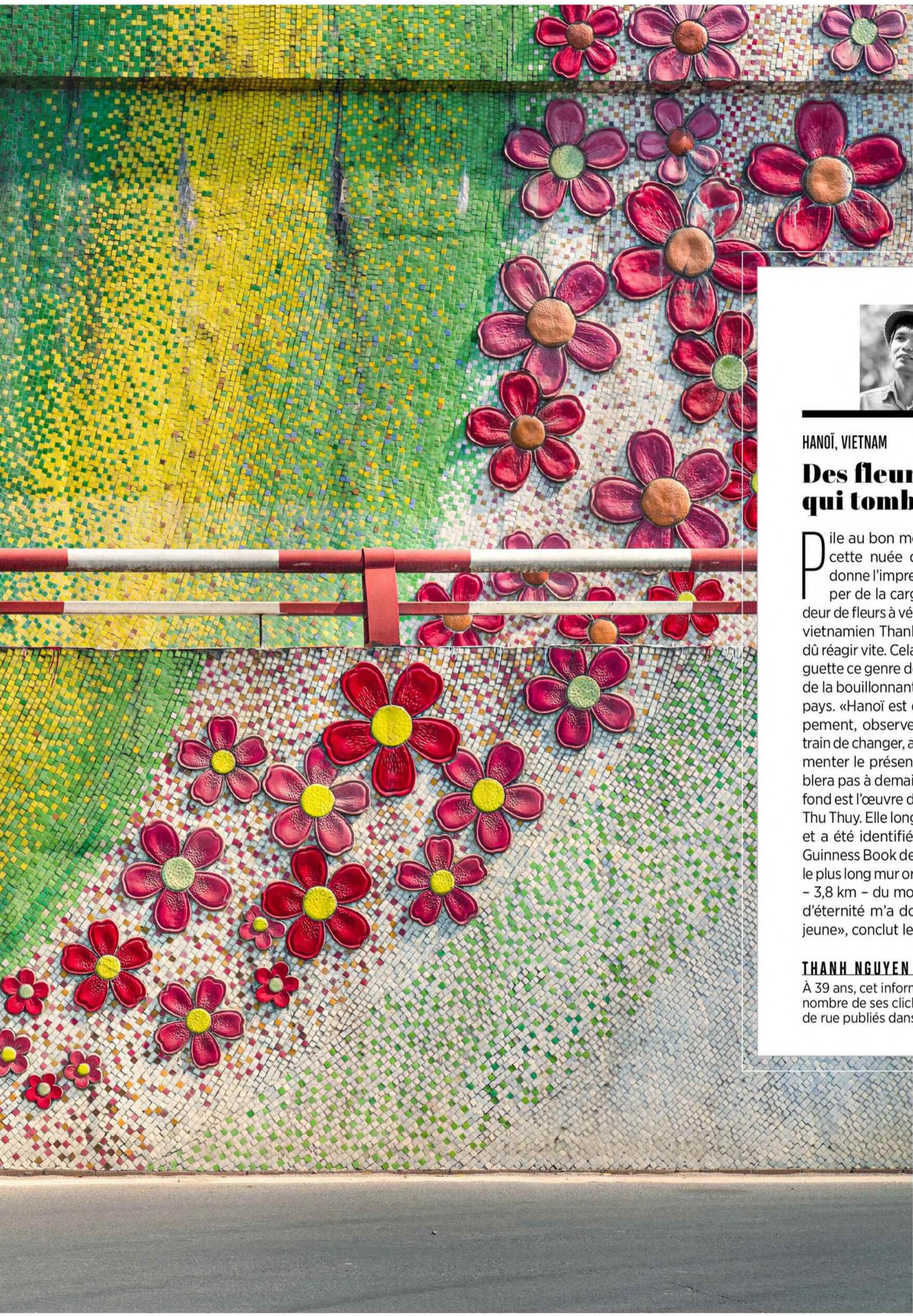
ORANGINA SCHWEPPES FRANCE SAS - RCS NANTERRE B 404 907 941 - CAPITAL SOCIAL 446 036 924 € - TBWA/PARIS

*C'EST L'HEURE DE L'APÉRITIF !

POUR VOTRE SANTÉ, ÉVITEZ DE GRIGNOTER ENTRE LES REPAS. WWW.MANGERBOUGER.FR

[BIEN VU]





HANOÏ, VIETNAM

Des fleurs qui tombent à pic

Pile au bon moment. Pour que cette nuée de fleurs rouges donne l'impression de s'échapper de la cargaison de ce vendeur de fleurs à vélo, le photographe vietnamien Thanh Nguyen Phuc a dû réagir vite. Cela fait trois ans qu'il guette ce genre de scènes typiques de la bouillonnante capitale de son pays. «Hanoï est en plein développement, observe-t-il. Tout est en train de changer, alors je veux documenter le présent, qui ne ressemblera pas à demain.» La fresque du fond est l'œuvre de l'artiste Nguyen Thu Thuy. Elle longe le Fleuve rouge et a été identifiée en 2010 par le Guinness Book des records comme le plus long mur orné de céramiques - 3,8 km - du monde. «Cet instant d'éternité m'a donné un coup de jeune», conclut le photographe.

THANH NGUYEN PHUC

À 39 ans, cet informaticien a vu nombre de ses clichés de scènes de rue publiés dans la presse.



TAN-AWAN, ÎLE DE CEBU, PHILIPPINES

Un pêcheur... qui ne pêche pas !

Dans les premières lueurs du jour, l'homme paraît fragile dans sa petite pirogue à balancier, face à la gueule gigantesque de ces deux mastodontes sous-marins. Pourtant, il ne court aucun danger. Depuis dix ans, les habitants de Tanawan attirent ces inoffensifs requins-baleines avec des crevettes ! But de l'opération : appâter en réalité... les visiteurs, qui sont des milliers chaque année à assister à ce rituel quotidien, voire à s'offrir une plongée avec le plus grand poisson du monde. «Lorsque le Covid-19 a privé ce village des Philippines de ses touristes, les pêcheurs ont continué à nourrir les requins-baleines, quitte à s'endetter, explique Hannah. Ils savaient que si les géants des mers ne revenaient pas, leur village retomberait dans la pauvreté.»

HANNAH REYES MORALES

À 31 ans, cette photographe qui vit à Manille a déjà été récompensée par plusieurs prix prestigieux.







TOUCHENG, TAÏWAN

À l'assaut des tours infernales

Les acrobaties auxquelles se livrent les habitants du canton de Toucheng, sur la côte est de Taïwan, le long de ces tours de bambous d'une trentaine de mètres, enduites de graisse pour devenir les plus glissantes possibles, cachent un rituel très ancien. Celui du Qiang Gu, la chasse aux fantômes, une cérémonie durant laquelle on cherche à se débarrasser des esprits traînant encore dans le coin après la fin des festivités du Mois des fantômes, au septième mois lunaire. Objectif : être le premier à sectionner le drapeau au sommet de l'un de ces mâts de cocagne. À l'origine, l'exploit, déclenchant les vivats de la foule, devait effrayer les spectres. «Désormais, le vainqueur fait gagner une voiture à son équipe», explique Claudio Sieber, le photographe.

CLAUDIO SIEBER

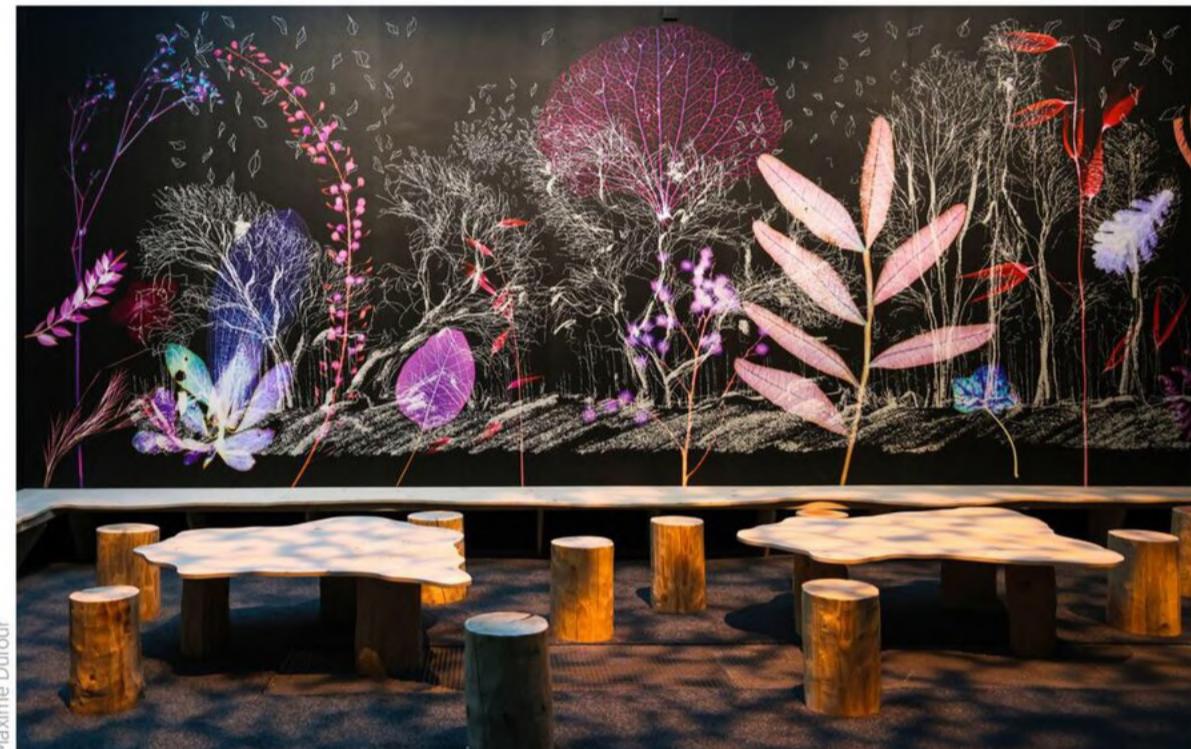
À 40 ans, ce photojournaliste suisse vit aux Philippines et travaille surtout dans la zone Asie-Pacifique.





LA FORÊT

NOTRE SÉLECTION CULTURELLE SUR UN THÈME, UN PAYS, UNE DESTINATION.



Maxime Dufour

Au palais des Beaux-Arts de Lille, la forêt est une muse, à la fois précieuse et fragile.

EXPOSITION

Ces frondaisons qui envoûtent les artistes

Pour eux, elle est bien plus qu'un décor. Comme on peut le voir au palais des Beaux-Arts de Lille, certains artistes ont fait de la forêt un personnage à part entière, voire le sujet même de leur œuvre. En 1861, le peintre Théodore Rousseau représente ainsi le massif de Fontainebleau à toutes les heures du jour et parvient à obtenir des autorités la protection de 1000 hectares de bois. Une première. L'exposition, à travers une cinquantaine de toiles, dessins, photographies, films, montre les multiples facettes d'un milieu qui suscite des sentiments contrastés : curiosité, peur, sérénité, émerveillement... Un écosystème précieux mais en danger, pour lequel des créateurs contemporains ont choisi de s'engager. À noter, par exemple, cette installation immersive de neuf écrans baptisée *Catharsis*, dans laquelle l'artiste américain Matt McCorkle reconstitue une forêt vierge, des racines aquatiques jusqu'aux cimes peuplées d'oiseaux. Un aperçu de ce qui est perdu ou menacé, pour nous inciter à sauver ce qui peut encore l'être.

La Forêt magique, au palais des Beaux-Arts de Lille, jusqu'au 19 septembre. pba.lille.fr

PROJECTION

Un massif pour écrin

Éden préservé, le parc national des Écrins abrite 2000 espèces de végétaux, pins, mélèzes, plantes à fleurs. Cet été, à la tombée de la nuit, le photographe Philippe Écharoux fera projeter, sur les maisons et les arbres de sept villages de ce massif des Alpes, les portraits de ceux qui l'habitent : gardien de refuge, guide de haute montagne...

Lumière sur les villages d'alpinisme des Écrins, par Philippe Écharoux, jusqu'au 30 septembre. philippe-echaroux.com



alpesphotographies.com

RÉCIT

L'espoir de s'enraciner

À 27 ans, la Canadienne Jessica J. Lee part sur les traces de ses grands-parents chinois, exilés à Taïwan dans les années 1950. Sur cette île couverte à 60 % de forêts, elle fait sienne leur histoire : «C'était pourtant le vert qui avait vu grandir ma mère. Elle me donna les noms mandarins de plantes dont je ne connaissais aucun équivalent, un savoir hérité de mon grand-père ; son enfance contée avec des noms d'arbres.»

Deux arbres, une forêt, de Jessica J. Lee, éd. Marchialy, 21,10 €.



VOD

Le bois parfait pour la note parfaite

Cela fait trente-cinq ans que Gaspar Borchardt, luthier à Crémone, fabrique des violons. À 57 ans, il est déterminé à réaliser un Stradivarius d'exception pour la concertiste néerlandaise Janine Jansen. Et, pour cela, il a besoin de la meilleure des matières premières : un érable moiré, aux ondes fines et à la tonalité claire. Pendant quatre ans, l'artisan cherche inlassablement cette perle rare dans les forêts des Balkans, affrontant les

champs de mines de la guerre des années 1990, les reven-deurs mafieux et un épique dilemme : peut-il couper un arbre multiséculaire ? Le documentaire enquête du cinéaste norvégien Hans Lukas Hansen, riche en rebondissements, parle d'une quête, celle du bois parfait qui permet d'entendre le son dans toute sa pureté.

La Symphonie des arbres, de Hans Lukas Hansen, éd. Urban Distribution, 4,90 €. urbanboutiq.com

UN GOÛT
SI FAMILIER
QU'IL FAUT
LE BOIRE
POUR LE CROIRE !



LE VÉGÉTAL
POUR LES AMATEURS
DE LAIT !

AU RAYON LAIT UHT

[LE GRAND ENTRETIEN]

“Le silence est en voie d’extinction”

GORDON HEMPTON

QUEL EST L’IMPACT DES BRUITS PRODUITS PAR L’HOMME SUR LA FAUNE ET LES ÉCOSYSTÈMES ? EXISTE-T-IL ENCORE SUR TERRE DES ENDROITS À L’ABRI DE NOS NUISANCES SONORES ? FAUT-IL PRÉSERVER CES ÎLOTS ACOUSTIQUES POUR LES GÉNÉRATIONS FUTURES ? LE POINT AVEC LE BIOACOUSTICIEN AMÉRICAIN GORDON HEMPTON.

Vous vous décrivez comme un «pisteur de sons» : depuis bientôt quarante ans, vous parcourez la planète pour enregistrer la musique de la nature, et vous avez compilé certaines de ces bandes sur une soixantaine d’albums, écoutés aussi bien par le grand public que par des documentaristes ou des conservateurs de musée, et qui vous ont même valu d’être récompensé par un Emmy Award. Aujourd’hui, vous estimatez urgent de sauver le «calme naturel». Pourquoi cette préoccupation ?

Quand j’ai commencé à silloner les États-Unis à la recherche d’endroits où enregistrer les chants de la nature, en 1984, j’ai identifié 21 lieux calmes dans le seul État américain de Washington, où je vis. En employant le mot «calme» (*quiet*), je ne me réfère pas au silence absolu, à l’absence de bruit, mais à l’expression de l’ensemble des sonorités de la nature, c’est-à-dire la musique qui émane de la Terre sans qu’aucun brouhaha d’origine humaine ne vienne l’interrompre ou la brouiller. En 2007, seulement trois de ces 21 endroits permettaient encore quinze minutes de ce calme ininterrompu par le bruit de l’activité humaine. Et aujourd’hui, plus aucun ne remplit ce critère. J’ai vu mes joyaux sonores disparaître un à un, menacés par l’essor du trafic aérien, la multiplication des autoroutes ou encore l’explosion du transport de marchandises... Le but de Quiet Parks International, l’ONG que j’ai cofondée en 2019, est de préserver le calme comme ressource naturelle, afin que chacun ait l’opportunité d’en faire l’expérience, aujourd’hui et dans les siècles à venir. De même que l’Association internationale Dark Sky cherche depuis 1988 à préserver l’environnement nocturne et ce qu’elle appelle «notre héritage de ciel noir» en promouvant des éclairages extérieurs limitant la pollution lumineuse et en nous encourageant à observer les étoiles, Quiet Parks International met l’accent sur la préservation du calme naturel. Cette mission va ➤



Shawn Parkin

Gordon Hempton traque les endroits préservés du «vacarme» de l'humanité. Ici, dans la forêt de Hoh (État de Washington, États-Unis).

► bien au-delà d'une lutte contre le bruit. Au lieu de simplement créer des bulles artificielles en isolant mieux nos maisons, nos véhicules et nos oreilles, il s'agit de concentrer nos efforts sur les lieux à sauver. Nous encourageons le grand public à écouter le monde qui nous entoure et nous tentons de préserver pour tous l'accès aux sons de la nature. C'est urgent : dans l'indifférence générale, le silence est en voie d'extinction à un rythme qui, selon moi, excède celui de la disparition des espèces.

Avez-vous identifié des lieux particulièrement menacés aujourd'hui ?

Oui. Le cratère du parc national de Haleakala à Hawaï, par exemple, est reconnu comme l'un des lieux les plus calmes du globe. Le volume sonore ambiant y est de 16 décibels, ce qui est à peine audible pour l'oreille humaine. Mais ce trésor est mis à mal par l'essor du tourisme en hélicoptère, avec quelque 5000 vols par an. Un autre cas probant est celui de la forêt humide de Hoh, à l'ouest de Seattle, aux États-Unis. C'est le premier lieu que j'ai voulu protéger comme sanctuaire du silence, en 2005. J'avais déposé une jolie pierre rougeâtre à un endroit que j'avais baptisé «One Square Inch of Silence» («six centimètres carrés de silence»). J'avais espoir que ce geste symbolique protégerait par ricochet des centaines d'hectares de nature. Je n'étais qu'un simple citoyen sans pouvoir particulier, mais cette anecdote a attiré beaucoup d'attention médiatique et pendant des années, des visiteurs sont venus du monde entier écouter ce bout de forêt. C'est un lieu extraordinaire, où le bruit ambiant est, par temps calme, de 23 décibels, soit l'équivalent du tic-tac d'une horloge. C'est donc encore plus discret qu'une phrase chuchotée. On peut y entendre le lointain hululement d'une chouette, le gazouillis d'un roitelet du Pacifique, le bruissement des feuilles, le crépitement de la pluie selon que les gouttes tombent sur la mousse, un tronc ou une flaque. Là, on se rend compte que le silence n'est pas l'absence de quelque chose, mais la présence

de tout. Les gens y sont venus s'émerveiller, pleurer, faire des demandes en mariage, répandre des cendres... Puis en 2018, l'armée américaine s'est mise à survoler cette zone lors d'exercices militaires. Ce sanctuaire est aujourd'hui bafoué, parfois des dizaines de fois par jour, par le grondement d'avions qu'on n'aperçoit même pas sous la voûte des arbres géants, mais dont l'écho est comparable à celui que causerait une avalanche ou une crue subite.

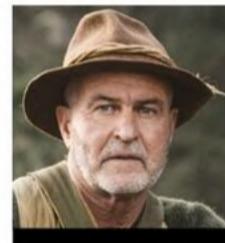
Cet échec ne vous a-t-il pas un tant soit peu découragé ?

Cette histoire m'a bien sûr abattu, mais elle m'a aussi ouvert les yeux. Comment avais-je pu croire que le monde entier allait s'émouvoir de mes quelques centimètres carrés de silence au fin fond de ma forêt ? Le calme naturel a sa place partout, il fallait voir bien plus grand ! Un an plus tard, Quiet Parks International était né. En avril 2019, en collaboration avec la tribu autochtone des Cofán, nous avons certifié le premier «parc naturel calme» du monde,

autour de la rivière Zabalo, en Équateur. C'est un lieu magique où les sons de la nature rythment le quotidien, au point que les habitants savent exactement quel est le moment de la journée sans avoir besoin de lire l'heure. En fin de nuit par exemple, ils entendent ce chant très particulier de la nature que j'appelle le «choeur de l'aube», qui leur annonce qu'une demi-heure plus tard, les étoiles auront disparu et le jour se sera levé. Depuis la découverte de la rivière Zabalo, nous avons trouvé neuf autres étendues sauvages que nous espérons pouvoir bientôt récompenser, aux États-Unis, au Canada, en Namibie, en Pologne et en Finlande. Nous avons aussi commencé à certifier des parcs situés en zone urbaine [voir carte]. Actuellement dans le monde, nous avons déjà listé quelque 300 sites candidats à notre label, qu'ils soient terrestres ou maritimes, naturels ou urbains. L'Amérique est particulièrement représentée car la densité de population et le trafic aérien y sont moins importants qu'en Europe ou en Asie.

Comment évaluez-vous les lieux susceptibles d'être labellisés par Quiet Parks International ?

Les sites certifiés doivent tous être accessibles au public. Pour les identifier, nous analysons d'abord des cartes, qui nous permettent de juger de leur proximité avec des zones résidentielles et industrielles, ou encore des couloirs routiers, aériens et maritimes. Nous vérifions quelles activités récréatives y sont permises pour estimer la nuisance sonore occasionnée, et nous étudions la topographie, car elle affecte la façon dont circule le son. Nous envoyons ensuite sur place l'un d'entre nous, qui évalue lui-même le paysage sonore avec des appareils spéciaux, comme le sonomètre, destiné à mesurer le niveau de pression acoustique, une donnée physique liée au volume sonore. Nous expertisons le paysage sonore lorsque la météo est favorable [pour éviter les bruits «parasites» de pluie ou d'orage], pendant au moins trois heures par jour sur trois jours différents d'une même semaine, ►



«LA QUIÉTUDE SONORE ? CE N'EST PAS L'ABSENCE DE QUELQUE CHOSE, MAIS LA PRÉSENCE DE TOUT»



LA FRAÎCHEUR
D'UN VÉRITABLE
THÉ GLACÉ



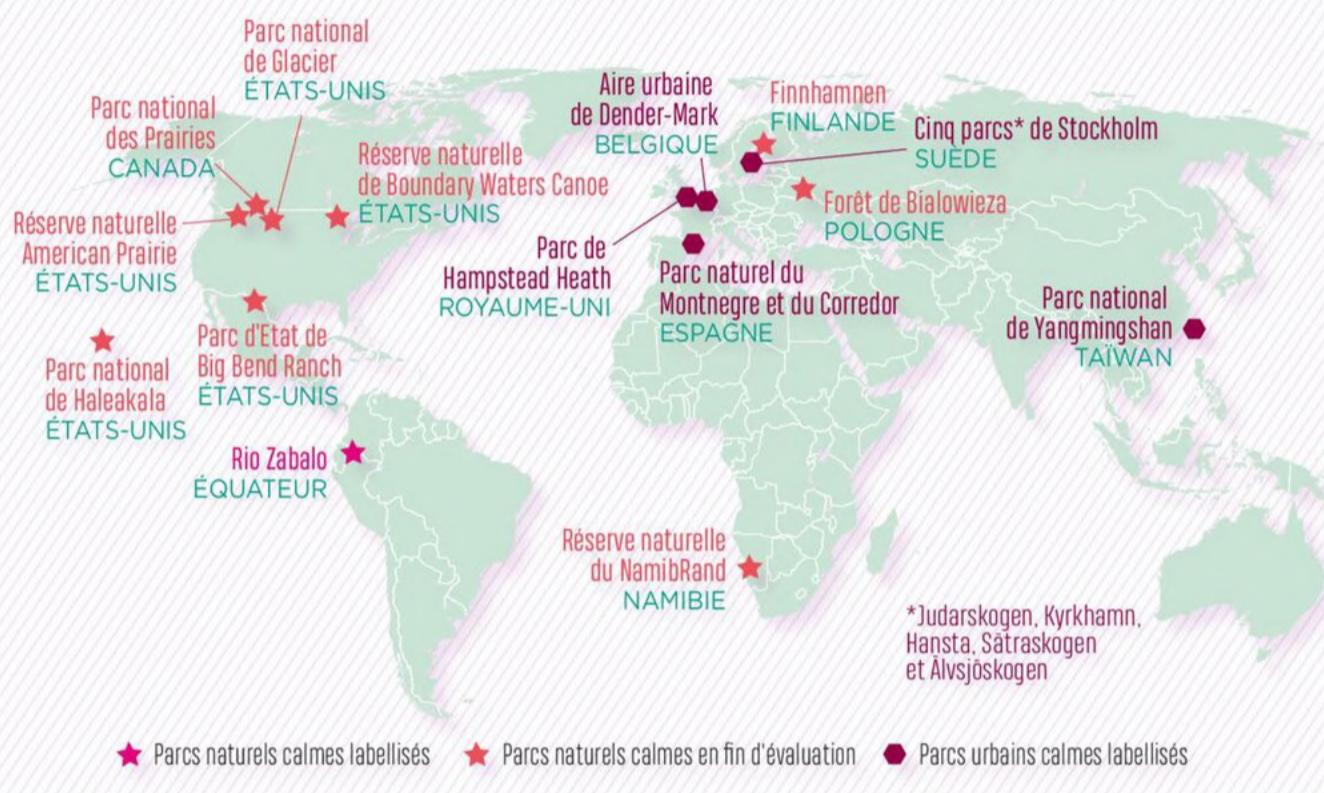
ORANGINA SCHWEPPES FRANCE SAS - RCS ANTERRIERE B 404 907 941 - CAPITAL SOCIAL : 446 036 924 €

Saveur menthe et pêche blanche

POUR VOTRE SANTÉ, PRATIQUEZ UNE ACTIVITÉ PHYSIQUE RÉGULIÈRE. WWW.MANGERBOUGER.FR

À la recherche des havres de paix

Éveiller la curiosité du public pour le silence et lui donner envie de le protéger : telle est la vocation de Quiet Parks International. Grâce à un protocole scientifique, cette ONG née en 2019 recense les derniers recoins de calme, en pleine nature comme en ville.



► pour nous assurer que le lieu permette au moins un quart d'heure de calme naturel sans interruption sonore d'origine humaine... Comme sur mes fameux «six centimètres carrés de silence». Nous prenons aussi des notes de terrain pour établir un bilan plus subjectif sur la sensation de calme provoquée par le lieu étudié, en prenant en compte l'apparence du paysage, le type d'accès ou de chemin...

Pour labelliser les parcs urbains, le procédé est-il similaire ?

Oui, à quelques différences près : il faut que le lieu soit accessible en transports en commun, et nous veillons à évaluer le risque de pollution sonore liée à des événements sportifs ou culturels tenus à proximité. Le quart d'heure de calme naturel étant un critère trop ambitieux pour les zones urbaines, on s'assure que le niveau sonore ambiant ne dépasse pas les 45 décibels, soit à peu près le volume sonore d'un lave-

vaiselle, et que les pics de pollution sonore ne dépassent pas huit occurrences par heure et 70 décibels, soit par exemple le bruit d'une tondeuse. Les mesures sont faites pendant les mois d'été ou lors de la plus forte affluence dans le parc. Concrètement, nous cherchons des lieux urbains où les sons de la nature ont largement le dessus par rapport à ceux provoqués par l'homme. On doit pouvoir y entendre la brise dans les arbres, distinguer à l'oreille si une feuille est plutôt verte ou plutôt sèche quand on la froisse entre ses doigts. Beaucoup de lieux qui sont proposés par le public semblent vierges en apparence, mais c'est parce que l'on est habitué à juger les paysages d'un point de vue visuel plutôt qu'auditif : on se réjouit qu'il n'y ait pas de lignes électriques, de gazoducs ou de routes à l'horizon... Néanmoins, les traces de l'homme sont souvent bien là, cachées par une colline ou une forêt, et bien offertes à nos oreilles. L'expérience de

la nature n'est pas complète dans ces circonstances-là.

Certaines personnes pensent que le calme est une question de confort et que sa préservation ne devrait pas être considérée comme une priorité. Que leur répondez-vous ?

D'abord que la pollution sonore d'origine humaine affecte profondément la vie animale. On sous-estime souvent l'importance du calme naturel pour la survie des espèces, alors que le paysage sonore fait bien partie de l'habitat. Des chercheurs de l'université de Boise, dans l'Idaho, l'ont démontré : en 2015, ils ont disposé des haut-parleurs dans un coin sauvage de leur région pour recréer l'effet sonore d'une «autoroute fantôme». Un tiers des oiseaux ont quitté leur habitat pendant la durée de l'expérience. Et ceux qui sont restés ont perdu beaucoup de poids, car le bruit les empêchait de communiquer entre eux et de chasser. Ce constat est d'autant plus préoccupant que, selon une enquête publiée dans la revue *Science* en mai 2017, deux tiers des zones naturelles protégées aux États-Unis voient déjà leur niveau sonore ambiant considérablement augmenter du fait de l'activité humaine.

Vous jugez également crucial de préserver le silence en ville.

Cette préoccupation est en lien direct avec nos modes de vie : 55 % de la population mondiale vit en espace urbain, et ce chiffre a vocation à augmenter. Or nous, les 24 bénévoles de Quiet Parks International, considérons que l'accès au calme naturel est un droit universel et imprescriptible, qui ne devrait être ni un luxe, ni un privilège, ni une marchandise. Le premier *quiet park* urbain a été inauguré en juin 2020, près de Taipei, à Taïwan. Depuis il y en a eu d'autres, à Londres, Bruxelles, Stockholm... Et nous effectuons des mesures dans plusieurs grandes villes, comme Brisbane, Paris, Toronto ou New York... L'enjeu est d'abord sanitaire : 40 % des Européens, par exemple, endurent chaque jour une pollution sonore liée à la circulation routière supérieure à ►

CHEZ E.LECLERC, LES ENTREPRENEURS DE DEMAIN SONT PARRAINÉS PAR CEUX D'AUJOURD'HUI.

Lorsqu'un entrepreneur souhaite ouvrir son magasin E.Leclerc, il peut compter sur les adhérents pour le parrainer et partager avec lui l'esprit du Mouvement E.Leclerc.

Ensemble, ils vont créer un lien fort : les parrains vont accompagner leurs filleuls pour faciliter leur intégration, les conseiller et se montrer solidaires financièrement.



E.Leclerc L

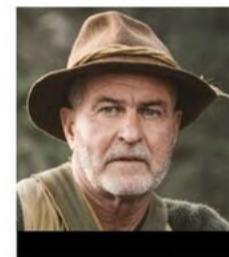
www.mouvement.leclerc

► 55 décibels, seuil à partir duquel l'Organisation mondiale de la santé considère que le bruit peut nuire à la santé en affectant la qualité du sommeil, en augmentant les risques de troubles cardiovaseculaires et en altérant les capacités cognitives et auditives sur le long terme. Mais c'est aussi une question d'ordre éthique : personne ne peut vous expliquer les bienfaits du silence, c'est une expérience qu'il faut vivre par soi-même. En écoutant le calme naturel, on redécouvre notre relation avec la Terre, perçue alors non pas comme un endroit que l'on habite mais comme le lieu dans lequel on a évolué, celui d'où l'on vient. Certains trouvent que la sauvegarde du calme est un combat futile, mais pour moi, c'est tout le contraire : en écoutant vraiment la nature, on retombe aussitôt amoureux de la planète.

L'instauration des confinements, et la réduction de la pollution sonore qui les a accompagnés, n'ont-elles pas changé la donne ?

La crise sanitaire a été un moment de prise de conscience pour beaucoup de gens. Même les personnes peu habituées à écouter la nature ont eu l'occasion de découvrir leur environnement sonore une fois l'activité humaine ralentie et le bruit estompé. Ils ont voulu savoir comment faire pour prolonger ce calme et nous avons reçu des centaines de propositions de sites à labelliser de la part de citoyens, d'associations et de municipalités du monde entier. J'ai vu dans le contexte de l'épidémie un clin d'œil à une prédiction faite par l'Allemand Robert Koch, prix Nobel de médecine en 1905 : «Un jour, l'humanité devra combattre le bruit avec autant de féroceur que le choléra et la peste.» Cette citation m'a guidé dès le début de ma carrière. Et la pandémie de Covid-19 nous a peut-être fait collectivement comprendre pleinement ce qu'elle signifie.

En tant qu'ONG, votre organisation n'a aucun pouvoir de régulation et elle ne ferait pas non plus autorité si une activité humaine venait à mena-



«FAIT RARE, LE CALME EST UNE RESSOURCE NATURELLE DONT ON PEUT JOUIR SANS L'ÉPUISER»

cer un lieu déjà certifié. Qu'est-ce qui vous fait penser que votre label servira vraiment à quelque chose ?

Nos certifications ont vocation à éveiller la curiosité pour le silence, et à susciter chez chacun une envie de le protéger. Le simple fait de qualifier un endroit de «calme» encourage une certaine attitude. Un peu comme quand vous entrez dans un lieu de culte et que vous vous mettez à chuchoter, sans qu'on vous en ait donné la consigne. C'est aussi une manière d'encourager les villes à intégrer une forme d'«écologie acoustique» dans la préservation de leurs parcs et jardins, et même dans leurs projets d'urbanisme. Le niveau sonore ambiant moyen des grandes cités américaines est de 70 décibels. Mais il suffit de mieux orienter les façades des hauts bâtiments, de modifier la composition de l'asphalte ou de favoriser l'installation de transports électriques pour que le paysage sonore d'une ville soit métamorphosé. Le calme est, de fait, déjà une forme de destination touristique. Il faut rendre cette information plus

visible pour que les décideurs voient dans le calme une ressource naturelle à préserver. Ressource dont, contrairement à d'autres, on peut jouir sans l'amenuiser ni l'épuiser.

Pourtant, certaines personnes voient le silence comme quelque chose d'ennuyeux, voire d'effrayant...

C'est juste une question d'habitude. Dès l'enfance, on nous entraîne à écouter quelque chose ou quelqu'un, comme si écouter revenait à établir un filtre et à faire un tri minutieux parmi les sons qui s'offrent à nous continuellement. Face au calme, on peut donc se sentir tout à coup déstabilisé, avoir une sensation de vide, voire d'ennui. En réalité, pour écouter, il suffit de laisser entrer tous les sons, indistinctement, sans hiérarchiser, sans décider par avance ce qu'il importe d'entendre. Cela peut sembler difficile, mais c'est en fait très naturel. Ce n'est pas pour rien que nous avons des paupières pour fermer les yeux mais rien pour boucher nos oreilles ! Un travail crucial de notre association est de montrer au public comment écouter différemment. Nous organisons des visites scolaires lors desquelles nous emmenons des enfants à la rencontre du calme naturel. Nous misons sur le fait que les gens prendront goût à cette expérience. Ils auront envie de tendre l'oreille, comme un muscle à exercer au quotidien. Et auront d'autres attentes dans la nature et dans leurs villes. Ils voudront percevoir la brise, la moindre intonation dans une voix... Car certains moments de quiétude peuvent vous marquer à jamais. Comme cette première fois où j'ai vraiment écouté l'orage, allongé dans un champ de maïs, il y a plus de quarante ans. Ou lors de cette promenade à Venise, un soir où les rues de la vieille ville étaient si calmes que j'ai entendu les pas d'un couple résonner sur le pavé, leurs semelles percutant les pierres avec douceur, à l'unisson. Chaque endroit a une voix. Voilà une idée qui donne de quoi s'occuper quand on parcourt le monde, où que l'on soit. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR LAURE ANDRILLON

Cap sur la gourmandise !

Envie d'une douceur à la fois savoureuse et onctueuse ? Avec **les nouveautés végétales signées Sojasun**, voilà la pause gourmande qu'on va adorer !

La richesse du végétal

Savez-vous que Sojasun, réputé pour ses spécialités au soja, vous fait bénéficier des atouts de tous les végétaux ? Variez votre quotidien grâce à l'amande, l'avoine et le coco, ou même encore la datte ou le maïs. Fraîcheur, douceur et onctuosité : avec Sojasun, le végétal allie gourmandise et bien-être !

Une gamme pour tous les plaisirs

Lait d'amande ou lait de coco : les nouveaux desserts Sojasun se déclinent en cinq recettes fondantes diablement tentantes. Trois références onctueuses au lait d'amande – nature, fraise ou citron de Sicile – et deux références pleines de douceur au lait de coco, avec râpe de coco ou chocolat. Plongez donc votre cuillère dans l'un de ces pots savoureux et régalez-vous... Et si vous êtes du matin, les trois nouvelles boissons « Réveils Onctueux » ont été conçues spécialement pour accompagner vos céréales.

Le must du végétal !

Cerise sur le gâteau, ces desserts sont préparés avec des ingrédients nobles et de qualité, pour se faire plaisir jusqu'au bout de la cuillère : des amandes d'Italie et d'Espagne, du lait de coco équitable et du chocolat durable. L'emballage est quant à lui en carton 100 % recyclable, parce que Sojasun* fait depuis toujours du respect de la planète une priorité. Rien que du bon, du bien et du gourmand !

* Disponible en Grandes et Moyennes Surfaces



© Sarah Caglione

BÉNÉFICIEZ D'UNE RÉDUCTION DE 0,30 € POUR DÉCOUVRIR NOS NOUVEAUTÉS.



NOUVEAU : DES SOJASUN SANS SOJA !



Sojasun

CAMPER À BORD D'UN MINUSCULE NAVIRE ÉCHOUÉ SUR UN BOUT DE RIVAGE INVOLÉ DU GRAND NORD CANADIEN, ET VIVRE AINSI, SEULS, PARMI LES PLUS GRANDS PRÉDACTEURS TERRESTRES QUI SOIENT... UNE IDÉE FOLLE ? PAS POUR LE PHOTOGRAPHE MARTIN GREGUS ET SES CAMARADES, QUI SE SONT LANCÉS, PENDANT L'ÉTÉ, DANS CETTE ÉQUIPÉE SAUVAGE...

67 JOURS EN TERRE DES OURS



Né dans une famille d'artistes, Martin Gregus, 26 ans, est prêt à tout pour faire la «photo parfaite» : bricoler son matériel high-tech ou... ramper dans la boue !

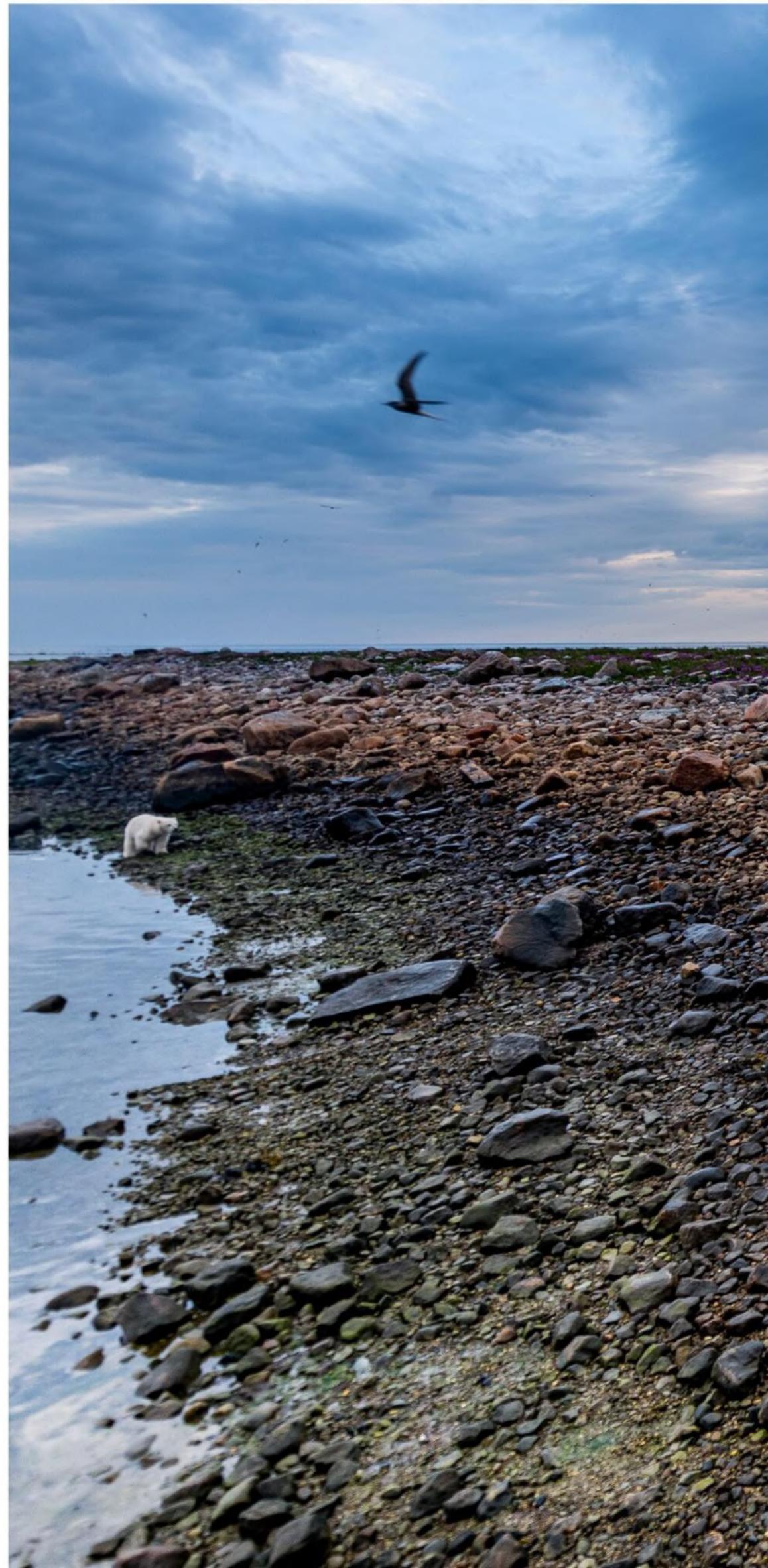


L'équipe a la chance de beaucoup côtoyer cette ourse polaire et ses deux petits. Un jour, le chef de mission voit sa «famille préférée» se préparer un lit dans les épilobes et s'y assoupir. Aussitôt, il se saisit de son drone pour capter ce pur moment de grâce et de tendresse.



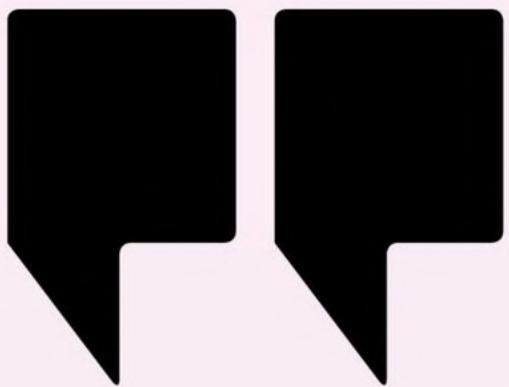
**LES PLANTIGRADES
RÔDENT SANS CESSE
AUTOUR DU BATEAU.
MAIS DU TOIT, ON
PEUT LES OBSERVER
SANS RISQUE»**

Établis sur la rive ouest de la baie d'Hudson, les aventuriers sont cernés par une impressionnante colonie d'ours polaires. Ils étudient souvent leur comportement depuis leur embarcation. Et quand ils mettent pied à terre, c'est toujours armé d'un fusil, au cas où...



[L'ESPRIT D'AVENTURE]





DANS LA TOUNDRA,
ON N'APPROCHE
JAMAIS NOS MODÈLES
SANS RESSENTIR
QUELQUES
SUEURS FROIDES...»

À peine dix mètres.
Parfois même moins
de six... Martin Gregus
ose parfois réduire la
distance qui le sépare
des prédateurs. Mais
non sans crainte :
«Les deux jeunes de ce
trio très photogénique
semblaient souvent
monter la garde devant
leur mère», explique-t-il.





Les premiers jours, la météo est infernale. À marée basse, quand plus aucune vague ne secoue le navire, Martin et son assistant Josh Goodman (ci-dessous) s'offrent un peu de répit devant un *James Bond*. Dehors, ce sont les ours qui assurent le spectacle (à d.).



POUR MARTIN, IMPOSSIBLE DE DORMIR : LA NUIT, DE DRÔLES D'INTRUS LE SCRUTENT PAR LE HUBLOT

Dans leur bateau solidement arrimé à un bout de côte indompté de la baie d'Hudson, les deux hommes se sont réveillés à 4 heures du matin, bien avant l'aube. Ils se sont habillés dans l'étrange clarté de la nuit boréale, puis sont descendus sur la rive et ont rampé lentement dans les tourbières qui recouvrent les confins septentrionaux du Canada. Ils ont avancé en silence, à moitié gelés et les lèvres pincées, jetant des regards pleins d'espoir ici et là. Mais à présent, ils ne sont plus seuls sur cette terre quasi totalement plate, tout en rocallles, varech et herbes hautes du mois d'août. Emmitouflé dans une parka en duvet d'oie (il fait 5 °C), un pantalon de pluie enfilé sur son pyjama, le photographe slovaco-canadien Martin Gregus fait signe à son acolyte armé d'un fusil de s'immobiliser. Il vient d'entendre un bruit : un ronronnement doux, semblable à celui d'un chat – une manifestation sonore de pur plaisir, de bonheur indéniable. Martin serre instinctivement la bombe de répulsif attachée à sa ceinture, se préparant au pire des scénarios, juste au cas où. À seulement dix mètres d'eux, se trouve le prédateur suprême du Grand Nord : un ours polaire de 450 kilos, qui ronfle paisiblement, endormi sur un petit matelas végétal...

EN CAS D'URGENCE, POUR OBTENIR UNE AIDE, IL FAUT NAVIGUER TROIS HEURES JUSQU'AU PORT DE CHURCHILL

Des plantigrades comme celui-ci, le jeune homme de 26 ans, qui vit à Vancouver, en a déjà croisé à de nombreuses reprises lors de précédents reportages en Arctique. L'animal le fascine depuis qu'il a photographié un mâle nageant avec un groupe de bélugas dans la baie d'Hudson, en 2015. Mais en cet été 2021, il désire en voir plus. Beaucoup plus. Alors il a choisi de s'immerger totalement dans leur univers, de passer le plus de temps possible en leur compagnie, d'apprendre à les connaître de très près. Et de pousser toujours plus loin ses techniques de prise de vue, avec l'espoir, dit-il, d'«immortaliser des moments dont les hommes ont rarement été témoins.» C'est le deuxième été de Martin dans la région. Il est déjà venu ici même l'année précédente, près de l'estuaire de la rivière Seal, dans le Manitoba. En compagnie de quelques coéquipiers, au départ du port de Churchill, à une soixantaine de kilomètres et trois heures de mer plus au sud, ils avaient embarqué sur un bateau à moteur pour venir s'échouer volontairement dans cette zone comme suspendue dans l'espace et le temps. Isolée. Sauvage. Et bien trop dangereuse pour la dizaine de milliers de touristes qui affluent chaque année à Churchill afin de passer quelques jours à observer les «ours polaires les plus accessibles au monde» lors de tours organisés, bien à l'abri dans des

véhicules aux allures de chars d'assaut. Ils profitent ainsi de l'impressionnante colonie de quelque 850 *Ursus maritimus* qui se réfugient là durant les mois les plus chauds, regagnant les rivages à mesure que la banquise fond, jusqu'au retour du gel, à l'automne. L'hiver, les grands prédateurs sont plus insaisissables : ils chassent sur les plaques de glace dérivant dans l'immensité de la baie d'Hudson, l'une des plus vastes de la planète (le tiers de la Méditerranée), afin de satisfaire leur appétit vorace à coups de copieuses rations de phoques.

ou patiente quête de baies pour tromper la faim pendant la diète forcée de l'été, quand l'absence de banquise rend la chasse au phoque impossible...

Pour l'équipe, cette proximité de la faune sauvage est captivante, mais aussi inquiétante. Pour obtenir une aide d'urgence, il faudrait retourner à Churchill, à trois heures de navigation de là. Alors Martin et ses camarades ont savamment réaménagé leur petit bateau de pêche pour garantir leur sécurité : la timonerie a été surélevée et tous les espaces communs, du salon-cuisine au dortoir,



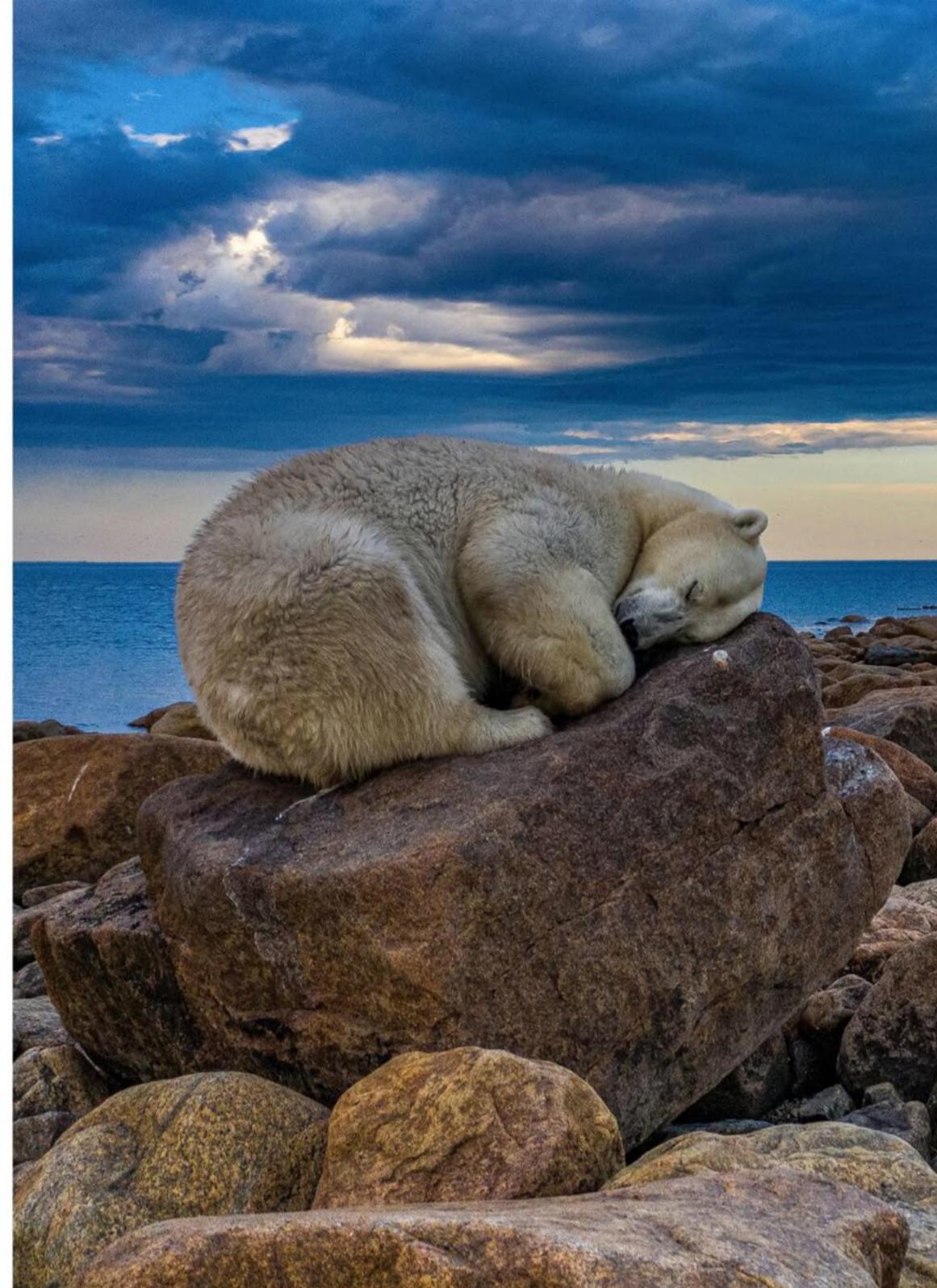
Lors de la première expédition, qui avait duré treize jours, Martin et son équipe s'étaient contentés de faire surveiller leur bateau posé sur la grève par deux détecteurs de mouvement réglés pour sonner l'alarme dès qu'un ours passait à proximité. Un générateur et un panneau solaire, indispensables pour s'éclairer un minimum et recharger les batteries des différents appareils photo et ordinateurs, complétaient leur installation. Cette fois-ci, Martin Gregus, son assistant Josh Goodman et leur «garde du corps» Terence Malenchak s'apprêtent à vivre vingt jours durant sur le navire, camp de base qui leur offre un panorama à 360 degrés sur la colonie d'ours blancs quasi constamment à portée de vue ou d'ouïe. Vingt jours durant lesquels les plantigrades assureront un spectacle quotidien autour du campement : interminables chamailleries – en réalité des jeux –, trempettes en mer, siestes sur les rochers

ont été entièrement bardés de planches de contreplaqué. Une protection peut-être suffisante contre les prédateurs... mais pas contre les éléments ! Dès la deuxième nuit, une violente tempête s'abat sur la coquille de noix. Sous les coups de tonnerre, les assauts de la pluie puis d'un déluge de grêle, la situation devient vite cauchemardesque. Les vagues font dangereusement vaciller l'embarcation et le pont menace de céder. Pour finir, Martin est propulsé par-dessus bord dans l'eau glacée. En essayant de garder leur calme, les aventuriers empaquettent leur matériel et commencent à écoper. Pour se donner du courage, le photographe se met à entonner des chansons de marins à pleins poumons. Au petit matin, lui et ses compagnons ont réussi à évacuer une centaine de litres... «J'étais tellement trempé et crevé qu'à un moment, j'ai senti mes forces m'abandonner», se souvient Martin. ➤



EN VISITE CHEZ LES SEIGNEURS DE L'ARCTIQUE

Martin Gregus n'a pas choisi de monter son expédition sur le littoral de la baie d'Hudson par hasard : cette zone immense est réputée comme l'un des plus gros foyers d'*Ursus maritimus* de la planète. Elle abrite en effet trois sous-populations d'ours polaires distinctes sur les 19 recensées par les scientifiques. Mais les effectifs y diminuent, à l'image de ce qui se produit à l'échelle du globe. Aujourd'hui, on estime qu'il ne reste plus que 26 000 ours polaires dans le monde (IUCN).



► Même avec une météo clémente, les nuits sur le bateau sont épiques. Les lits superposés en bois offrent un confort tout relatif. Dans l'espace exigu de la cabine, le bourdonnement du petit générateur délabré utilisé pour recharger le matériel, tout comme le flux et le reflux constants des vagues, deviennent vite une forme de torture pour le photographe. «Ici, la nuit n'est pas synonyme de repos et de calme, plutôt d'anxiété», dit-il. Et pour cause ! D'un naturel curieux, les ours viennent sans cesse renifler autour du camp. Parfois, ils s'approchent si près que Martin peut les observer à travers la lucarne de sa «chambre». Une nuit, vers une heure du matin, il en repère trois rassemblés juste devant son hublot, à quelques centimètres à peine de sa couchette. Privé de sommeil et lassé de ces visites nocturnes indésirables, le Canadien se rue sur le pont en caleçon, gesticulant et criant pour faire fuir les intrus.

Le pari fou de Martin Gregus finit par payer. De plus en plus à l'aise dans le monde des ours, le photographe effectue, toujours sous bonne escorte, de courtes excursions le long du littoral, durant lesquelles il se retrouve aux premières loges pour documenter des moments d'une rare intimité. Comme ces gestes rassurants d'une mère envers sa portée effrayée par l'orage



L'ÉTÉ, FAUTE DE PHOQUES À TRAQUER SUR LA BANQUISE, *URSUS MARITIMUS* N'A RIEN À FAIRE QU'À PARESSER

C'est l'heure de la sieste pour cette femelle, lovée sur un gros rocher. Adapté aux rudes hivers, l'ours blanc évite les efforts intenses quand les températures grimpent et que la glace fond. À défaut de proies à chasser, il se contente de baies, et vit de ses réserves de graisse.

qui vient d'éclater. Ou cette autre qui allaite son petit âgé d'environ 2 ans, tous deux alanguis sur un parterre d'épilobes aux pimpantes fleurs violettes, détendus comme des vacanciers prenant le soleil sur un transat. «Je me contente de m'asseoir, cadrer, appuyer sur le déclencheur... et poser de temps en temps mon appareil photo pour jouir pleinement de la beauté de l'instant», explique Martin, qui ajoute dans un murmure : «Capturer en images le lien maternel entre une femelle et son ourson, c'était mon rêve avant de venir ici.»

LA DOUCHE ? LES MEMBRES DE L'ÉQUIPE DOIVENT SE CONTENTER DE L'OcéAN ARCTIQUE ET SON EAU À 5 °C

Un jour, le photographe enfreint toutes les règles de survie dans l'Arctique : il charge un fusil, empoigne une bombe de répulsif et décide de mettre pied à terre seul. «Il ne faut jamais faire ça, avouera-t-il rétrospectivement. Mais je ne sais pas pourquoi, à ce moment-là, je n'ai voulu déranger personne.» Il avance un peu dans la toundra, se dirigeant tranquillement vers le groupe d'ours le plus proche du camp : une mère et son petit, qu'il dévisage depuis un rocher alors qu'ils sombrent dans le sommeil. Soudain, Martin sent une présence dans son

dos. En tournant la tête, il aperçoit, par-dessus son épaule, quelques-uns de leurs congénères à proximité. Le voilà cerné. Martin essaye aussitôt de prévenir l'équipe, restée au camp, de sa position pour lui demander de l'aide, en vain. Il parvient alors à faire très lentement demi-tour vers le bateau, en prenant garde à ne commettre aucun geste brusque qui pourrait courroucer les plantigrades. Malgré le risque encouru, aucun regret. Il rentre au camp avec ce qui restera sa photo préférée : des ours polaires qui le fixent, interloqués.

À force d'observations, Martin et ses compagnons découvrent avec surprise des moeurs insoupçonnées chez ces animaux. Par exemple, *Ursus maritimus* ne se montre guère fidèle à sa réputation de grand solitaire. Un jour, le photographe contemple même quatre familles interagissant tranquillement les unes avec les autres. Peut-être n'ont-elles aucune raison de rivaliser car il n'y a pas de nourriture à se disputer ? En tout cas, aucun adulte ne se dresse sur ses pattes arrière, toutes griffes dehors, comme on peut l'observer dans d'autres circonstances. Nul ne montre les dents, ni ne charge tête baissée. Les jeunes s'amusent à se poursuivre les uns les autres, se contentant parfois de faire mine d'attaquer, sans que ces simulacres de batailles ne ➤

D'un naturel curieux, les ours sont vite venus renifler les pièges photographiques que Martin avait disposés dans les herbes hautes. L'engin qu'on voit ici a hélas reçu un coup de patte qui a ruiné tous les clichés...



► provoquent chez leurs parents le moindre signe d'agressivité ni même de mécontentement... «N'empêche, il reste dangereux de s'approcher d'aussi près, surtout quand il y a des petits, reconnaît Martin. Mais bizarrement, la compagnie des ours me procure toujours un sentiment de bien-être...» Même les désagréments inattendus, telles la visite inopinée d'un sanglier belliqueux qui a chargé – et endommagé – une caméra, ou l'impertinence d'un ourson mordillant un piège photographique (abîmé lui aussi), ne parviennent pas à perturber la sérénité qui règne sur cet endroit ensoleillé. «C'est une sensation vraiment étrange d'être l'un des seuls humains sur une terre remplie d'ours... mais dans ce chaos, il y a de la magie», résume le photographe.

Au fil des jours, une routine s'installe chez les aventuriers. Martin et son équipe sont sur le pont, appareils au poing, dès les premières lueurs de l'aube, avant même d'avaler un café, et continuent de filmer parfois jusque vers 23 heures et l'apparition des aurores boréales. Leur corps finit par s'habituer à ce rythme d'enfer avec, en moyenne, à peine trois heures de sommeil ininterrompu par nuit. De temps en temps, nécessité faisant loi, ils vont se laver dans l'océan Arctique, grelottant dans une eau à 5 °C. Et se résignent à ne manger que des aliments secs, les effluves de nourriture fraîche risquant de trop allécher les ours. Au menu de chaque repas : de sempiternelles nouilles instantanées sans saveur, et surtout, sans odeur. Nouilles au fromage, nouilles dans une pseudo-soupe phô à la vietnamienne, nouilles façon *pad thaï* ou nouilles... aux nouilles ! L'aventure devient peu à peu une épreuve. Le froid, la faim, l'épuisement, les angoisses face à cette nature sauvage, sans oublier les nuées

de moustiques – et les relents pénibles qui émanent de personnes pas très propres... Et pourtant, Martin a du mal à envisager de devoir quitter un jour cet environnement. «Je suis bien conscient que chaque jour de plus passé ici équivaut à une prise de risque additionnelle et que notre manque de provisions met mes coéquipiers sous pression, reconnaît-il. J'ai un certificat d'opérateur radio maritime, un permis de port d'arme et une formation de chef d'expédition, mais nous sommes dans l'Arctique, et tout est un défi. Les choses peuvent ne pas se passer exactement comme on le voudrait.»

SOUDBAIN, LES OURS SE METTENT TOUS À FONCER DANS LA MÊME DIRECTION, ATTRIÉS PAR L'ODEUR DU SANG

Au chapitre des impondérables, il y a les allées et venues d'Inuits entre Churchill et le hameau côtier d'Arviat, toujours dans la baie d'Hudson mais un peu plus au nord, au Nunavut. À chacune de leurs traversées, leur bateau fait escale non loin du camp de base de Martin, pour une partie de chasse au béluga. Longtemps vitale pour la sécurité alimentaire des communautés autochtones, cette pratique saisonnière est considérée comme un droit ancestral au Canada, mais reste une question litigieuse. Autrefois, les chasseurs inuits exploitaient toutes les parties des cétacés : la viande était consommée fraîche ou séchée et stockée pour les mois d'hiver les plus rudes ; le lard et la peau, sources importantes de nutriments essentiels et même de vitamine C, étaient dégustés en petits dés appelés *muktuk* ; les vertèbres et les dents étaient sculptées... Or certains rituels ont changé. Ainsi n'envoie-t-on plus par le fond, comme jadis, la dépouille de l'animal après



Les alliés du chasseur d'images

Les ours, il voulait les capturer dans toutes les situations, sous tous les angles, et par tous les temps. Martin Gregus a donc embarqué avec lui un impressionnant arsenal d'objectifs, caméras, batteries, cartes mémoire... Pour un résultat tout aussi ahurissant : huit térrabits de données collectées, dont 200 000 photos et quarante-huit heures de séquences filmées ! Voici les coulisses de cet exploit.

FIDÈLE COMPAGNON

Malgré un équipement high-tech qu'il pouvait télécommander et déclencher à distance, Martin a pris la majorité de ses photos lui-même, parfois en s'aventurant sur la terre ferme : «J'avais le même boîtier avec moi en permanence, avec un téléobjectif puissant, de 500 mm», explique-t-il.

TOUJOURS EN MOUVEMENT

«J'avais bien sûr emporté un drone, que l'on faisait voler presque sans arrêt pour quadriller les abords du campement, dit Martin. C'était mon principal outil pour faire des vidéos, même à un mètre du sol...» L'engin a ainsi accumulé une centaine d'heures de vol au total.

DES PIÈGES INOFFENSIFS

«J'avais emporté deux tout petits appareils, capables de faire de la photo et de la vidéo, et que j'installais de temps en temps au beau milieu des champs de fleurs pour qu'ils enregistrent les mouvements des animaux. L'un d'eux a fini grignoté par l'ours que j'avais surnommé Beans [littéralement «haricots», un sobriquet affectueux]... mais les images de ce moment restent superbes !»

Sous haute surveillance

«Comme nous ne pouvions jamais prévoir quand un ours allait nous rendre visite et s'approcher du bateau, nous avions installé à demeure sur

l'embarcation un boîtier prétréglé, avec un objectif 14-24 mm, sur un trépied. Et nous pouvions le déclencher à distance. C'est à ce système que je dois toutes mes images grand angle.»

À L'ÉPREUVE DE L'EAU

«Avec l'aide de mon père, avant de partir, j'avais fabriqué sur mesure une protection waterproof en verre pour y loger un boîtier ultra grand-angle, que je pouvais déclencher à distance. C'est ce dispositif qui m'a permis de photographier des ours sous l'eau, en train de nager. Notamment un mâle parti d'une plaque de banquise pour rejoindre la terre ferme.»

la chasse. Et les *Ursus maritimus* sont peu à peu devenus des charognards, dépendants des carcasses de baleines abandonnées sur le rivage – de quoi altérer, à terme, leur capacité à survivre en chassant eux-mêmes. «Quelques minutes après le premier coup de feu des Inuits, les ours qui vivent à proximité de notre campement finissent toujours par disparaître de notre champ de vision», a remarqué Martin. Un à un ou en bandes, sortant de tous les recoins, ils se précipitent dans la même direction, comme mus par une seule volonté. En réalité, c'est par une même odeur : celle du sang. Une ruée soudaine qui se conclut immanquablement par un festin inespéré de restes de peau, de graisse et de muscles, qu'ils dévorent bien installés dans les rochers luisants de varech...

Martin Gregus en est convaincu, assister à ce genre de scènes, c'est le meilleur moyen de prendre conscience que l'homme a sa part de responsabilité dans la modification du comportement de la faune du Grand ➤



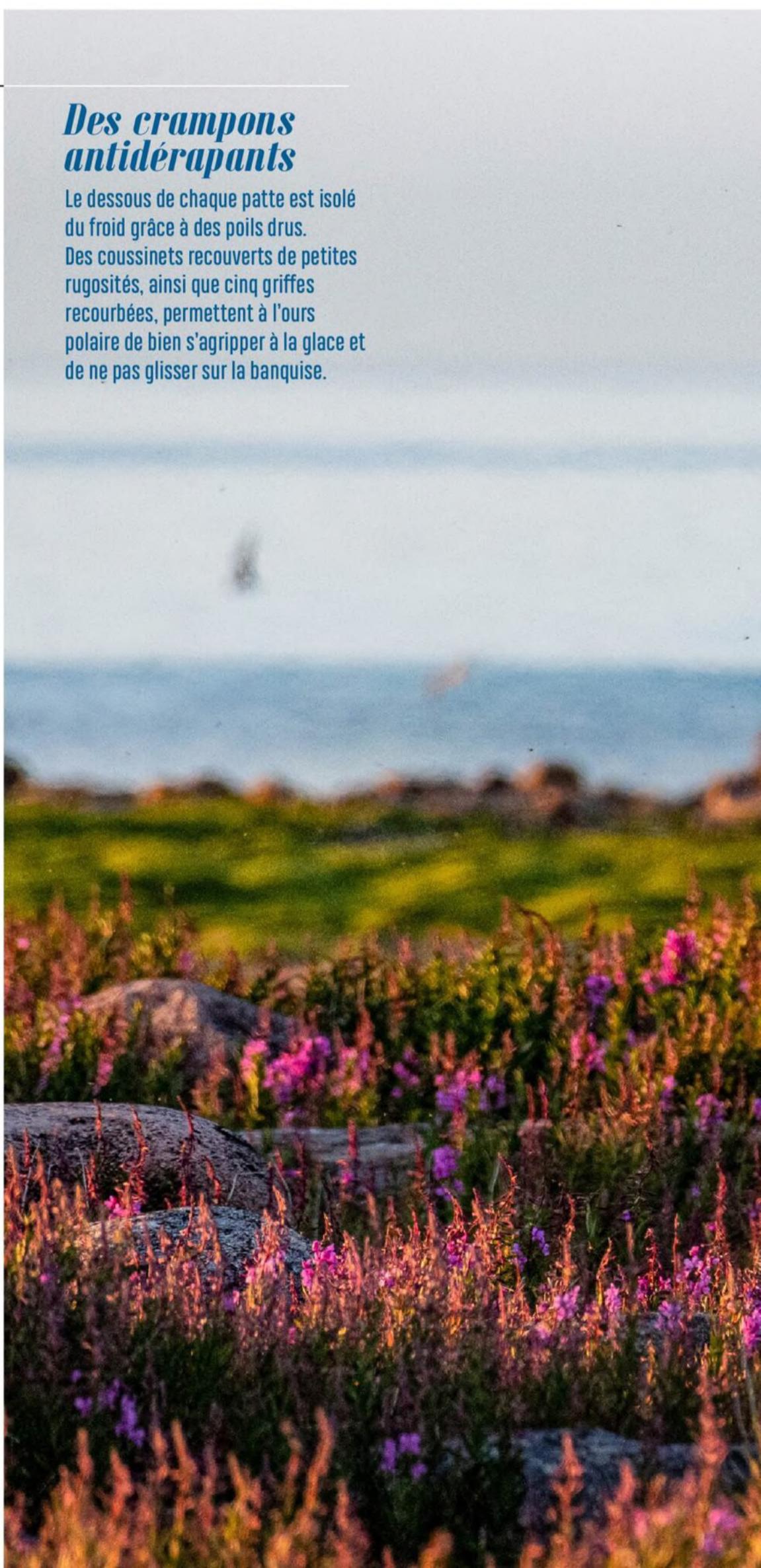
MÊME À CÔTÉ
DES EMPREINTES
DE PATTES D'UN
PETIT, NOS
PIEDS SEMBLENT
MINUSCULES !»

Ne pas marcher sur les fleurs, éviter si possible les traces de pas sur le sable... Martin exige une attention de tous les instants de ses compagnons, pour préserver l'intégrité du site, mais aussi pour ne pas risquer de gâcher une image avec des signes de présence humaine.

SEPT SECRETS

Des crampons antidérapants

Le dessous de chaque patte est isolé du froid grâce à des poils drus. Des coussinets recouverts de petites rugosités, ainsi que cinq griffes recourbées, permettent à l'ours polaire de bien s'agripper à la glace et de ne pas glisser sur la banquise.



DE SURVIE DES OURS EN MILIEU HOSTILE



Un nez fin

Les fosses nasales sont allongées pour favoriser le réchauffement de l'air inspiré et améliorer les performances de l'odorat : ce carnivore est capable de sentir une proie à une dizaine de kilomètres à la ronde. Il peut même flairer la présence d'un phoque caché sous des couches de glace ou de neige.

Un camouflage garanti

L'hiver sur la banquise, ce chasseur passe facilement inaperçu de ses proies : son pelage, qui se confond avec les paysages immaculés de l'Arctique, masque en effet une peau noire ! Et couplée à une bonne couche de graisse, cette fourrure lui assure une excellente flottabilité en se gonflant d'air.

Des «lunettes» anti-UV

Ce mammifère marin possède une paupière supplémentaire (la membrane nictitante) qui lui permet de garder les yeux ouverts sous l'eau sans gêne. Cette pellicule transparente filtre aussi les rayons du soleil qui sont réfléchis par la banquise.

De mini-écoutilles

Les oreilles sont rondes et surtout de très petite taille pour limiter les déperditions de chaleur. Elles peuvent aussi se rabattre (tout comme les narines peuvent se fermer) quand l'animal plonge sous l'eau, où il peut facilement tenir en apnée une bonne minute.

Des pagaies naturelles

Grâce à ses pattes antérieures semi-palmées qu'il utilise comme des rames, et ses pattes postérieures qui lui servent de gouvernail, *Ursus maritimus* est un nageur émérite, capable de parcourir de longues distances.

Un duvet déperlant

La robe est composée de deux types de poils : les premiers, la bourre, courts et épais, agissent comme isolant thermique en emprisonnant l'air chaud près de la peau ; les seconds, les jarres, longs et creux, s'essorent aisément quand l'ours s'ébroue.



Deux évolutions qui inquiètent

Totalement dépendant de la banquise, l'ours polaire est l'un des symboles de la crise climatique. Sera-t-il capable de s'adapter à la métamorphose de son habitat naturel ? Deux phénomènes récents apparaissent aux scientifiques comme de mauvais signes.

L'AVÈNEMENT DES «PIZZLYS»

Ils n'étaient pas voués à se croiser... Encore moins à se reproduire ensemble ! Mais avec la disparition de la banquise, les grizzlys, plantigrades typiques de l'Amérique, s'aventurent toujours plus au nord, sur le territoire des ours polaires – et inversement. Leurs rencontres ont donné lieu à des naissances : un animal hybride des deux espèces a été aperçu (et abattu) pour la première fois en 2006 au Canada, et son particularisme a été attesté par une analyse ADN. Depuis, face à l'augmentation du nombre de cas recensés, deux mots, *pizzly* et *grolar* (contractions de grizzly et de *polar*), ont été créés pour désigner la sous-espèce d'ours issue de ce métissage nouveau.

LA MULTIPLICATION DES CAS DE CANNIBALISME

Qu'est-ce qui pousse des mâles à dévorer leurs congénères plus faibles, comme les oursons ? Sans doute la difficulté à trouver de la nourriture dans une région où la glace recule tandis que l'activité humaine, elle, se développe. Telle est en tout cas l'hypothèse des Russes de l'Institut Severtsov pour l'écologie et l'évolution, qui, en 2020, a annoncé avoir constaté une plus grande fréquence de comportements cannibales parmi les ours polaires de la péninsule de Yamal et du golfe de l'Ob – deux zones de l'Arctique russe où le trafic maritime et l'extraction de gaz sont en plein essor. Selon les chercheurs, cette pratique n'est pas contre-nature pour l'espèce mais avait été très rarement observée par le passé. Les incursions de prédateurs affamés dans les zones habitées du nord de la Russie deviennent moins inhabituelles qu'autrefois.

Les ours plongent régulièrement dans l'océan pour se rafraîchir ou pour nettoyer leur fourrure. Martin a réussi à immortaliser ce baigneur grâce à un équipement fabriqué sur mesure.

► Nord. Et que les espèces sont contraintes de vite s'adapter à un environnement en constante fluctuation. Au cours des millénaires, les schémas de migration en Arctique des ours polaires ont suivi les variations climatiques saisonnières, mais aujourd'hui, l'habitat naturel devenant imprévisible, les animaux ne peuvent plus se fier aux «signaux» du paysage comme ils le faisaient jadis. Chaque année, la glace de mer se retire de plus en plus tôt, et de plus en plus loin. Selon le National Snow and Ice Data Center de l'université du Colorado à Boulder, qui étudie les données enregistrées par les satellites de la Nasa, la banquise arctique a rétréci de 1,74 million de kilomètres carrés (l'équivalent de la superficie de l'Alaska) en quarante-quatre ans, soit un recul moyen par décennie de 13 %. Alors, pour les ours, finies les longues saisons à faire le plein de phoques ! À mesure que la glace de mer disparaît, se font plus rares les occasions d'accumuler des réserves de graisse – et de calories – avant la période de disette estivale. Les grands prédateurs restent ainsi chaque année de plus en plus longtemps sur la côte, sous le soleil, à paresser. Et à avoir faim. Un cercle vicieux car, sans alimentation suffisante, l'accouplement s'avère moins «performant», les oursons d'une bonne constitution sont moins nombreux à naître, et les femelles disposent d'un lait moins nourrissant pour les tétées... Polar Bears International, association spécialisée dans l'étude et la conservation d'*Ursus maritimus*, constate que les plantigrades maigres et sous-alimentés sont ►

CHEZ SAVÉOL, LA NATURE PROTÈGE NOS CULTURES !

CHEZ SAVÉOL, ON EST 125 MARAÎCHERS ET AUTANT DE VOIX QUI COMPTENT. ALORS, QUAND IL Y A 40 ANS, POUR PROTÉGÉR NOS CULTURES, L'UN DE NOUS A EU L'IDÉE DE REMPLACER LES PESTICIDES DE SYNTHÈSE PAR DES INSECTES QU'ON ÉLÈVERAIT CHEZ NOUS, ON A TOUS VOTÉ POUR. ON A PROGRESSÉ CHAQUE ANNÉE ET ON EST FIERS DE PROPOSER AUJOURD'HUI UNE GAMME DE TOMATES CULTIVÉES SANS PESTICIDES POUR UNE AGRICULTURE TOUJOURS PLUS RESPONSABLE.

NICOLAS ET MORGANE,
MARAÎCHERS



CULTIVÉES
EN
BRETAGNE



CMO SCA - Siren 777626722 RCS Brest - LAMVR. 2022 - Crédits photos : Tamara Seilman, Savéol, Shutterstock

TOMATES TORINO
CULTIVÉES SANS PESTICIDES*

*SANS TRAITEMENTS
PESTICIDES DE SYNTHÈSE DE LA FLEUR
À L'ASSIETTE (AUCUNE QUANTIFICATION > 0,01 MG/KG)

Savéol

Le meilleur nous unit



Cette femelle, que l'équipe a baptisée Betty, profite de la marée basse pour se prélasser au bord de l'eau, à l'écart des moustiques qui hantent les terres. «Quand je l'ai survolée avec mon drone, elle venait de se réveiller et faisait une sorte de yoga», raconte Martin.

► désormais monnaie courante. Avec des conséquences inquiétantes pour l'évolution des effectifs mondiaux, estimés aujourd'hui à 26 000 (dont environ 60 % au Canada). Rien qu'autour de Churchill, la population actuelle de 850 ours est à comparer avec les 1 200 qui vivaient ici il y a trente ans – une baisse de 30 % comparable à celle constatée, pendant la même période, sur l'ensemble de la baie d'Hudson (de l'ordre de 24 %).

WANDA, HERCULE, AURORA... LES AVENTURIERS DONNENT DES PRÉNOMS À LEURS «VOISINS» FAVORIS

La plupart des plantigrades rencontrés par Martin – une cinquantaine en trente-trois jours –, lui semblent néanmoins plutôt en bonne santé, bien nourris et bien gras. Certains de ces ours se retrouvent si souvent dans son objectif qu'il a eu l'impression de se lier d'amitié avec eux. Il a appris à reconnaître ceux qui rôdent fréquemment aux abords du camp grâce à leurs caractéristiques physiques, marques distinctives sur leur pelage couleur crème ou carrure particulièrement imposante... Mais aussi grâce à des personnalités affirmées et des comportements récurrents, certains s'avérant par exemple très joueurs. Il a attribué des prénoms à quelques-uns d'entre eux : il y a Wanda, une femelle aussi colossale qu'un mâle (environ 600 kilos !), les «trois mousquetaires», un trio de jeunes inséparables, Hercule, un ourson très débrouillard malgré sa patte arrière en moins, ainsi que Winnie, Aurora, Beans,

Athena, Veronica ou encore Betty... Winnie, c'est un peu le «chien de garde» du camp, explique Martin, car c'est lui qui s'est le mieux habitué à la présence des hommes. Ce jeune mâle reste assis à côté du bateau toute la journée, ne se redressant qu'occasionnellement pour humer l'air et signaler ainsi à l'équipe l'arrivée d'un autre plantigrade. Il est d'une placidité à toute épreuve, et ne fait jamais rien à la hâte, comme pour souligner combien toute précipitation serait contraire à l'esprit du lieu. Pourtant, un après-midi, il se met à courir sur la plage, comme propulsé par un moteur, puis plonge plusieurs fois dans l'eau glacée, en quête de sternes arctiques. Martin se poste à moins de six mètres. Son cœur bat la chamade. L'ours jaillit soudain des flots. L'espace d'un instant, le prédateur aux 200 kilos de muscles et aux griffes acérées comme des flèches reste comme suspendu en l'air, avant de retomber avec fracas dans l'océan avec ses proies – cinq ou six oiseaux à tête noire piégés d'un seul coup. Pareil spectacle ne se présente pas souvent dans le viseur d'un documentariste animalier. Le photographe se trouve si près de la scène qu'il distingue le craquement des os des sternes sous les canines de Winnie. L'ours broie tout, chair comme plumes... Et à cet instant, Martin Gregus se fait un serment : celui de revenir un jour sur cette terre, l'une des dernières vraiment sauvages d'Amérique du Nord. Et qui restera à jamais, il l'espère, le royaume des ours polaires. ■

MIKE MAC EACHERAN

A woman with dark hair tied back, wearing a blue corduroy shirt and an orange headband, is looking down at a pile of green bell peppers at a market stall. She is wearing headphones and has a small tattoo on her left wrist. In the background, there are other market stalls and people. The scene is bright and colorful.

Avec nous, vous trouverez quel est le



marché ouvert aujourd'hui



Pas la volonté d'y aller de bon matin.

Chercher nous fait avancer

Google



Photos : Romain Veillon / Albin Michel

Beautés abandonnées

Palais, châteaux, villas... tous désertés par l'homme.
Le photographe Romain Veillon, passionné d'*urbex* – l'exploration des lieux livrés à l'oubli –, a saisi ce qu'il y a de sublime dans leur lente décrépitude, jusqu'au retour en force, inexorable, de la nature. Vestiges choisis à travers l'Europe.

TOSCANE, ITALIE Le vestibule de cette villa de la fin du XIX^e siècle perdue dans les collines recèle un chef-d'œuvre : une fresque en trompe-l'œil figurant une volière et ses perroquets, ouverte sur l'arrière-pays toscan et ses cyprès.



LIMBOURG, BELGIQUE Sous le plafond effondré, résonne l'écho d'une lointaine sonate... Ce château médiéval, reconstruit au XVI^e siècle, fut livré au pillage après une querelle entre héritiers. Des passionnés tentent aujourd'hui de le sauver.



SOMME, FRANCE Invivable depuis des aménagements malheureux, ce château du XVIII^e siècle, photographié ici en 2015, avait été délaissé par son propriétaire. L'édifice est parti en fumée trois ans plus tard et il n'en reste plus rien.

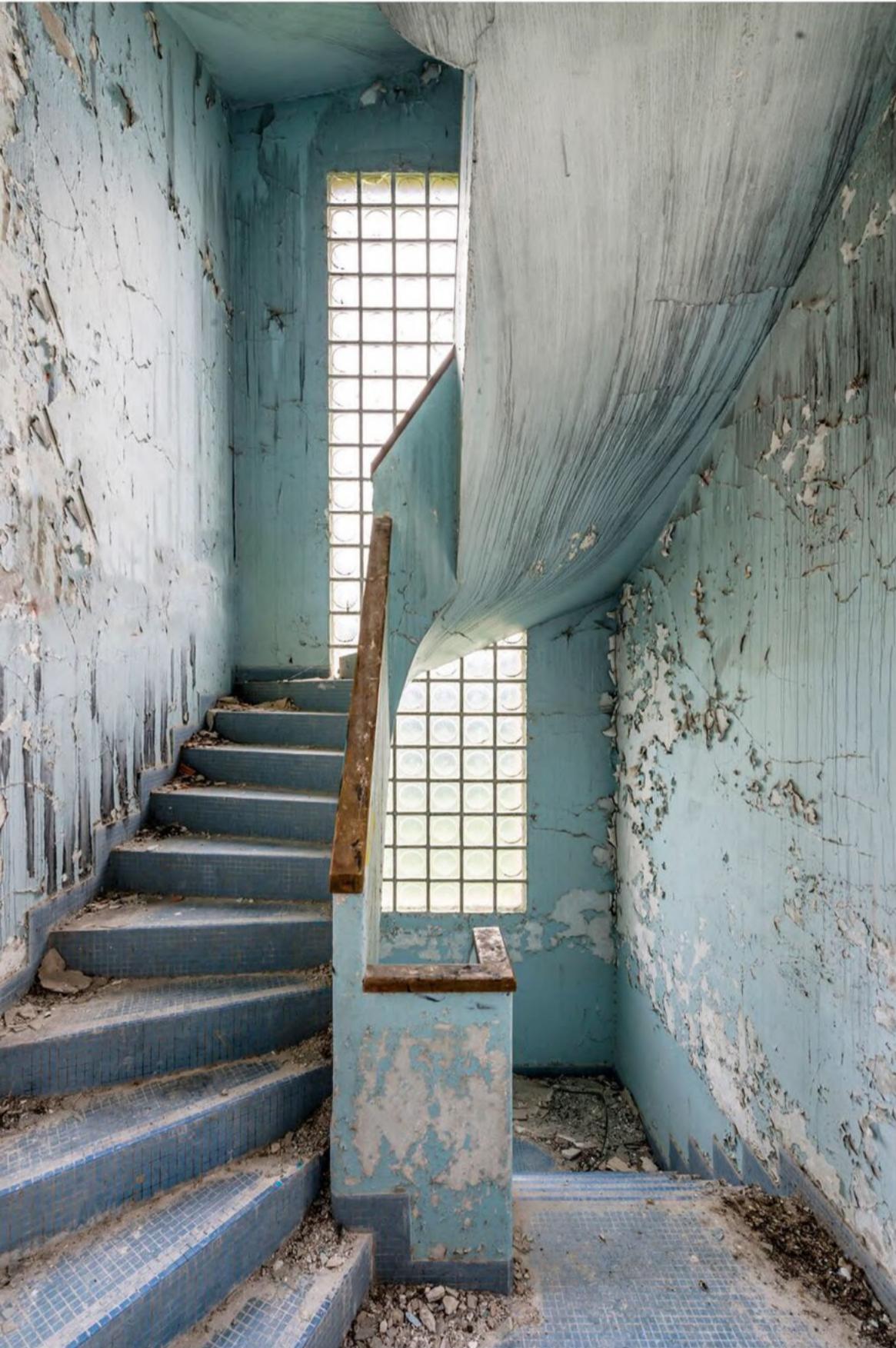
[L'ŒIL DU PHOTOGRAPHE]





OCCITANIE, FRANCE

La «chapelle de l'ange au violon» doit son surnom à une petite sculpture (à droite). Situé sur un domaine privé, cet écrin de pierre de la fin du XIX^e siècle menaçait de s'effondrer. Il est en cours de rénovation.



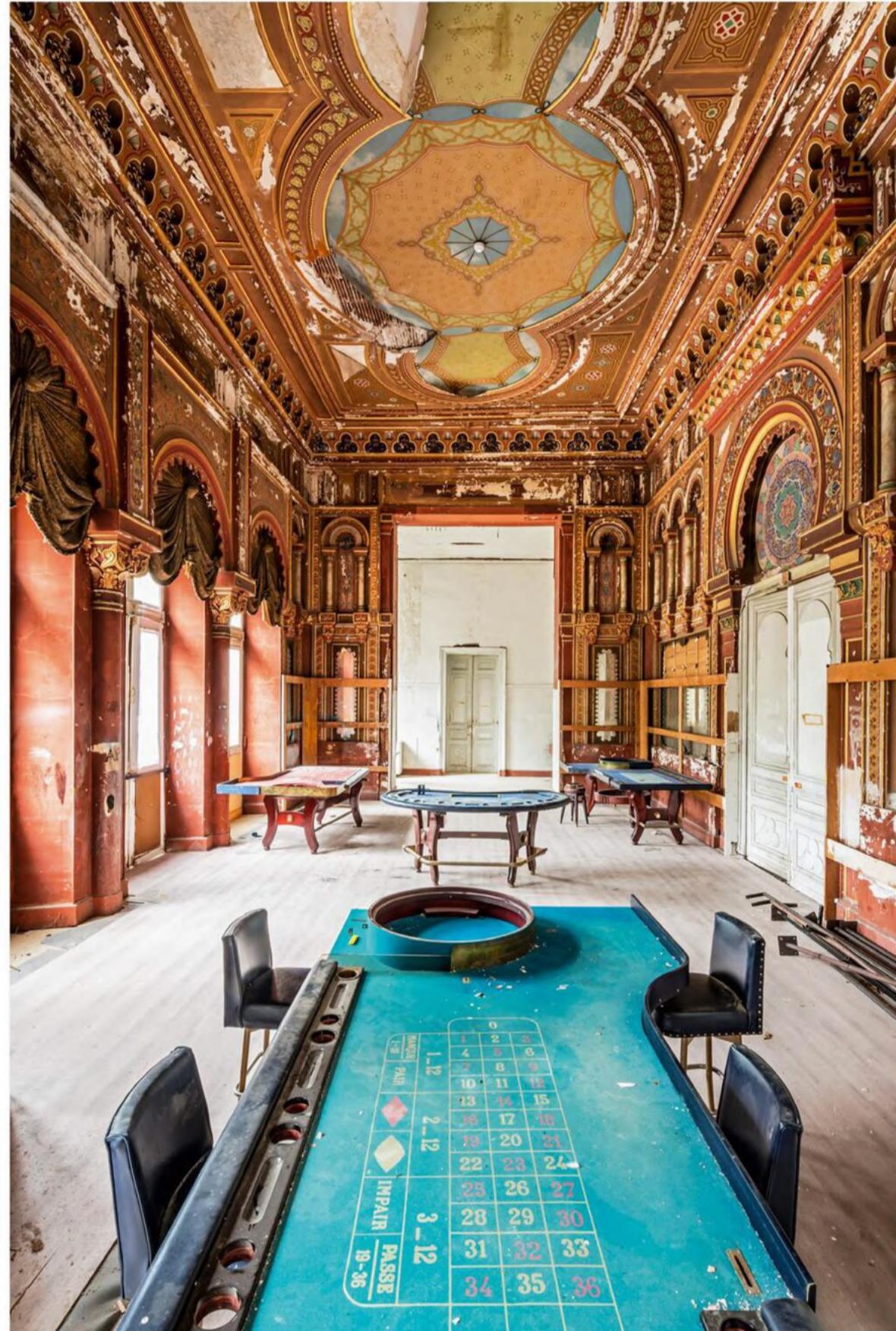
PAYS BASQUE, FRANCE Ce château néo-Renaissance fut édifié fin XIX^e siècle par un Basque de retour d'Amérique, puis modernisé pour abriter des colonies de vacances, avant de sombrer dans l'oubli.



LISBONNE, PORTUGAL Situé au cœur de Lisbonne, non loin des rives du Tage, ce palais du XVIII^e siècle aux murs teintés de pastels délicats était totalement vide. Il a, depuis cette prise de vue, été restauré.



LANCASHIRE, ANGLETERRE La mousse a colonisé les murs et dévoré le plancher de ce vaste édifice situé près de Manchester, qui abrita un orphelinat puis une école avant de fermer en 1992, faute d'élèves.



OCCITANIE, FRANCE Dans le «salon tunisien», au premier étage de ce casino bâti à la fin du XIX^e siècle, la roulette n'attend plus ses joueurs. Fermé en 2011, l'établissement ne trouve pas de repreneur.



PROVINCE DE LIÈGE, BELGIQUE Un arbre chétif a pris racine dans le préau de cet ancien lycée pour filles fondé à la fin du XIX^e siècle et classé monument historique en 2005. La rénovation promise par le propriétaire se fait attendre.



ÎLE-DE-FRANCE, FRANCE À une heure de Paris, cette piscine attenante à un petit manoir abandonné ne donne pas envie de piquer une tête... Le dernier propriétaire a peint les vitres en orange pour décourager les photographes curieux.



Images tirées de l'ouvrage *Green Urbex*, publié aux éditions Albin Michel en octobre 2021.

**POURSUIVEZ
VOTRE
LECTURE
LÀ-BAS.**





Au plus près du monde.

Pour vous, voyager c'est sortir des sentiers battus, découvrir d'autres cultures, partager des moments rares et vivre des expériences inoubliables ?

Découvrez des voyages imaginés par le magazine GEO et organisés par VISITEURS, le spécialiste du voyage immersif et responsable. Notre sélection de destinations vous emmène partout dans le monde avec des formules adaptées à vos envies : circuits accompagnés en petits groupes, croisières, séjours et voyages sur-mesure.

PROCHAINS DÉPARTS

Découvrez votre prochain voyage

**SÉJOUR
COMBINÉ À BALI**
Ubud et Seminyak
en villa privée
avec piscine

9 jours · 7 nuits
A PARTIR DE
1 379 € / pers.



**CROISIÈRE
SPLENDEURS
DES PHARAONS**

8 jours · 7 nuits
A PARTIR DE
1 039 € / pers.



Vous désirez en savoir plus :

lesvoyagesgeo.visiteurs.fr • geo@visiteurs.fr
ouappelez un de nos conseillers voyages :
01 73 54 39 00 (du lundi au vendredi)
pour tout savoir sur votre future destination.

Flashez
ce code



P. 70

LES BRIJUNI, L'ARCHIPEL DU TEMPS ARRÊTÉ

P. 76

LA SLAVONIE, CONSERVATOIRE DE L'ÂME CROATE

P. 86

AU FIL DE LA KRKA, UNE ÉCHAPPÉE EN BLEU

P. 96

ZAGREB INTIME



Perchée sur une colline de la péninsule d'Istrie, la ravissante cité médiévale de Labin, qui regorge d'ateliers d'artistes, conjugue le charme slave et les couleurs chaudes de l'Italie.

La CROATIE



loin des foules

OUBLIEZ SPLIT OU DUBROVNIK, ENVAHIES DE TOURISTES ! NOTRE REPORTER VOUS EMMÈNE DANS LES RECOINS SECRETS DU PAYS. PARMI CEUX-CI, DES ÎLES HORS DU TEMPS, LES RIVES D'UN FLEUVE PLEIN D'ÉNERGIE ET UN TERROIR D'EXCEPTION...

[ENVIE D'AILLEURS | CROATIE]





UNE FASCINANTE PISCINE À DÉBORDEMENT

Vision irréelle que ce plan d'eau d'un merveilleux vert céladon de 900 mètres de long, aux allures de bassin olympique, surplombant la mer azur. Appelé Mir, «paix» en croate, et situé sur l'île de Dugi Otok, à une vingtaine de kilomètres au large de Zadar, le lac est réputé pour ses eaux chaudes et salées, qui auraient, dit-on, des vertus thérapeutiques. Un parc naturel a été créé en 1988 pour le protéger, ainsi que les falaises et la luxuriante forêt de pins, oliviers et figuiers qui l'entourent.

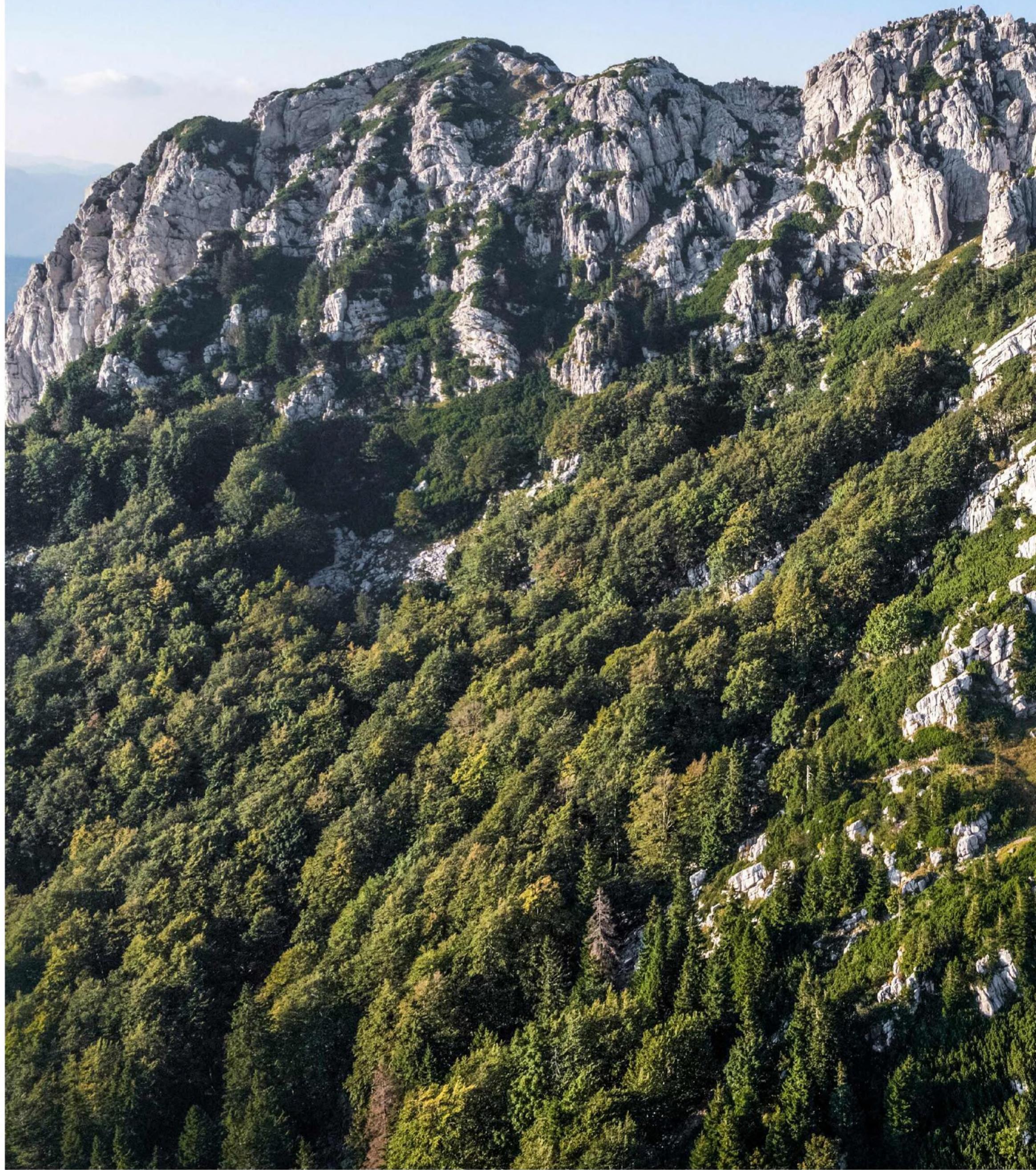




AU BON VIEUX TEMPS DE LA CAVALERIE

Chaque premier dimanche d'août depuis 1715, la petite cité dalmate de Sinj est en effervescence : c'est le jour de l'*Alka*, un tournoi de chevalerie qui commémore une célèbre victoire contre l'Empire ottoman. Les participants, costumés, doivent, sur un cheval au galop, viser avec leur lance le centre d'un anneau (*l'alka*, en blanc au premier plan). Encore vivace, cette tradition a été inscrite en 2010 par l'Unesco sur la liste du patrimoine culturel immatériel de l'humanité.

[ENVIE D'AILLEURS | CROATIE]





L'ADRESSE DES LOUPS, DES OURS ET DES LYNX

Malgré une altitude plutôt modeste (1528 m), le pic du Risnjak (ci-contre, avec le refuge de Slošerov Dom) est prisé des amoureux de la montagne : de là-haut, la vue sur les îles du golfe de Kvarner est éblouissante. Protégé au sein d'un parc national depuis 1953, le massif aux denses forêts de hêtres et de sapins abrite aussi trois grands carnivores : le loup, l'ours brun, et surtout le lynx. Exterminé au XIX^e siècle, ce dernier a signé son grand retour ici il y a trente ans.

[ENVIE D'AILLEURS | CROATIE]





LE LABYRINTHE DES OISEAUX RARES

Son surnom : la petite Amazonie de l'Europe. Alimentée par la Drave et le Danube, Kopacki Rit est en effet l'une des zones humides les mieux préservées du continent. Ce dédale mouvant de canaux, de tourbières et de forêts alluviales offre une oasis idéale aux oiseaux, dont des espèces peu communes telles que le pygargue à queue blanche et la cigogne noire. C'est à l'automne, quand les cerfs entament leurs vocalises amoureuses, que ce royaume déploie toute sa magie.

[ENVIE D'AILLEURS | CROATIE]



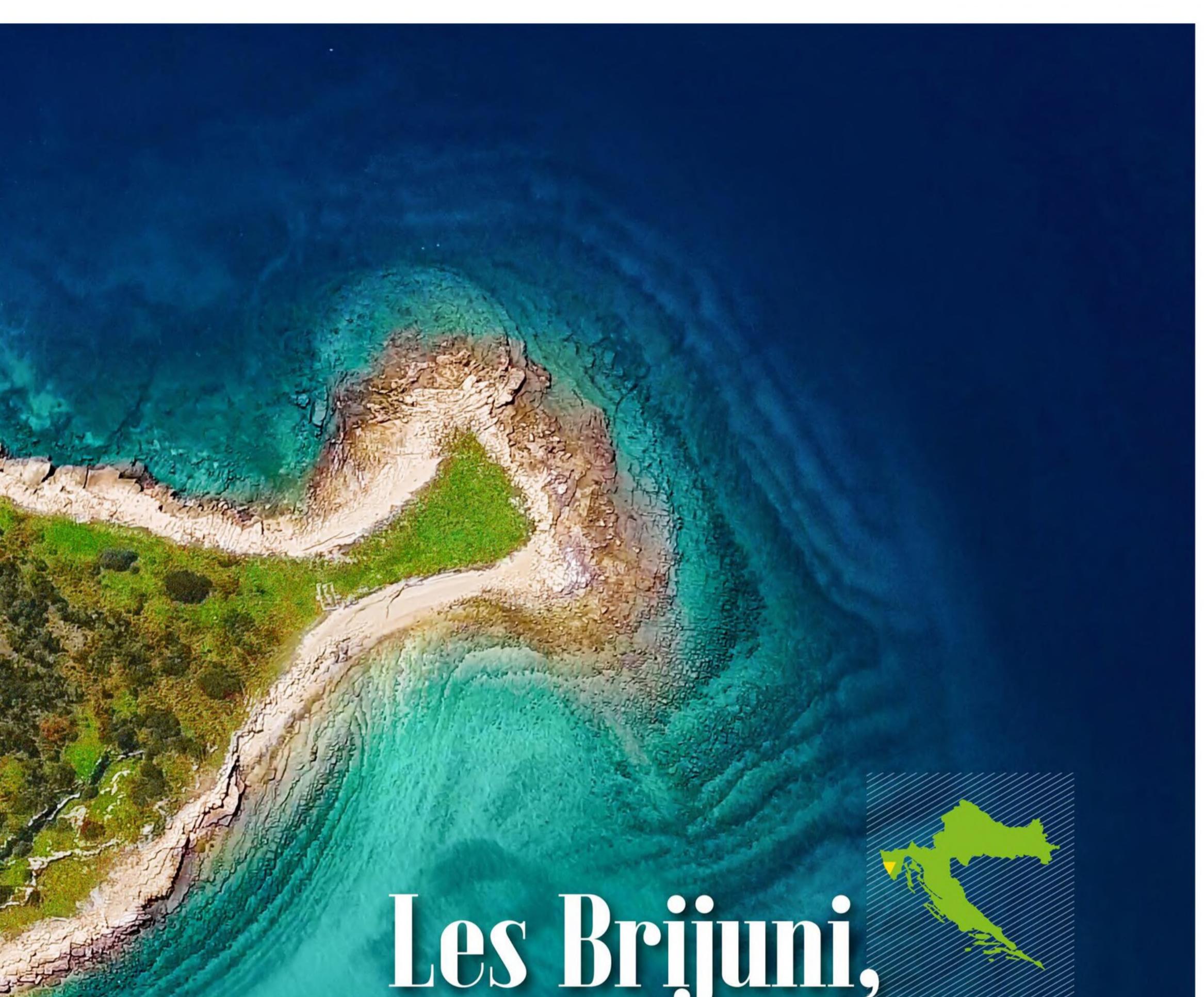


LA GRANDE ÉVASION BAROQUE

Il faut se tordre un peu le cou pour admirer, dans tout son faste, la fresque baroque qui, depuis le XVII^e siècle, orne le monastère de Lepoglava, un bourg au nord de Zagreb. Au milieu du XIX^e siècle, les cellules des frères paulins furent transformées en cellules de... criminels ! L'ancien couvent devint même la plus grande prison de Croatie, où croupissaient notamment des opposants politiques de l'ex-Président Tito... Depuis 2001, l'endroit n'accueille plus de détenus... seulement des visiteurs éblouis.



Vue du ciel, la minuscule île de Gaz a la forme parfaite d'un poisson. Le parc national créé dans les Brijuni en 1983, après la mort de Tito, s'en est inspiré pour son logo.



Les Brijuni, l'archipel du temps arrêté



CES QUATORZE ÎLOTS À FLEUR D'EAU SONT UN MONUMENT DE
L'HISTOIRE CROATE : LE MARÉCHAL TITO, PRÉSIDENT DE LA
YUGOSLAVIE ENTRE 1953 ET 1980, EN AVAIT FAIT SON REFUGE.
LES VISITER AUJOURD'HUI, C'EST S'OFFRIR UN VOYAGE DANS LE PASSÉ.

A

bien observer les passagers qui s'apprêtent à embarquer dans le premier ferry du jour, quelque chose ne tourne pas rond. Le port de Fazana est le point de départ vers les Brijuni (Brioni en italien), archipel paradisiaque de quatorze îles à la pointe de l'Istrie, dans le nord de l'Adriatique, à quinze minutes de traversée du continent. Pourtant, en cette fin mars, malgré un soleil insolent et une mer dont les couleurs sont un appel au farniente, ceux qui s'y rendent ressemblent à tout sauf à des vacanciers. Le bateau fait sonner sa corne de brume et quitte l'anse escorté par des dauphins, mais à bord, aucun voyageur ne songe à immortaliser la beauté étincelante de ce matin printanier. Ce sont des hommes en bleu de travail, des femmes en tablier de ménagère coiffées de ficus bariolés, des gros bras en treillis militaire et rangers bien cirées, d'autres en bottes de caoutchouc vert qui ont l'air de palefreniers, ou des jardiniers, des peintres en bâtiment et des plombiers, avec, pour tout bagage, des caisses à outils cabossées et des sacs en plastique contenant leur gamelle pour midi.

L'archipel le plus glamour de Croatie, celui dont le maréchal Tito fit sa résidence d'été en 1949 et qui le resta durant les trois décennies où il dirigea l'ex-Yougoslavie, sort de sa période d'hivernage. Après la Toussaint, personne ne séjourne ici. Le paradis se repose. La nature se laisse aller. Les



Terrasses en pierre de Brac et lambris en bois exotique, tout est resté tel quel

plages de galets redeviennent le terrain de jeu des crabes. Et puis, quand approche le 1^{er} avril, date de la réouverture au public, vient le moment où cette villégiature si chère au cœur des Croates reprend du service. Ce matin, tout ce petit monde incongru qui descend du ferry sur le débarcadère de Veli Brijun, l'île principale, est là pour cela. Des commis sortent des soutes les premières victuailles. Les femmes de chambre s'en vont aérer les pièces des trois hôtels surannés qui étirent leurs façades blanches le long des quais en pierre d'Istrie.

Sous de larges chapeaux de paille, des ombres élaguent les haies hirsutes, tandis qu'un régiment de petites mains ramasse bois flottés et détritus que le *jugo*, le vent du sud-ouest, a charrié sur le rivage.

Tout un drôle de décor se refait une beauté. Et à peine arrivé, une sensation domine : par leur passé autant que par leur ambiance, les Brijuni sont un lieu à part. Une bulle d'insolite posée à fleur d'eau. «Ici, plutôt que dans la mer, on plonge d'abord dans les coulisses de l'histoire», prévient Petra Lukez, l'une des porte-parole de ce territoire insulaire qui est propriété de l'État croate. Dans les années 1960, Tito délaissa de plus en plus Belgrade et prit l'habitude de diriger le pays depuis les Brijuni pendant quatre à six mois de l'année, rejoignant le plus souvent son havre à bord de son yacht, le *Galeb*. En 1983, trois ans après sa mort, l'ensemble fut classé parc national. Depuis, les visiteurs réalisent à quel point le père de la Yougoslavie socialiste avait bon goût. Sur les 33 kilomètres carrés sanctuarisés, seules se visitent la grande île, Veli Brijun, où l'on peut loger, et sa petite voisine, Mali Brijun.



Nicholas Farrugio / Shutterstock

Pavillons austro-hongrois, bâties vénitiennes, mosaïques romaines ou, comme ici, les vestiges d'une cité byzantine, avec villas, forge, four à pain et basilique... Fort d'un fascinant patrimoine architectural, l'archipel de poche raconte toutes les époques.

Et encore, sur cette dernière, vient-on surtout les soirs d'été pour s'asseoir sur les gradins d'un théâtre en plein air où, clin d'œil ironique, se joue rituellement *Le Roi Lear* de Shakespeare, tragédie symbole de l'orgueil du pouvoir... Un peu à l'écart, dans le sud de l'aire protégée, il y a aussi deux autres cailloux réputés pour leurs sites de plongée, Kozada et Sveti Jerolim, accessibles grâce aux excursions organisées par le parc national.

SUR L'ÎLE DE VANGA, LE MARÉCHAL RECEVAIT, DIT-ON, SES MAÎTRESSES

Tout le reste n'est qu'une succession d'atolls prohibés qui semblent se cacher sous des noms d'emprunt : Vrsar, dont on dit qu'elle dissimule un bunker, Obljak, «île ronde» où l'on comptait encore sept habitants au début du XX^e siècle, Grunj, qui signifie «le congré» en dialecte istrien, ou encore Supin, alias «la boîteuse» en patois frioulan... Ces galettes de calcaire que la mer corrode comme un acide sont le refuge exclusif des mouettes et des cormorans. Tout comme Gaz, la star des cartes postales, dont la forme parfaite dessine, vue du

ciel, un poisson nageant dans la mer turquoise. À quoi s'ajoutent les espaces placés sous protection militaire, correspondant à la retraite très discrète que Josip Broz – le vrai nom de Tito – s'était aménagée sur la côte ouest de l'île principale. Aujourd'hui encore, interdiction d'approcher. Fouler cet asile verdoyant est le privilège exclusif de l'actuel président croate, des plus hauts représentants de l'État et de leurs invités. Protégées par des grillages et des caméras de surveillance, les villas Jadranka, Bijela et Brionka s'ouvrent côté mer sur une anse belle comme un lagon polynésien. Les lambris de bois exotique, le mobilier des années 1960, les terrasses en pierre de Brac, rien ou presque n'a bougé depuis l'ère titiste. Idem à Vanga, l'île top secrète, à quelques minutes en bateau de là. C'était la planque ultime du Président-maréchal. Celle où il aimait, dit-on, séjourner avec ses maîtresses. Autour de ce qui ressemble à une modeste maison de vacances de plain-pied, il fit planter des vignes et des jardins d'agrumes. Et, passionné de photographie, installa sur place le laboratoire de développement que lui avait offert John Fitzgerald Kennedy.

Sur Veli Brijun, un petit musée expose souvenirs et photos jaunies racontant la vie du maître des lieux. De l'Indien Nehru au Libyen Kadhafi, quelque 90 dirigeants de 60 pays défilèrent ici, mais aussi une kyrielle de stars : Richard Burton, Sophia Loren, Joséphine Baker... «Une part essentielle de l'influence yougoslave au niveau international se nouait dans les Brijuni, et il n'est pas interdit de penser que Tito avait compris à quel point le charme des lieux jouait à plein sur ses hôtes», analyse Andrej Misan, guide et historien. En 1956, en pleine guerre froide, l'archipel accueillit les tenants du Mouvement des non-alignés, lancé un an plus tôt à Bandung, en Indonésie, par l'Égyptien Nasser. La rencontre est restée dans les livres d'histoire comme la conférence de Brioni, un coup de maître grâce auquel la Fédération yougoslave put occuper soudain un statut de premier plan.

En plus de séjourner en bord de mer, les convives du Président Tito avaient le droit à un autre honneur : un petit tour dans sa Cadillac, offerte en 1953 par une association d'émigrés yougoslaves au Canada. La ➤



Franco Cogoli / Photononstop

UN QG AUSSI POUR... LES DINOSAURES

Dans le nord-ouest de l'île de Veli Brijun, au bout du cap de Vrbanj, dans la roche calcaire couleur bistre, les visiteurs peuvent poser le pied dans de drôles de trous où se dessinent trois gros doigts et un talon rond. Pointure ? Quatre fois la taille 45 ! Et pour cause : ces traces de pas ont été laissées par de grands dinosaures carnassiers, il y a 100 à 130 millions d'années. Ce sont environ 200 empreintes de théropodes tridactyles qui ont été relevées dans l'archipel depuis les premières découvertes, en 1924. Elles se concentrent dans quatre zones : sur la grande île et sur les îlots de Vanga, Galija et Vrsar.

«Mais le chiffre pourrait bientôt évoluer, car en début d'année, dans de nouveaux secteurs, une équipe de spécialistes en a trouvé d'autres, qui sont en cours d'examen», indique Mira Pavletic, la conservatrice du patrimoine. Le phénomène est rare en Europe, et confirme que la mer Adriatique ne s'était pas encore formée à l'époque. En revanche, on ne sait pas grand-chose de la succession de miracles qu'il a fallu pour que de telles «griffes» s'impriment dans une pierre aujourd'hui aussi dure. Sans doute le sol était-il fait de boue lors du passage des dinosaures, ce qui a permis la prise d'empreintes ; puis le substrat mou s'est vite recouvert de sédiments, permettant la fossilisation.

► conduite souple, sanglé dans son costume de lin blanc, borsalino vissé sur la tête, l'ancien ouvrier communiste adorait son bolide. Pour preuve, entre 1953 et 1979, sur le territoire restreint de Veli Brijun (562 hectares, l'équivalent des quatre premiers arrondissements de Paris), Tito parcourut au volant un peu plus de 28 000 kilomètres ! Ce matin, près du garage, un employé du parc s'occupe justement d'astiquer le cabriolet, modèle Eldorado vert foncé métallisé. Sous la peau

de chamois, les chromes rutilent comme autrefois. Pendant l'été, pour la bagatelle de 5 000 kunas (660 euros) la demi-heure, les visiteurs peuvent à leur tour conduire l'engin – l'une des seules voitures ici, à part quelques utilitaires – à travers les allées en terre battue ou goudronnées.

Chemin faisant, les Brijuni apparaissent comme un vieux feuilleton qui se rejoue chaque année. Mais Tito, dans le rôle du dandy, ne fut l'acteur que d'un épisode. Il y en eut bien

d'autres avant lui, puisqu'il y a 130 millions d'années, quand l'Adriatique n'existe pas encore, les dinosaures fréquaient le coin (voir encadré). Dans la baie de Veriga, sur la côte est de Veli Brijun, des vestiges d'habitats attestent quant à eux d'une présence humaine depuis l'âge du bronze, environ deux mille cinq cents ans avant notre ère. À quelques pas de là, au bord de l'eau, l'Antiquité a laissé les ruines d'un temple dédié à Vénus, ainsi que les fondations de villas aux sols recouverts de mosaïques. Dans l'ouest de l'île, on découvre, bouche bée, les restes d'un incroyable castrum byzantin : une cité avec ses maisons, sa forge, son four à pain et, sous les frondaisons, la basilique Sainte-Marie, dont subsistent quelques colonnes.

Près du débarcadère, l'héritage architectural des Vénitiens, débarqués ici au début du XIII^e siècle, se mêle à celui laissé par l'industriel autrichien Paul Kupelwieser, l'autre figure des Brijuni, qui acheta l'archipel en 1893. «Son ambition était de créer un paradis sur terre pour l'élite européenne, ce qu'il parvint à faire en dépensant sans compter», raconte Mira Pavletic, la conservatrice du patrimoine. C'est à lui que l'on doit le parcours de golf, le premier complexe hôtelier, ainsi que ce curieux pavillon garage à bateaux, de style Sécession, qui abrite désormais le centre d'interprétation du parc national. À l'époque, le paysage changea aussi beaucoup pour venir à bout de la malaria qui

sévissait dans la grande île. Durant l'année 1900, le scientifique allemand Robert Koch (prix Nobel de médecine en 1905) installa ici son laboratoire pour tester des solutions – tel l'assèchement des marécages – qui furent ensuite mises en œuvre partout dans le monde. Aux quelques très vieux arbres qu'on peut encore admirer, dont un olivier de 1 600 ans, s'ajoutèrent alors de vastes forêts, des prairies, des oliveraies, des vignes. «C'est à cette époque que les lieux



Rainer Hackenberg / Photononstop

devinrent l'édén de biodiversité que l'on connaît aujourd'hui, observe Alena Sprcic, l'une des biologistes du parc. La présence par la suite de Tito, qui empêcha tout aménagement balnéaire, fut une bénédiction pour maintenir ces écosystèmes variés.»

Et cela continue. À l'exception de quelques soldats gardant les lieux à l'année, il n'y a aux Brijuni aucune résidence permanente, pas de pollution lumineuse ou sonore, pas de marina. Dans les eaux côtières, la navigation est réglementée, la pêche interdite. Résultat : la zone maritime protégée contient, en volume, sept fois plus de poissons que dans le reste de l'Adriatique ; autour des huit hectares de marais salants, quelque 160 espèces d'oiseaux migrateurs font escale à la fin de l'été ; dans les cavités des troncs d'arbre s'épanouissent 18 espèces de chauve-souris différentes (sur les 35 répertoriées dans tout le pays), dont la plus grande d'Europe, la rarissime grande noctule ; et sur le tapis végétal du terrain de golf ainsi que dans les anciennes pâtures, les scientifiques continuent à repérer régulièrement de nouveaux végétaux : une flopée d'orchidées que l'on croyait disparues, des pavots rarissimes, et même deux espèces de champignons jamais identifiées jusque-là...

Retour dans l'allée principale de la grande île. De part et d'autre, les pins maritimes plantés en 1905 prennent

L'île principale a des airs de ménagerie extraordinaire : des daims (en h.) y côtoient un éléphant d'Asie ou des poneys shetland... Des souvenirs laissés par les prestigieux invités de Tito.

Lamas, zèbres... Sous les arbres, broutent encore les «cadeaux diplomatiques»

des teintes de miel sous le soleil de la fin d'après-midi. C'est l'heure où les employés du parc s'apprêtent à rentrer sur le continent. L'heure aussi où des dizaines de cerfs d'Asie, importés au début du XX^e siècle, sortent des sous-bois. Et où l'une des mascottes, Nino, le mouflon de Sardaigne, effectue sa dernière balade rituelle de la journée, qui consiste à suivre les jardiniers jusqu'au ponton comme pour leur dire *dovidenja* («au revoir»). Au volant de sa voiturette de golf, le guide

Andrej Misan sourit : «Ce bout de terre offre une succession de scènes surréalistes, surtout grâce à la présence de quelques drôles d'animaux.» En 1911, Paul Kupelwieser fut le premier à transformer ces lieux en arche de Noé, en association avec le propriétaire d'un zoo à Hambourg : des spécimens des pays chauds (antilopes, singes...) venaient ici s'acclimater avant d'être expédiés en Allemagne. Puis Tito, en amoureux des bêtes, reçut quantité de cadeaux diplomatiques à poils et à plumes. Au point de créer en 1978, dans le nord de la grande île, un parc animalier qui existe encore. Les poneys shetland, don de la reine d'Angleterre, y brouillent aux côtés de zèbres qui descendent de ceux offerts par l'ex-Président guinéen Sékou Touré, des autruches africaines se prennent le bec avec des lamas chiliens, et dans son enclos, l'éléphante Lanka, cadeau d'Indira Gandhi, essaie de tromper sa solitude depuis que son compagnon Sony a rendu l'âme, en 2010.

«Nous n'avons pas gardé les fauves, car la présence d'enclos fermés est incompatible avec la charte du parc», précise la porte-parole Petra Lukez. Près du cinéma en plein air, dans un recoin un peu caché, les volières sont toutefois restées, avec leurs oiseaux exotiques, et, parmi eux, Koki, un cacatoès à huppe jaune âgé de 66 ans. Tito l'avait offert à sa petite-fille pour son neuvième anniversaire. L'été, le volatile est parfois exhibé dans une cage sur la magnifique terrasse de l'hôtel Neptun, à

deux pas du débarcadère de Veli Brijun, pour assurer le spectacle. Les visiteurs se prennent alors en photo à ses côtés, pendant qu'il appelle le maréchal de sa voix suraiguë. Les gardiens du parc ont beau lui répéter que son ancien maître est parti pour de bon, rien n'y fait. Chaque jour, Koki crie son nom : «Tito, Tito, Tito...» Comme pour confirmer que, décidément, les Brijuni n'appartiennent pas tout à fait au monde d'aujourd'hui. ■

SÉBASTIEN DESURMONT





Goran Grizak

DRESSEUR DE LIPIZZANS

Piaffer, levade, cabriole... Goran Grizak, 52 ans, entraîne aux figures de concours les 150 chevaux du haras de Dakovo. Vieux de deux siècles, cet élevage dédié à la célèbre race équine d'origine slovène fait la fierté du pays.

La Slavonie, conservatoire de l'âme croate



C'EST UNE CORNE D'ABONDANCE. UNE TERRE FERTILE, IRRIGUÉE PAR LE DANUBE ET SES AFFLUENTS. LÀ, À LA POINTE ORIENTALE DU PAYS, LOIN DES PLAGES, ON CULTIVE AUTANT LE GOÛT DE L'ART ET DES TRADITIONS QUE CELUI DE LA BONNE CHÈRE.

« R »

egardez bien, ça ne vous dit rien ?» Sur la place de la Sainte-Trinité, en plein cœur de la citadelle d'Osijek, le guide et historien Mislav Pavosevic, 40 ans, insiste : «Cette esplanade avec sa colonne de la Peste, ce palais aux lignes strictes, la forteresse en étoile... Toujours pas ?» En réalité, n'importe quel Croate aurait répondu en un clin d'œil. «Il suffit d'ouvrir son portefeuille», explique Mislav en sortant du sien un billet de banque couleur saumon : la vaste place est celle qui figure sur les coupures de 200 kunas, la monnaie croate. Tout un symbole. Celui de l'attachement profond d'un peuple pour son territoire de l'intérieur, considéré comme le pays authentique, le cœur sacré et la corne d'abondance de la Croatie : bienvenue en Slavonie ! «Profitez-en bien car, bientôt, la place disparaîtra...», ajoute le guide, décidément joueur. Une boutade, bien sûr – l'humour proverbial des Slavons –, mais qu'accompagne un pincement au cœur, puisque bientôt, le 1^{er} janvier 2023, la kuna s'effacera au profit de l'euro. De sorte que pour voir la citadelle d'Osijek, il n'y aura guère qu'une solution : prendre le temps de se rendre dans cette capitale de l'extrême-orient croate, loin des criques bleutées de l'Adriatique et de ses îles gorgées de soleil.

Avis aux amateurs de patrimoine culturel, de nature sauvage, mais aussi de gastronomie et de vins ! Si la belle ville d'Osijek, 100 000 habitants, se

maintient hors des sentiers battus, c'est avant tout parce qu'il faut la mériter un peu. Depuis Zagreb, prévoir trois bonnes heures de voiture. L'approche débute par un trajet soporifique à travers d'interminables plaines céréalières. Puis, peu à peu, les grands arbres deviennent des îlots de verdure, toujours plus foisonnantes, qui abritent des cigognes, debout sur leurs nids suspendus. L'air se charge de beaux nuages joufflus alors que s'impose la moiteur typique des bords de fleuve. L'autre Croatie commence là. Encastree entre la Hongrie, la Serbie et la Bosnie-Herzégovine, irriguée par le mythique Danube et ses affluents – la

20 000 étudiants. Le soir, cette jeunesse se donne rendez-vous dans la citadelle, construite par les Autrichiens à partir de 1712 sur les décombres d'une cité édifiée par les Ottomans, lesquels avaient tenu la région durant un siècle et demi. Après cette victoire sur la Sublime Porte, la cité slavonne devint un élément clé de la protection des confins du royaume des Habsbourg.

Une vaste ceinture défensive allant jusqu'à Novi Sad (dans l'actuelle Serbie) fut édifiée pour prévenir le retour de l'envahisseur turc. «De nombreuses tavernes ouvrent alors leurs portes pour accueillir les garnisons autrichiennes», raconte Mislav. Résultat, dans cette région qui produit presque la moitié des vins croates, Osijek se revendique crânement comme une... capitale de la bière ! Avec trois brasseries en activité, la cité a gardé un sens de la fête solidement houblonné. Illustration au General Von Becker's,

La cervoise brassée maison coule à flots. On trinque au coude-à-coude

Drave, la Save et la Vuka –, c'est une région de terres grasses, les plus fertiles qui soient, grande comme l'Alsace et la Lorraine réunies, où vit moins de 20 % de la population croate. Romains, Ottomans, Austro-Hongrois... tous se sont âprement disputé le contrôle de cette zone fluviale stratégique, cœur inflammable de la poudrière des Balkans. Et cela jusqu'aux derniers soubresauts de l'ex-Yougoslavie. Comme publicité, il y a mieux. Personne n'a oublié les images d'Osijek sous la mitraille ou de Vukovar assiégiée et réduite en cendres, durant la guerre d'indépendance, de 1991 à 1995. «Et pourtant, les combats ont pris fin il y a un quart de siècle !, grogne le guide Mislav Pavosevic. La nouvelle génération est passée à autre chose.»

Pour s'en convaincre, il suffit de suivre Mislav à travers la ville, qui compte

institution qui porte le nom d'un des officiers qui administraient la citadelle au XVIII^e siècle. Comme naguère, la cervoise brassée maison coule à flots. Les clients trinquent au coude-à-coude. «Ici, nous avons cette manie un peu viennoise de nous retrouver dans les cafés pour discuter durant des heures...», s'excuse presque le peintre Zoran Simunovic, 38 ans, l'un des artistes croates les plus en vue. Lui qui vend ses toiles partout en Europe a décidé de rester dans sa Slavonie natale. Sans regrets. «Osijek est repartie de rien après la guerre, dit-il. Depuis, on y cultive un état d'esprit fondé sur la certitude que tout est possible.»

Au matin, comme pour se remettre des nuits arrosées, la cité s'offre aux flâneurs, avec 17 jardins publics, des pistes cyclables à foison, et même, aux beaux jours, une petite plage, qui ➤



Stanko Skrobo

AUBERGISTE

Le *kulen*, ce saucisson au paprika typique de Slavonie qu'il tranche avec soin (en h.), est sa spécialité. Stanko Skrobo, 32 ans, met aussi un point d'honneur à ne servir dans sa ferme-auberge familiale, située dans le hameau de Karanac, que des aliments produits à moins de 50 kilomètres, et préparés au feu de bois. Avant de passer à table, ses hôtes explorent l'arrière-cour (en b.), sorte de musée ethnographique où sont exposés 40 000 objets anciens, qui racontent l'identité de la région.



Zoran Simunovic

ARTISTE ET CONSERVATEUR

Les marchands d'art de l'Europe entière s'arrachent les grandes toiles colorées qu'il brosse avec énergie dans son atelier, à Osijek. Mais le peintre Zoran Simunovic, 38 ans, est aussi très engagé dans son travail de curateur du musée municipal de Vukovar, où ont été montées quelque 150 expositions depuis 2014. Ce centre culturel est logé dans le château Eltz, un palais baroque pilonné par des obus pendant la guerre d'indépendance, et patiemment restauré depuis.



Sur les façades Art nouveau, les stigmates de la guerre ont enfin été gommés

► s'étend sur les quais bétonnés de la Drave. Pas vraiment la dolce vita dalmate, mais plutôt le genre de décontraction urbaine qu'on trouve à Berlin – avec, en prime, une succession de superbes immeubles de style Art nouveau ou Sécession. De récentes rénovations ont enfin gommé la plupart des stigmates de la guerre.

Mais pour vraiment oublier la folie des hommes, rien ne vaut le parc naturel de Kopacki Rit (littéralement «méandres humides»), l'une des plus importantes zones humides d'Europe, à un quart d'heure de route d'Osijek.

SILENCIEUSE, UNE BARQUE S'AVANCE DANS LE VASTE DÉDALE AQUATIQUE

Atolls hérisssés de peupliers, étangs, tourbières, marécages et prairies aux verts stridents... la rencontre du Danube et de son affluent, la Drave, a créé là un monde foisonnant, où vivent 300 espèces d'oiseaux. Longtemps, les lieux furent le terrain de chasse favori de l'aristocratie austro-hongroise, qui venait y tirer le cerf rouge, le sanglier et le canard ferrugineux. À l'époque communiste, le maréchal Tito, chasseur invétéré, perpétua la tradition, allant jusqu'à y interdire la pêche, en 1967, afin de maintenir des eaux assez poissonneuses pour appâter le gibier d'eau. Les pêcheurs se reconvertisrent alors en maraîchers. Ce sont aujourd'hui les meilleurs de Croatie, surtout réputés pour leurs piments utilisés dans la fabrication du paprika, l'épice star de la région. Seule une petite partie de Kopacki Rit se visite. C'est une balade enchanteresse à bord de ►





► bateaux à moteur électrique silencieux. «Preuve de la bonne santé du milieu aquatique, la loutre et le martin-pêcheur sont ici au paradis», se réjouit Ruzica Marusic, la porte-parole du parc, alors que sa barque s'arrête devant un îlot refuge d'un groupe compact de 20 000 cormorans, sombres comme une armée de croque-morts.

Au sud d'Osijek, le bourg de Dakovo, 17 000 habitants, s'évertue à célébrer les traditions rurales : l'art de la broderie, l'élevage des lipizzans, une race de magnifiques chevaux à robe grise prisés pour le dressage, les danses folkloriques slaves telle l'étourdissante farandole du *kolo*, ou encore le port d'effrayants déguisements en peau de bête lors du carnaval... À quoi s'ajoute, sur la place centrale, la fierté de tout un pays : la cathédrale Saint-Pierre, haute de 84 mètres et pensée pour être visible dans le plat pays slavon à 100 kilomètres à la ronde. Son édification, en 1882, nécessita sept millions de briques rouges. On la doit à la volonté d'un homme considéré comme un héros national, l'évêque Josip Strossmayer (1815-1905). Apôtre de l'union des Slaves du sud – Serbes, Croates, Slovènes – face au joug viennois, ce religieux rigoriste fit raser l'ancienne église baroque des Autrichiens pour imposer un bâtiment de style

Dans ce plat pays, on aperçoit la cathédrale rouge à 100 kilomètres à la ronde

romano-byzantin, à l'intérieur duquel des fresques dessinent une improbable danse œcuménique rassemblant tous les peuples des Balkans.

L'attachement pour ce sanctuaire tient sans doute aussi à l'élixir fameux que le prêtre y sert chaque dimanche : le vin de messe de Dakovo, produit sur les terres de l'évêché, et qui compte, dit-on, parmi les meilleurs de la région ! En réalité, tout le terroir viticole slavon est béni des dieux. Gardant ici des avant-postes qui les protégeaient des incursions barbares, les Romains surnommaient déjà le coin *Vallis aurea*, «la vallée d'or». Rien n'a changé depuis. «Nous sommes sur le 46^e parallèle, le même que dans le Bor-

delais, et le Danube s'occupe de capturer les nuages pour donner à nos coteaux un nombre d'heures d'ensoleillement comparable à celui de l'île de Hvar, dans l'Adriatique», souligne Damir Josic, vigneron à Zmajevac, village réputé pour ses grands crus. S'étirant sur les portions les plus joliment vallonnées, serpentant sur environ 300 kilomètres, la route des vins slavons est ponctuée de cépages inédits. Tel le traminac, un blanc original du sud du Tyrol et qui s'est acclimaté autour d'Ilok, la localité la plus orientale de Croatie. Dans ce bourg de 3 000 habitants, dont les anciennes fortifications ottomanes avancent en territoire serbe, la dégustation a lieu dans des caves creusées au Moyen Âge. Au nez, le traminac est un bouquet de roses. En bouche, du velours. Pas étonnant que la reine d'Angleterre Élisabeth II l'ait choisi pour le servir lors de son couronnement, en 1953. Au fond du souterrain, quelques flacons de ces années fastes dorment encore. Des trésors sauvés *in extremis* durant la guerre de 1991 : un habitant d'Ilok emmura cette partie des chais afin d'empêcher la transformation des précieux breuvages en eau-de-vie par les soudards serbes... Depuis toujours, les caves troglodytiques sont le secret des grands vins slavons : les millésimes s'y

bonifient à une température constante de 14 °C. En fin de semaine, la foule se presse sous terre pour des tournées bachiques au milieu des tonneaux, accompagnées de *kulen* (saucisson au paprika), de fromage frais et de légumes en pickles. Dans ces moments-là, toute l'âme gouleyante et rieuse de cette Croatie bien terrienne se dévoile. Les chansons entonnées, les blagues échangées dans un dialecte qui rendent les Slavons souvent incompréhensibles pour les autres Croates, racontent une réalité géographique très éloignée du nationalisme des frontières : ce cœur du Danube constitue la véritable Mitteleuropa, où cohabitent depuis des siècles les ➤



Franjo Vinkovic

FERRONNIER D'ART

Dans l'atelier où il travaille avec deux de ses fils, à deux pas de la cathédrale de Dakovo, dominent les odeurs de limaille et de charbon. Franjo Vinkovic, 48 ans, est l'un des derniers ferronniers d'art de Croatie. Et une vedette de la télévision locale – il a forgé une épée d'inspiration médiévale pour une émission. Escaliers, fenêtres ajourées façon moucharabieh, balcons baroques ou même escarpins de métal... Cet artisan hors du commun sait tout créer de ses mains.

Ivana Raguz

ŒNOLOGUE

Le village d'Ilok (en h., au fond), à l'orée de la Serbie, est cerné de vignobles parmi les plus fameux de Croatie. Notamment le domaine Ilocki Podrumi, où Ivana Raguz officie en tant qu'œnologue en chef. Cette exploitation est réputée pour son chardonnay, plusieurs fois classé parmi les meilleurs du monde, mais aussi pour ses cépages inédits, comme le traminac. Quant à ses caves troglodytiques – une particularité slavonne –, ce sont les plus anciennes du pays.





► cultures hongroise, autrichienne, germanique, slovaque, juive, tzigane, ottomane, serbe et croate. «Beaucoup feignent hélas de l'ignorer, mais cette région est un lieu de brassages», confirme Stanko Skrobo, 32 ans, le patron du Baranjska Kuca, une auberge située à Karanac, près de la frontière hongroise. En 1991, son père Vladimir fut chassé de là par les milices serbes. Mais la famille revint d'exil en 1999 et reconstruisit, mieux qu'une vie, une institution. Dans l'arrière-cour, Stanko et sa famille ont en effet créé une sorte de musée ethnologique. Là, dans une dizaine de maisonnettes typiques du coin, s'entassent 40 000 objets anciens du quotidien, poteries, paniers en osier, jeux d'enfants, ou encore ces baignoires rondes en bois que vendaient les colporteurs gitans au début du XIX^e siècle... Tout un fatras qu'on examine comme un livre de souvenirs, au moment de l'apéritif, avant de passer à table et de se régaler de charcuteries maison, de cochon rôti et de *fis paprikas* (voir encadré), en écoutant miauler les violons et les *tamburas* (cithares balkaniques) d'un orchestre traditionnel.

À Vukovar aussi, la vie a repris son cours. Un hôtel de charme vient, grande première, d'ouvrir ses portes. Les quais du Danube ont été restaurés dans l'espoir d'accueillir des cro-

LE *FIS PAPRIKAS* LA BOUILLABAISSE DES BALKANS

À en croire un dicton local, les Slavons ont «un pied dans l'eau, un pied dans la terre». Mijoté dans la région depuis au moins trois siècles, le *fis paprikas* (prononcer «fish pa-pre-kash»), ragoût pimenté, rustique et copieux, reste fidèle à l'adage : la base de ce plat de fête, c'est le poisson d'eau douce – en particulier le poisson-chat –, pêché dans la Drave ou la Save, deux grands affluents du Danube qui irriguent la Slavonie. L'autre ingrédient phare, la poudre de paprika, symbolise les richesses du terroir. Ici, chacun cultive ce piment coloré dans son jardin.

RECETTE POUR SIX PERSONNES

- Dans une grande marmite, de préférence posée sur un feu de bois, faire revenir dans de l'huile 2 gros oignons hachés finement.
- Ajouter 1 c. à s. de paprika doux, une autre de paprika fort, et 1 ou 2 petits piments hachés.
- Compléter avec 2 c. à s. de coulis de tomate, 2 verres de vin blanc sec et 6 à 7 verres d'eau.
- Dans ce mélange, déposer 2 kg de poisson blanc de rivière nettoyé de ses arêtes et coupé en gros morceaux.
- Saler, ajouter 1 ou 2 têtes de poisson ainsi qu'1 feuille de laurier, puis laisser mijoter à découvert au moins une heure, jusqu'à obtention d'une soupe épaisse rouge-orangé, où la chair du poisson reste ferme.
- Déguster avec des pâtes fraîches (de type spaetzle) parsemées de lardons grillés et de fromage frais émietté.

Bon à savoir : en Slavonie, pour la dégustation du *fis paprikas*, chaque convive noue un grand bavoir autour de son cou afin de parer au risque d'éclaboussures !

Getty Images

siéristes. Et le musée municipal, installé dans le château Eltz, a retrouvé sa façade baroque jaune vif. Malgré tout, la cité martyre porte encore les cicatrices du terrible siège qui, de juillet à novembre 1991, fit environ 2 000 morts et des milliers de déplacés. Il ne reste plus rien du vieux centre. Le cimetière à la sortie de la ville prend à la gorge, avec ses centaines de tombes identiques, toutes marquées de la même année. Il y avait à

Vukovar 45 000 habitants avant la guerre, ils sont 28 000 aujourd'hui. Beaucoup de réfugiés ne sont jamais revenus. Iva Tilic avait 2 ans quand le conflit a éclaté. Elle se souviendra à jamais de ses parents partant avec une seule valise, direction le Canada. Ils y vivent encore. Elle a étudié au Québec, puis rencontré Dino, son futur mari, lors d'un séjour estival au pays. Le couple de trentenaires, bientôt parents de leur deuxième enfant, a décidé de s'installer pour de bon à Vukovar. Dino est facteur. Elle, polyglotte, s'occupe de la promotion du château d'eau, un emblème du cauchemar de la guerre d'indépendance. Le bâtiment est encore criblé d'impacts de balles, mais il a tenu bon. Un appel aux dons a permis de le transformer en monument national. Les financements (cinq millions d'euros) sont venus des Croates du monde entier. Et la tour, après un an d'ouverture, a déjà accueilli 82 000 visiteurs – essentiellement locaux, pandémie oblige. «Dites à

ceux qui visitent la Slavonie qu'il faut s'arrêter à Vukovar», répète Iva alors qu'on monte sur le toit aménagé de l'édifice, où flotte un gigantesque drapeau croate. Venir ici est essentiel, en effet. Pour prendre une leçon de résilience. Et pour admirer le panorama sur le Danube, paisible comme s'il l'avait toujours été. ■

SÉBASTIEN DESURMONT



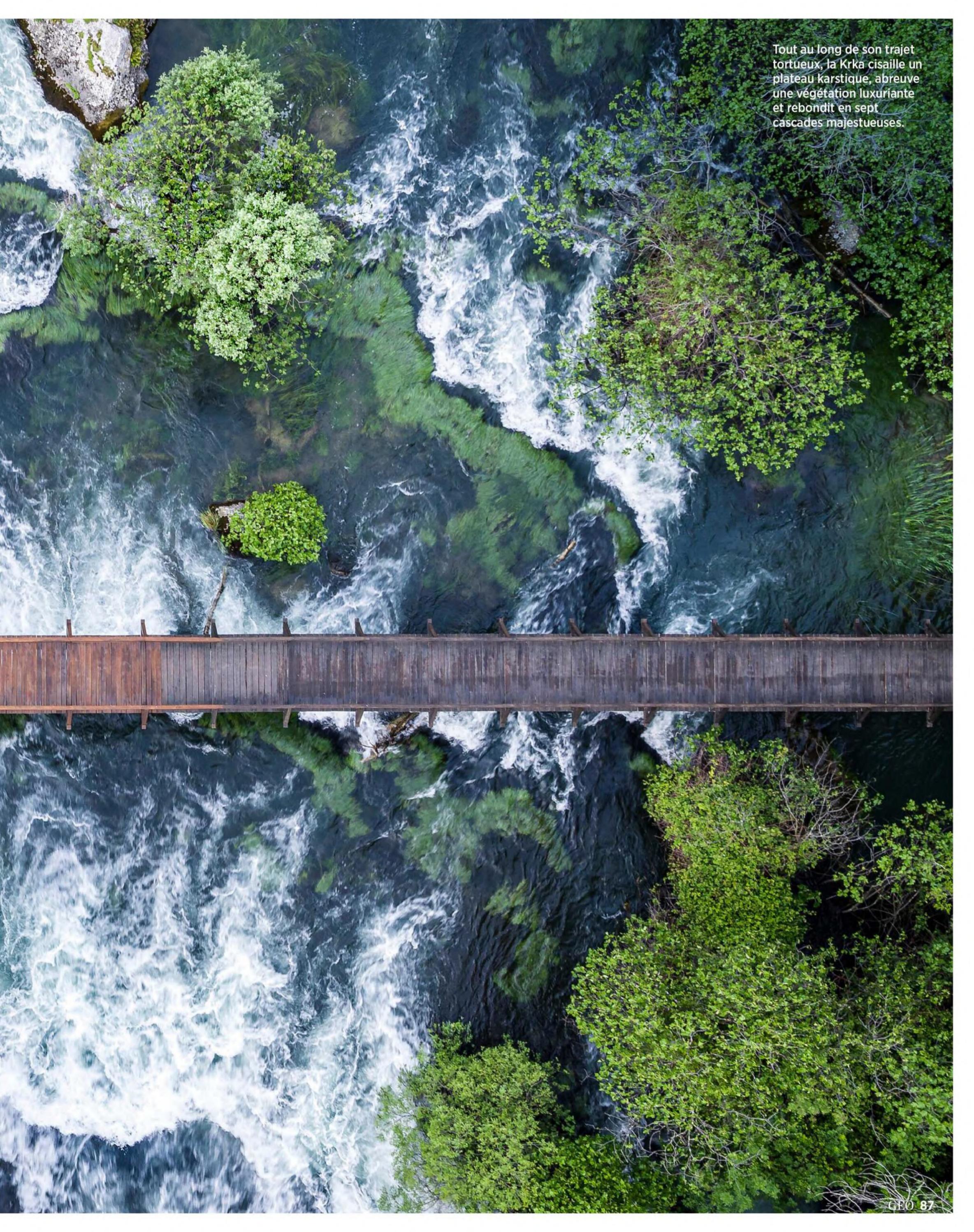
Au fil de la Krka, une échappée en bleu

CE PETIT FLEUVE NE SINUE QUE SUR 73 KILOMÈTRES MAIS IL OFFRE

UNE PALETTE DE PANORAMAS ET DE COULEURS STUPÉFIANTE.

EN DALMATIE, ON VOUE UN CULTE À CE COURS D'EAU AU CARACTÈRE

BIEN TREMPÉ. CAR ICI, C'EST LUI, LA SOURCE DE VIE.

An aerial photograph capturing a dynamic waterfall cascading down a rocky cliff face. The water is a vibrant blue-green, creating white foam as it falls. A wooden boardwalk bridge spans the width of the waterfall, its dark brown planks contrasting with the surrounding greenery and water. Lush green trees and bushes grow on the rocky ledges above and around the waterfall, adding to the scene's natural beauty.

Tout au long de son trajet tortueux, la Krka cisaille un plateau karstique, abreuve une végétation luxuriante et rebondit en sept cascades majestueuses.



Getty Images

C'

est un théâtre d'eau aux mille reflets. L'air y ruisselle d'une fraîcheur inattendue, brumise les visages des spectateurs, s'emplit d'arcs-en-ciel. En guise de scène d'ouverture, un large bassin couleur saphir glougloute et reçoit les flots continus d'un torrent qui jaillit d'une falaise haute de 22 mètres. Ainsi débute la Krka, en annonçant d'emblée la couleur : 50 nuances de bleu, des cascades et du tumulte. Deux kilomètres avant la ville de Knin, le grand fleuve de la Dalmatie du Nord prend sa source à Topoljski Buk, au pied des Alpes dinariques, dans une dramaturgie grandi-

loquente. Comment pourrait-il en être autrement ? Les Croates eux-mêmes en rient : rien que son nom (dire *keurka* en roulant le «r»), imprononçable pour le commun des voyageurs, dit quelque chose de son tempérament impétueux. Krka, quatre lettres rugueuses qui s'entrechoquent comme des galets dans un rapide ! «Pas la peine d'essayer d'avoir une conversation ici», prévient en hurlant Stanko Krvavica, 72 ans. En vieux sage, il sait que personne ne parle jamais plus fort que ce fleuve naissant. Enfant, Stanko venait déjà se rafraîchir au contact de cette eau claire qui



Inutile de tenter une conversation ici ! Personne ne peut couvrir la voix de ces chutes

sourd de toute part, à 8 °C toute l'année – une bénédiction quand l'été croate dépose sa chape étouffante sur un arrière-pays sec comme une mue de serpent. Durant presque toute son existence, ce retraité de la centrale de Miljacka, le plus important des trois barrages hydroélectriques en activité sur le cours de la Krka, a justement été chargé de surveiller le vacarme des flots passant à travers les turbines... «Notre Krka a une sacrée énergie», affirme-t-il en expert. Au propre comme au figuré.

Le fil bleu relie l'intérieur des terres au littoral Adriatique sur 73 kilomètres.

À mi-parcours, le cours d'eau, cerné par d'imposantes falaises, dévale douze paliers de pierre. Cette succession de microcascades a été surnommée *ogrlice*, les «colliers».

Arrivé aux abords de la cité côtière de Sibenik, le flux se répand dans un estuaire tarabiscoté fait de criques enchanteresses et de fjords turquoise où mouillent des voiliers. L'eau vive de la Krka est la source de vie de toute une région. Depuis des millénaires, le fleuve ponce ses plateaux karstiques, y sculpte des cascades de cartes postales et des canyons au fond desquels vivent nombre d'espèces endémiques,

tels le protée anguillard (voir encadré), le saumon de l'Adriatique ou le goujon bardieu de Dalmatie. C'est lui, encore, qui abreuve une oasis de verdure s'étirant le long des rives, traînée de chlorophylle et de biodiversité au beau milieu du gris minéral. Dans sa course vers la mer, cet animal bondissant se ménage aussi quelques reposoirs bucoliques : çà et là, des lacs céruleens, des roselières, des marais bruissants des vocalises d'innombrables batraciens et de 200 espèces d'oiseaux, comme le héron nocturne ou le crabier chevelu, reconnaissable à sa houppette rousse. Parc national ➤



» depuis 1985, le bassin de la Krka constitue l'une des merveilles naturelles de la Croatie. Maquis, montagnes, prairies, forêts... son passage irrigue des milieux très variés, avec, à la clé, un record de 1 186 espèces végétales recensées sur les 109 kilomètres carrés sanctuarisés. Une densité rare pour la zone Adriatique.

Le fleuve présente la particularité de tailler sa route sur un lit de travertin, une roche sédimentaire claire sur laquelle l'onde reflète un incroyable camaïeu azuréen. Des teintes mouvantes selon la profondeur, l'ensoleillement, le débit, la végétation alentour. Les promeneurs se pressent donc ici pour voir la vie en bleu, mais aussi pour admirer l'important patrimoine bâti qui s'est immiscé au cours des âges dans ces paysages à la poésie irréelle : tout au long du cours, des forteresses, des villages accrochés à leurs moulins à eau, des monastères et des églises racontent un lien séculaire avec ce fleuve au caractère bien trempé. «Comment voulez-vous

Des paysages d'une poésie irréelle, aux villages chargés d'histoire

qu'avec toute cette perfection la Krka n'occupe pas une place à part dans le cœur des gens ?», sourit Zvonimira Krvavica, 45 ans, la fille de Stanko, l'ancien employé de la centrale. C'est peu dire que son père lui a transmis cet attachement viscéral : elle en a fait son métier, officiant comme guide au sein du parc national. «Comme moi, des générations d'enfants partagent ici les mêmes souve-

nirs de baignades, de pique-niques et de promenades au bord de l'eau, raconte-t-elle. C'est notre fleuve sacré, celui des jours heureux.»

Sacré aussi parce que, selon une légende, la Krka aurait fait don de sa puissance au premier roi croate, Tomislav, dont le très bref règne commença en 925 pour s'achever seulement trois ans plus tard, à sa mort. Une seule gorgée de l'eau bien fraîche du fleuve aurait suffi à rendre le souverain victorieux de ses ennemis, puis à asseoir son royaume sur toute la Dalmatie, une bonne partie de la Bosnie et jusqu'à l'arrière-pays oriental de la Slavonie (voir notre article). Bien à l'abri dans sa cuvette cernée de montagnes, Knin était alors la première capitale croate. De nos jours, le fleuve s'enlace encore autour de l'impressionnante forteresse médiévale de la ville. Un paquebot de pierre, agrandi successivement par les Ottomans, les Vénitiens, les Français et les Austro-Hongrois, jusqu'à devenir l'une des plus vastes citadelles d'Europe.

Ce colosse est désormais en ruine, mais depuis ses murailles, on bénéficie encore d'une vue fabuleuse sur le drôle de tigre aquatique qui ronronne en contrebas en étirant son pelage lapis-lazuli. Avec ses 10 000 habitants, Knin reste pourtant la grande oubliée des visiteurs. Brûlante l'été, glaciale l'hiver quand souffle la bora, le vent du nord, cette agglomération, qui était un important nœud ferroviaire et industriel du temps de la Yougoslavie de Tito, peine toujours à se relever de la guerre d'indépendance – la zone, où vivaient de nombreux Serbes, fut le théâtre de terribles affrontements. Toutefois, Ante Simic, 42 ans, le nouveau directeur du patrimoine, a bien l'intention de changer les choses. «Là, dans l'ancien magasin à poudre, nous allons ouvrir une cave à vin pour mettre en valeur les petits producteurs locaux, explique-t-il, tout en arpantant les vestiges de la forteresse. Ici, il y aura un centre d'interprétation sur l'histoire de la région.

Nous avons aussi prévu de bâtir un



Alamy / hemis.fr

amphithéâtre et un immense escalier qui permettra aux visiteurs de monter jusqu'à la forteresse depuis le centre-ville.» Bref, Knin, la cité des premiers rois croates, rêve que la Krka charrie jusqu'à elle les visiteurs qu'elle mérite. Elle espère aussi être bientôt inscrite dans les limites du parc national. Car, pour l'instant, les frontières de celui-ci débutent quelques kilomètres plus loin, avec les chutes de Manojlovac, incontestablement les plus belles des sept grandes cascades de la Krka. L'eau s'y élance de presque 60 mètres de haut, rebondit à mi-hauteur dans un nuage de gout-

Près de son estuaire, la Krka se mue soudain en un paisible plan d'eau, le lac de Visovac. C'est là, sur un îlot de sérénité, que des moines franciscains se sont retirés et vivent en quasi-autarcie.

telettes, pour tomber ensuite à la verticale façon voile de mariée. Le canyon autour est noyé sous une exubérante végétation, grands arbres en équilibre au-dessus du vide et prairies tapissées de fleurs sauvages, que seul l'été, au moment où les climatiseurs sur la côte tournent à plein régime, voit roussir. À cette saison-là, le débit se réduit en effet drastiquement dans les chutes – qui méritent

alors moins l'intérêt des touristes –, car une grande partie du réservoir d'eau est déviée en amont vers la centrale de Miljacka, pour continuer à produire de l'électricité.

«C'est ainsi, la Krka a toujours fourni la région en énergie, dit Zvonimira Krvavica. Déjà au XV^e siècle, son débit permettait de faire tourner quelque 150 moulins. L'argent que ces installations rapportaient était considérable.» En 1895, Sibenik devint même, grâce au fleuve, la première ville au monde à être éclairée au courant alternatif. À l'origine de cette prouesse, celui que la Croatie considère comme ➤



Getty Images

UN RIVERAIN UNIQUE EN SON GENRE

Les grottes karstiques et les eaux souterraines du parc national de la Krka font partie de ses ultimes refuges. Le protée anguillard est un cas à part dans la grande machine du vivant. Seul représentant du genre *Proteus*, endémique des Alpes dinariques, il est surnommé le «poisson humain» parce que sa peau est couleur chair et que son comportement est gréginaire. Mais il n'a pas grand-chose d'un poisson et bien sûr rien d'un homme ! Long d'une trentaine de centimètres, cet amphibien cavernicole

est dénué d'yeux mais doté de branchies et d'un odorat ultrafin. Grâce à des récepteurs spéciaux, il est aussi capable de capter des ondes sonores lointaines, de localiser l'origine de vibrations du sol et même de ressentir d'infimes variations électromagnétiques. Faute de gastéropodes, insectes ou crustacés à sa portée, ce drôle d'animal peut également survivre une dizaine d'années sans se nourrir... Et certains finissent centenaires ! Des capacités hors normes, qui toutefois n'empêchent pas le protée anguillard d'être classé «vulnérable» sur la liste de l'IUCN répertoriant les espèces menacées.

► un enfant du pays : le génial inventeur Nikola Tesla (voir encadré), né en 1856 de parents serbes dans l'actuel territoire croate. Émigré aux États-Unis en 1884, ce surdoué y dessina les plans d'une centrale hydroélectrique pour les chutes du Niagara. Ceux-ci furent aussitôt dupliqués ici. Puis, dans une course de vitesse avec l'Amérique, Sibenik parvint à être branchée avant la ville de Buffalo... Aujourd'hui, cette première centrale, mise en service sous le nom de Jaruga, n'est plus qu'une ruine, mais l'eau bleue sert encore la fée électricité dans tout le bassin fluvial.

Au sud de Knin, une autre cité s'est imposée depuis longtemps : Drnis (prononcer «derrniche»). Fondée par les Turcs en 1522, cette commune de 3 000 habitants jouxte le canyon de la Cikola, une rivière qui se jette dans la Krka 30 kilomètres plus bas. «Même si cela n'est pas vérifié, nous aimons affirmer que drnis signifiait jadis en vieil ottoman «la porte de la vallée», soutient Josipa Petrina, 68 ans. Cette ancienne journaliste de radio, qui a vécu à Sarajevo et à Sibenik, a choisi il y a quelques années de s'installer ici pour de bon. La raison ? «Regardez autour de vous, dit-elle. Si vous aimez

randonner au plus proche de la nature et loin des foules, il n'y a pas mieux !» Parmi les itinéraires pédestres, celui qui relie en une dizaine de kilomètres les chutes de Rog à l'embarcadère de Stinice est réputé le plus féerique. La Krka y abandonne son rythme de walkyrie pour entonner une rhapsodie primesautière. On longe alors des eaux dévalant un escalier géant de douze marches, où des bataillons d'échassiers s'adonnent à la pêche. De ces microchutes successives, appelées *ogrlice* (les «colliers»), dérivent quantité de bras et d'îlots éphémères, puis le fleuve s'évasé pour former, un peu plus en aval, cette si singulière tache bleu pétrole qu'est le lac de Visovac.

C'est sur ses rives que le frère Stojan Damjanovich, 72 ans, recrute les candidats à un fugace isolement. Depuis le ponton de Stinice, il faut agiter les bras pour signaler sa présence. Ou, si rien ne se passe, téléphoner à l'île-monastère des Franciscains, posée au beau milieu du lac. Le religieux grimpe alors sur sa petite barque pour assurer la traversée, en moins de cinq minutes. Les disciples de saint François d'Assise occupent cet atoll pas plus grand que deux terrains de football depuis 1445. À leur arrivée, nul arbre ne poussait sur ce caillou. Aujourd'hui, on débarque à fleur d'eau, sous les allées d'oliviers, de palmiers et de pins d'Alep. Un paon fait la roue

en guise de bienvenue. Le petit chien à poils longs du monastère a beau s'appeler Medo («ours» en croate), il a renoncé à monter la garde. Partout, les oiseaux pépient dans les bosquets et des lézards jouent à cache-cache sur les murets. Nous sommes bien dans la thébaïde du saint patron des animaux ! Seuls trois frères habitent encore là, s'abreuvant de quiétude et d'austérité. Visage rond encadré par un collier de barbe, une robe de bure serrée à la taille par une cordelette, le frère Stojan n'a pourtant rien de l'ermite obstiné. «Nous ne sommes jamais contre une petite visite, ►

Il y a mieux que faire surveiller votre maison par la voisine

orange™

2 mois offerts⁽¹⁾



Maison Protégée
Alarme et Télésurveillance

- Matériel inclus, sans frais d'installation⁽²⁾
- Centre de télésurveillance 24/24
- Application mobile pour piloter à distance votre alarme⁽³⁾

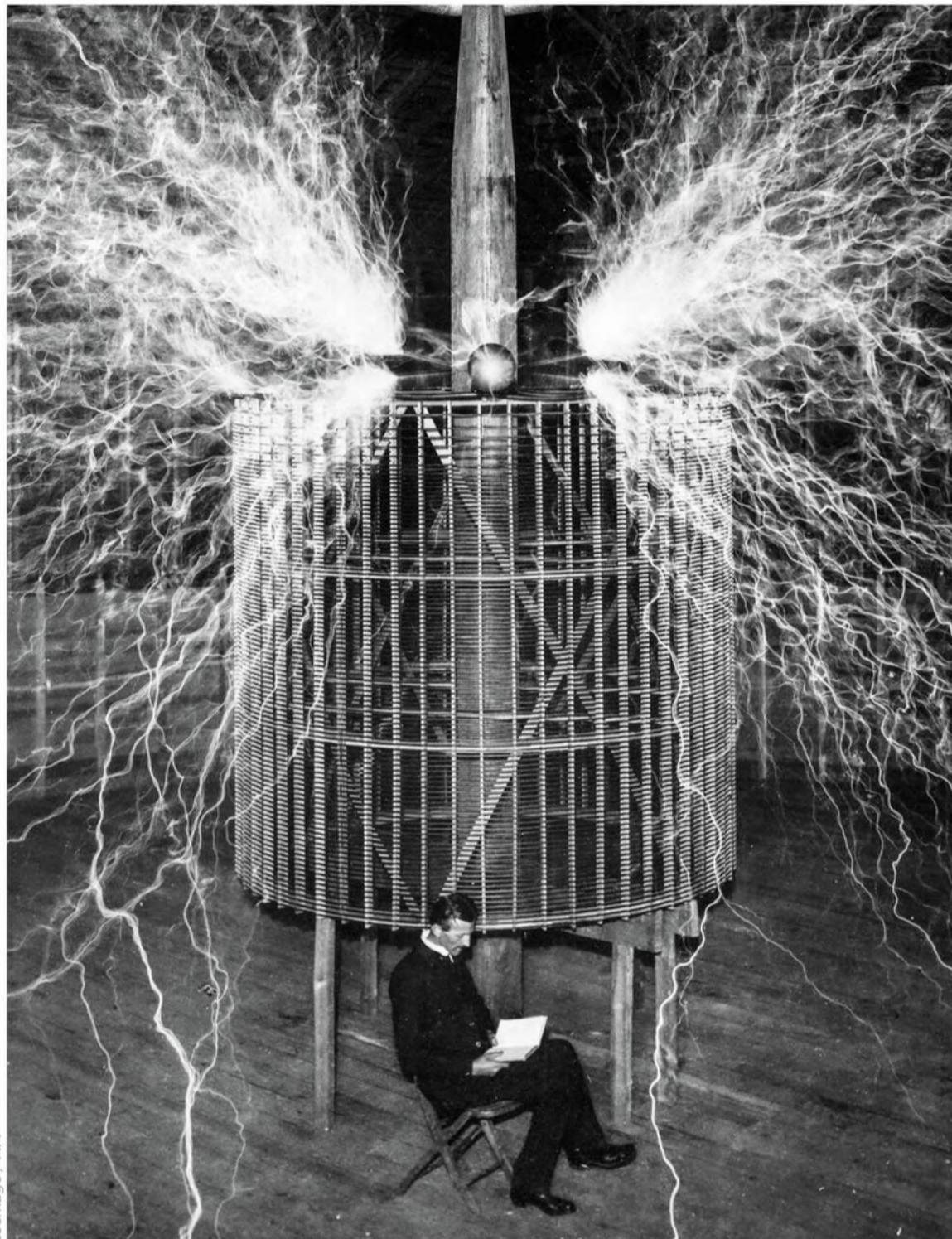
0 800 00 86 36

Service & appel gratuits

Engagement 12 mois.

Offre soumise à conditions réservée aux particuliers pour les logements en France métropolitaine dont la valeur des biens mobiliers ne dépasse pas 100000€. Frais de résiliation de 50€. Conditions sur telesurveillance.orange.fr

(1) Remise nouveau client sur vos 2 premières factures de 34,99€ pour la formule Maison ou de 24,99€ pour la formule Appartement. Promotion valable pour toute première souscription (même titulaire et même adresse) entre le 02/06/2022 et le 17/08/2022. En cas de résiliation avant la fin de la période d'engagement, les mensualités restantes sont dues (hors motif légitime). Le montant restant dû exclut les remises éventuelles. (2) Le technicien détermine l'emplacement des détecteurs suite au diagnostic personnalisé du logement, afin de sécuriser les axes stratégiques et les zones de valeur. Des équipements supplémentaires en option payante peuvent être nécessaires en fonction de la configuration et de la surface du logement. (3) Sur réseaux et mobiles compatibles. Compatibilité iOS 13.0 et +, Android 9.0 et +. Téléchargement gratuit, coût d'usage selon offre. Maison Protégée est une offre de télésurveillance proposée par Orange Télésurveillance (SASU au capital de 33610000€ - Siège social : 1 avenue du Président Nelson Mandela 94110 Arcueil - RCS Créteil 824 353 973), titulaire de l'autorisation d'exercer AUT-094-2117-05-16-20180654177 délivrée par le CNAPS. L'autorisation d'exercice ne confère aucune prérogative de puissance publique à l'entreprise ou aux personnes qui en bénéficient.



Leemage / AFP

NIKOLA TESLA, CE GÉNIE QUI ÉLECTRISA LE MONDE

Tesla : c'est le nom d'une unité de mesure magnétique et aussi celui d'une marque de voitures électriques. Quoi de plus normal ! Né en 1856 dans une famille serbe mais en territoire croate, Nikola Tesla est le père du courant alternatif. Auteur de quelque 700 brevets, cet ingénieur est à l'origine d'autres innovations qui ont bouleversé le monde moderne. En voici trois exemples.

■ LA TÉLÉCOMMANDE

En 1898, grande première mondiale, Nikola Tesla construisit un petit bateau dirigé grâce à une... télécommande ! Son obsession pour la transmission d'énergie sans fil aboutit ensuite à son projet le plus important : l'édification, à partir de 1901, d'une tour de 57 mètres de haut à New York, qui devait servir de relais à un futur réseau. Faute de moyens suffisants pour la faire fonctionner, l'installation fut détruite en 1917.

■ LA TRANSMISSION RADIO

Tesla obtint le brevet de cette technologie en 1900. Mais c'est l'Italien Guglielmo Marconi qui, en 1901, réalisa la première transmission radio entre l'Angleterre et Terre-Neuve et remporta le Nobel en 1909. L'ingénieur d'origine serbe le poursuivit pour violation de brevets.

■ LES ENSEIGNES AU NÉON

Tesla n'a pas inventé les néons, mais il en a amélioré le procédé, en permettant de donner n'importe quelle forme aux lampes qui utilisent ce gaz. Il a ainsi créé la première enseigne lumineuse de la planète, pour l'Exposition universelle de 1893, à Chicago.

► sourit-il. Même s'il y a beaucoup à faire ici pour entretenir l'île et continuer à vivre comme ceux qui nous ont précédés, en quasi-autarcie...» Les pèlerins d'un jour viennent par exemple s'agenouiller dans la petite église Notre-Dame-de-Visovac, dédiée à l'adoration de la Vierge, et admirer l'inestimable collection de la bibliothèque-musée attenante. On y examine notamment, à la loupe, le plus petit livre du monde : un ouvrage de 3,5 millimètres de côté, sur les pages lilliputiennes duquel on peine à croire qu'un moine copiste ait pu réussir, au XVII^e siècle, à écrire le *Notre Père* en sept langues !

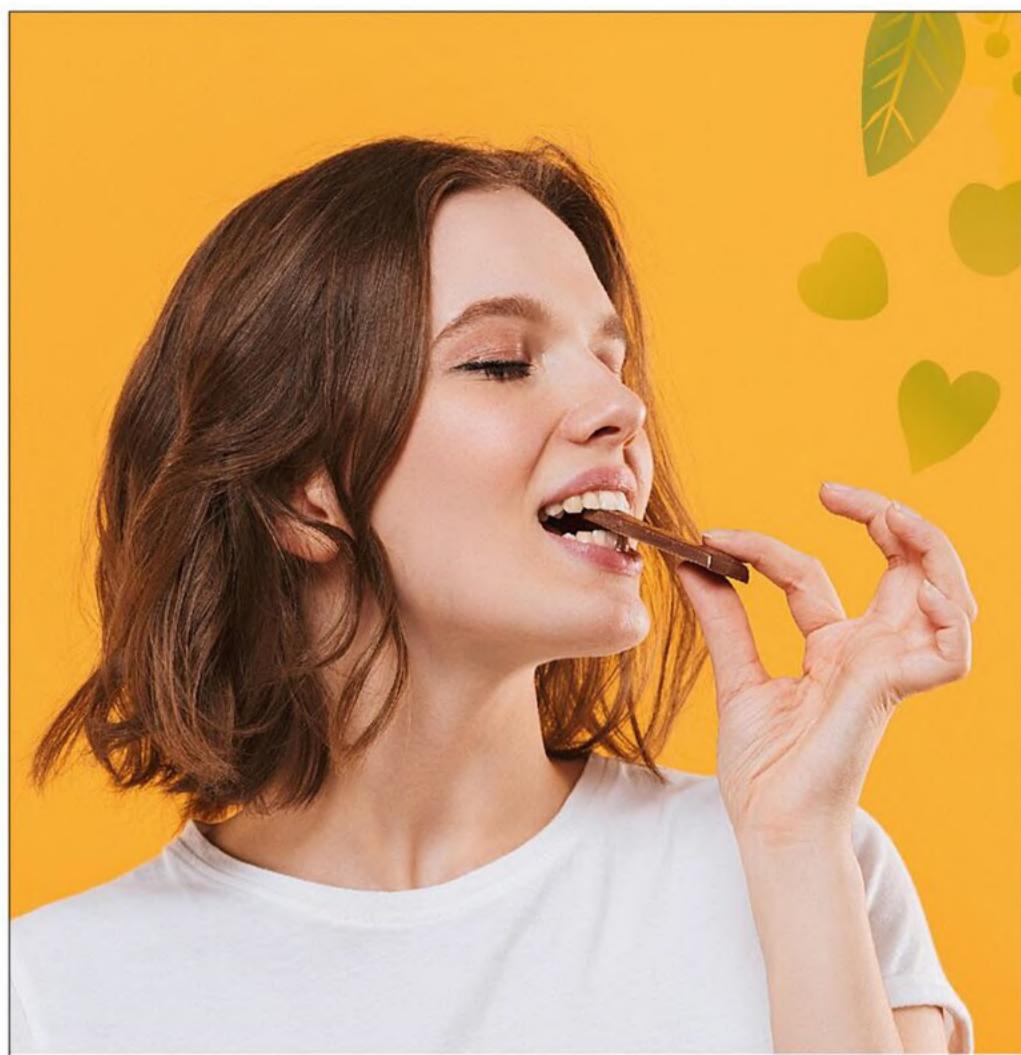
Avant de reconduire ses visiteurs en barque, frère Stojan tient à faire goûter l'eau-de-vie dont il assure lui-

même la production selon une recette inchangée depuis 1770. Quelques gouttes du breuvage atterrissent dans des verres grands comme des dés à coudre. «Il faut faire tourner lentement le liquide dans la bouche pour savourer chacune des 17 herbes distillées», insiste le moine. Pas si évident. Ce puissant cordial électrise les papilles, bouillonne dans le bas-ventre, laisse longtemps dans la gorge une brûlure au goût de gentiane, de calendula et de réglisse. Toute l'âme de la Krka semble s'y concentrer !

À quelques kilomètres en aval, la dernière cascade avant la mer vient confirmer cette impression que ce fleuve est une liqueur forte qu'on n'oubliera jamais. Fin du voyage dans les soubresauts de Skradinski Buk.

Sept barrières de tuf font de ce petit Niagara dalmate une escale très prisée. Longtemps, on pouvait nager au pied de ces sublimes chutes. Terminé depuis cette année, au nom de la protection des eaux. Dans la vallée, les habitants fulminent. En secret, beaucoup bravent l'interdit, mais un peu plus loin... Quant à Stanko Krvavica et sa fille Zvonimira, ils se raccrochent à leurs souvenirs : ils barbotaient toujours ici lors des grandes fêtes du 1^{er} mai qui lançaient jadis «la saison des baignades». «Ces cascades étaient la piscine des gens modestes», rappelle le père, nostalgique. Désormais, il ne leur reste plus que le grand bleu de l'Adriatique. Ce qui n'est pas, tant s'en faut, une maigre consolation. ■

SÉBASTIEN DESURMONT



LÉA NATURE

Karéléa

Moins de sucres PLUS DE LIBERTÉ !

Limiter nos apports en sucres, c'est important. Comprendre leur rôle dans l'organisme et savoir lire les étiquettes pour choisir les bons produits permet d'y parvenir, tout en continuant de se faire plaisir !

L

es nutritionnistes sont unanimes : il est fondamental de contrôler les apports en sucres dans notre alimentation. S'ils apportent de l'énergie et sont, avec les lipides, les principaux carburants de notre organisme, il n'est pas recommandé de les consommer en trop grande quantité.

MOINS DE SUCRES, MAIS POURQUOI ?

Quand on parle des sucres, on parle des produits sucrants comme le saccharose, le fructose, le miel, etc., qui appartiennent à la famille des glucides. On aime leur goût réconfortant, mais il est prouvé que leur consommation, quand elle est excessive, favorise certains troubles métaboliques, comme le surpoids, le diabète, l'obésité, ou encore certaines maladies cardio-vasculaires. Pour limiter nos apports, il est donc préférable de limiter les aliments contenant des sucres ajoutés.

CRAQUER MALIN

Or, les produits industriels ont tendance à en contenir trop. Seules quelques marques proposent majori-

tairement des recettes sans sucres ou réduites en sucres, qui permettent de se faire plaisir tout en contrôlant nos apports. Pionnière au rayon diététique, Karéléa propose des biscuits gourmands sans sucres, sans sucres ajoutés et bio réduits en sucres, principalement fabriqués en France, à partir de farines biologiques et françaises, mais aussi une pâte à tartiner sans sucres ajoutés et des tablettes de chocolat sans sucres, à croquer sans hésiter ! ■

TOUT COMPRENDRE POUR BIEN CHOISIR

La mention « sans sucres » signifie que l'aliment ne contient pas plus de 0,5 g de sucres par 100 g ou par 100 ml.

« Sans sucres ajoutés » signifie qu'aucun sucre n'a été ajouté, mais le produit peut en contenir naturellement.

« Réduit en sucres » indique que le produit contient au minimum 30 % de sucres en moins et est moins calorique que son équivalent.



**La pause
gourmande
idéale,
avec moins
de sucres
et toujours
plus de goût.**

Produits disponibles au rayon diététique des grandes surfaces et sur leanatureboutique.com

Plus d'informations sur karelea.fr



Zagreb intime

LES 10 BONS PLANS DE NOTRE REPORTER

1 DÉCOUVRIR LA «ZAGREB NOUVELLE»

Avenues rectilignes, parcs immenses et grands ensembles édifiés sous Tito, dont le bien nommé Mamutica («mammouth»), le plus grand immeuble de Croatie, avec 1169 logements... À quinze minutes du centre-ville, le quartier de Novi Zagreb offre une plongée dans l'ex-Yougoslavie. C'est aussi le fief des amateurs de street art : les fresques géantes y fleurissent.

Accès depuis la gare centrale par les trams numéro 4 ou 6.



2 FAIRE DU TOBOGGAN ARTISTIQUE

Le bâtiment cubique, remarquable, du musée d'Art contemporain abrite la crème de la création balkanique, mais aussi les œuvres de jeunes artistes européens. Ne pas rater la série de photos de nus prises dans les rues de Zagreb à l'époque de Tito et l'atelier reconstitué d'Ivan Kozaric, figure de la sculpture, décédé en 2020. Bouquet final : se laisser glisser dans un étonnant double toboggan signé de l'Allemand Carsten Höller.

17, avenue Dubrovnik — msu.hr

3 RÉGLER SA MONTRE AU SON DU CANON

Alem Tutundzic, 44 ans, ne passe pas des heures au travail : il est canonnier de la tour médiévale de Lotrscak, au sommet de la colline de Gradec. À midi pile, il tire, une fois, puis rentre chez lui. On rejoint l'édifice grâce au funiculaire le plus court du monde, 66 mètres, en trente-quatre secondes ! Puis on redescend par la très romantique promenade Strossmayer.

5 SUIVRE L'ALLUMEUR DE RÉVERBERES

Chaque soir, trente minutes avant le coucher du soleil, un employé municipal allume les 214 réverbères à gaz que compte encore Zagreb. Marcher dans ses pas permet d'explorer Gradec, le quartier le plus charmant de la ville. Départ du côté de la place Saint-Marc. Puis l'on se perd dans un lacis de ruelles, en passant notamment près de l'atelier du grand sculpteur Ivan Mestrovic (en rénovation).

POUR PRÉPARER SON VOYAGE

► Vous rêvez plutôt de nature ou de plages ? De patrimoine ou de plaisance ? Le site de l'Office national de tourisme croate, notre partenaire sur ce dossier, est une mine d'idées et d'informations pratiques pour organiser votre itinéraire idéal. croatia.hr/fr-fr

► L'été, la compagnie nationale Croatia Airlines, qui nous a aidés à réaliser ce reportage, propose des vols directs depuis Paris et Lyon vers nombre de cités croates : Pula, Zagreb, Zadar, Split, Dubrovnik... croatiaairlines.com/fr

À L'HEURE GOURMANDE

8 ➤ 9 HEURES
Garde-manger bien garni

C'est le plus beau marché de la capitale. On trouve à Dolac toute la Croatie qui titille les papilles. À l'extérieur, sous les parasols rouges, on fait le plein de figues séchées de Dalmatie, de piments slavons ou de citrons de Hvar. Dans la halle couverte, on se rue sur le *kulen* (saucisson au paprika), le jambon cru de Drnis et le fromage de Pag...

9 ➤ 16 HEURES
Strukli de palace

Voilà un plat roboratif à souhait, à base de fromage frais, crème et œufs. Servi brûlant et saupoudré de sucre, le *strukli* (prononcer «chtroukli») fait partie des rituels du goûter zagrébois. Le meilleur de la ville est préparé dans les cuisines de l'Esplanade, un hôtel construit en 1925 pour offrir une luxueuse étape nocturne aux passagers de l'Orient-Express. Mythique. esplanade.hr

10 ➤ 18 HEURES
S'adonner à l'art de la *spica*

La *spica*, c'est «l'heure de pointe des cafés», ce moment de l'apéritif où les Zagrébois se retrouvent dans ce qu'ils appellent «leur vrai salon» : les troquets et leurs terrasses. Rendez-vous sur la place Petar-Preradovic, et dans la rue Tkalciceva, où se trouve une institution : la brasserie Mali Medo. Ses bières, telle la Baltazar, du nom d'un personnage de dessin animé de l'époque communiste, sont des clins d'œil à l'histoire locale.

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

SE REPÂITRE DE VERDURE

Inauguré en 1892, le jardin botanique est riche de 10 000 espèces, dont des variétés typiques de Croatie, telle la très rare *Degenia velenitica*, une plante à fleurettes jaune vif endémique du massif du Velebit. Entre l'arboretum, les lacs et la serre aux nénuphars, la balade est rafraîchissante. À prolonger par une flânerie dans les avenues alentour du «fer à cheval», un quartier somptueux flanqué d'édifices Sécession ou Art nouveau... botanickivrt.biol.pmf.hr/en

CHERCHER LES VESTIGES DE L'AMOUR

Des talons aiguilles, un nain de jardin, des menottes en moumoute rose... Imaginé en 2006 par un couple d'artistes croates qui venaient de rompre, le musée des Cœurs brisés expose des centaines d'objets, symboles intimes d'une relation achevée. Offertes par des anonymes du monde entier, les pièces sont accompagnées de témoignages drôles ou émouvants. Coup de foudre pour ce lieu poétique et fantasque. Cirilometodska 2 – brokenships.com

Le Musée idéal

Suivez nos guides conférenciers dans une



Coquelicots,
1873, huile sur toile, H. 50, L. 65,3 cm,
Paris, musée d'Orsay

Promenade dans les coquelicots

Monet trouve dans les environs d'Argenteuil des paysages paisibles et lumineux qui l'incitent à explorer toutes les ressources de la peinture en plein air. *Coquelicots* compte parmi les toiles présentées par Monet lors de la première exposition des « impressionnistes », dans les anciens ateliers de Nadar en 1874. Elle évoque l'atmosphère sereine d'une promenade en famille à travers champs, en été. Une véritable immersion dans la nature. Monet construit son tableau sur une symétrie chromatique, à partir des coquelicots, qui tapissent le versant d'un talus, tandis que le regard fuit jusqu'à la lointaine rangée d'arbres. Dans ce paysage, les deux couples, mère et enfant, en bas et en haut du talus, tracent une diagonale qui contribue à matérialiser deux parties, dominées chacune par une couleur, le rouge à gauche, le vert bleuté à droite, avec en point de mire une grande maison au creux du vallon.

Nouveauté

ouvre ses portes ! découverte foisonnante de la peinture.

S'émerveiller, se cultiver et s'évader au cœur d'un musée imaginaire !

Au gré des pages, comme une véritable visite de musée, cette nouvelle revue dédiée à l'art propose une balade sensorielle et artistique.

Le voyage débute dans le vestibule, un panonceau indique aux lecteurs le sens de la visite. Dès les premières pages, Michel Pastoureau, grand historien des couleurs et de leur symbolique nous confie sa vision du musée idéal, un lieu d'émotion mais surtout de savoir et d'enseignement. On découvre ensuite une exposition imaginaire temporaire consacrée à Claude Monet, maître de la lumière et de l'éphémère. Une trentaine d'œuvres majeures, disséminées dans les plus grands musées du monde, sont réunies et parmi elles, *Impression, soleil levant*, dont on fête cette année les cent cinquante ans.

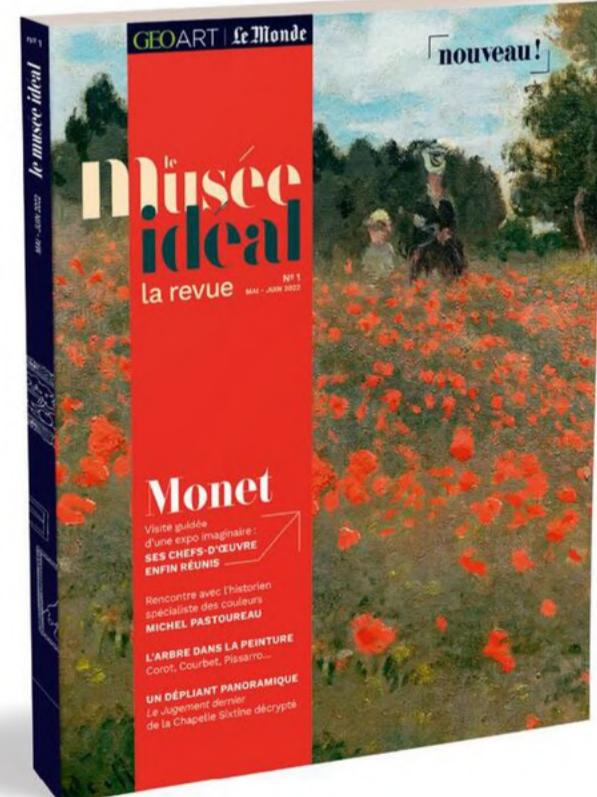
L'aventure se prolonge, de salle en salle, avec le chef-d'œuvre du *Musée idéal*, consacré dans ce premier numéro au *Retable Baglioni* de Raphaël. Il est temps ensuite de faire

une pause-déjeuner au restaurant, pour parler art et gastronomie, autour du *Déjeuner d'huîtres* de Jean-François de Troy. La visite se poursuit avec la collection inédite dédiée aux arbres, l'occasion de revenir sur l'essor au XIX^e siècle de la peinture de paysage en plein air autour d'œuvres signées par Corot, Van Gogh, Cézanne ou encore Courbet.

Puis vient la grande salle où, sur un dépliant panoramique spectaculaire, se révèle en grand format *Le Jugement dernier* de Michel-Ange. La découverte de ce *Musée idéal* se conclut avec les œuvres cachées jamais exposées, le coin librairie et ses pépites, et les dix coups de cœur de la rédaction.

À travers ses pages, *Le Musée idéal* offre tous les deux mois aux amateurs et passionnés d'art un large panorama de la peinture, sélectionné et décrypté avec soin par des conférenciers et des experts.

Bonne visite !



Disponible en presse, en librairie et à l'abonnement sur prismashop.fr
Découvrez dès le 13 juillet le n°2 et sa grande exposition imaginaire consacrée à Hokusai

En partenariat avec

GEO

et Le Monde

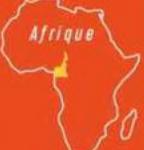


Sous leurs «masques-éléphants» ornés d'une multitude de perles, les membres de la société secrète Kwo'si pratiquent une danse rituelle pour les funérailles du chef de Bangang-Fondji.



Dans le secret des **CHEFFERIES**

CAMEROUN



Sur les hauts plateaux de l'ouest du pays, d'anciens royaumes continuent de jouer un rôle politique et spirituel de premier plan. Autour de chaque souverain, plusieurs reines, des notables, mais aussi de mystérieuses confréries, au pouvoir implacable et redouté.





Sous l'autorité du chef, toute une communauté vit dans un espace à l'organisation très codifiée

Dans la chefferie de Baham, se découpent les toits pointus des cases. Derrière ces murs couverts de fresques, vivent les femmes et les enfants du roi, ses conseillers et les membres des sociétés secrètes.

Le chef de Bangoua, vêtu du *ndop*, une étoffe d'apparat, pose entouré de ses deux serviteurs. Sous son trône, une peau de panthère, emblème royal.





1



2



3



4

Ici, l'art est un instrument au service du pouvoir. Chaque objet est chargé d'une énergie spirituelle

1. À Bangoua, cette case miniature est utilisée par les sociétés secrètes pour dialoguer avec les anciens. 2. Le masque de «l'homme complet» figure les vertus dont le sage doit être paré (Batoufam). 3. Le double gong en métal annonce l'arrivée du roi de Bangoua lors des cérémonies. 4. La coiffe ornée de *ndop* et de cauris est portée lors du *kak*, rituel de fécondité (Bangoua).

A

ux aurores, le petit cortège chargé d'offrandes passe la porte d'entrée de la chefferie et s'avance sans bruit dans le dédale de Batoufam. Avec ses cases aux toits pointus, l'endroit pourrait ressembler à un village traditionnel de l'ouest camerounais. Le groupe avance dans le labyrinthe de cours en terre, franchissant de multiples portes aux cadres de bois ornés de sculptures de lions, d'araignées ou de calebasses, dont chacune raconte une histoire. Des ouvertures très basses, qui les obligent à se courber en signe de respect. Devant le palais à neuf portes – chiffre sacré – d'Innocent Nayang Toukam, l'actuel roi de Batoufam, les visiteurs font enfin halte puis entrent à l'intérieur avec leur petite cargaison de sel, vin de palme, cola, jujube, tabac... Parmi eux, un couple âgé d'une trentaine d'années, lui chaussé de baskets et elle pieds nus, tirant au bout d'une corde un chevreau au pelage noir. La jeune femme est l'une des nièces du roi, lequel, en ce mois de mars 2022, va la «présenter» aux ancêtres défunt afin de lui permettre d'évoluer socialement et de protéger son union. Le silence est rompu par les incantations du chef et le crépitement d'un feu. Puis le souverain sort disperser du sel sur le sol devant le palais afin d'honorer les ancêtres. Le soleil perce peu à peu, dévoilant un épais tapis de brume, typique de la fin de saison sèche dans les hauts plateaux luxuriants de la Région de l'Ouest, au Cameroun.

Batoufam, qui compte environ 12 000 habitants, est l'un des nombreux royaumes (aujourd'hui appelés chefferies) du pays des Grassfields, parmi la centaine établie depuis le XIV^e siècle dans ce territoire volcanique au sol fertile, mosaïque de savanes et de prairies d'altitude. Les collines, zébrées de ruisseaux bordés de palmiers et de raphias, recèlent des sites naturels réputés pour leur beauté – les chutes d'eau de la Métché, les grottes de Fovu, ou encore le lac de cratère du mont Mbapit (2 000 mètres d'altitude) – qui sont autant de sanctuaires où se pratiquent des rites d'offrandes et de purification. Berceau de deux ethnies, les Bamilékés et les Bamouns, la région a pour spécificité d'avoir conservé, malgré deux colonisations successives – allemande puis française –, ses arts et ses traditions populaires. À la tête de petits royaumes ayant

Mosaïque de savanes et de prairies d'altitude, le pays des Grassfields a vu naître une centaine de royaumes



LE PATRIMOINE DES CHEFFERIES EXPOSÉ À PARIS

Le monumental totem éléphant de Bafou, le masque Tukah de Bamendou, qui ne sort que tous les cinq ans, un trône Bandjoun serti de perles... L'association La Route des chefferies, qui s'est donné pour mission de protéger et valoriser ce patrimoine culturel, a permis de créer de nombreux musées à travers le pays et de réaliser, en France, l'exposition *Sur la route des chefferies du Cameroun, du visible à l'invisible*, au musée du Quai Branly-Jacques Chirac, à Paris, jusqu'au 17 juillet 2022.



la colonisation, les «chefs» bamilékés obtinrent eux-mêmes, après l'indépendance de 1960, un statut d'auxiliaires administratifs salariés par l'État. Ils sont ainsi chargés de certaines tâches, comme la signature des actes d'état civil.

Les chefferies, parfois étendues sur plusieurs hectares comme à Batoufam, s'organisent selon un plan très codifié : une cour principale avec la case du peuple, où le roi se réunit avec ses conseillers, un axe de la vie, artère qui descend vers le palais royal, puis les cases des sociétés secrètes (organisations magico-religieuses au rôle éminemment politique), les quartiers des épouses du souverain et, derrière la résidence du roi, une forêt sacrée où ont été déposés les crânes des chefs défunt et où seuls les initiés ont le droit de pénétrer. À la sortie du palais, la jeune nièce fraîchement bénie distribue bonbons, biscuits et pièces de monnaie aux enfants issus de la famille royale et aux villageois venus pour l'occasion. «Toute la force de la tradition de l'Ouest réside dans ces gestes de partage et le respect des rites liés aux ancêtres», souligne Gamaliel Njoya, diplômé de muséologie, d'histoire des civilisations et de sciences du patrimoine et conservateur du musée à ciel ouvert qui se dévoile sur le par-

À Bamougoum, sous une fresque représentant les anciens dirigeants de la chefferie, une file s'est formée devant le tribunal coutumier. La justice est rendue dans la cour, où le chef arbitre les petits litiges relevant du droit traditionnel.

cours menant au palais royal. D'autres chefferies exposent leurs trésors, sculptures sur bois, fresques, coiffes, créations en perles, objets chargés de pouvoir mystique qui font partie de la vie quotidienne, dans des musées communautaires ou des cases patrimoniales

(voir encadré), accessibles à tous. Soudain, un son métallique retentit. Les enfants courent se cacher dans le quartier des femmes. Ibrahim Moulioum, le *nwala*, serviteur du roi, vient de frapper une cloche pour prévenir de la sortie du chef. Personne ne doit le voir en ce jour précis, considéré comme «interdit»... au risque d'être frappé d'un mauvais sort jeté par les esprits des ancêtres. Car le roi – appelé *fo* – revêt ici un rôle particulier : personnage central de l'organisation sociale, économique et politique des royaumes de l'Ouest, homme sacré au pouvoir divin, il est considéré comme le principal intercesseur avec le *Si*, l'Être suprême, et les ancêtres, qu'il représente dans le monde des vivants.

Vêtu d'un pantalon bouffant et d'une tunique bleue, avec autour du cou un long collier de perles bleues et blanches, Innocent Nayang Toukam, 55 ans, reçoit ➤

Devant le palais royal de Foumban, une fantasia colorée escorte le sultan des Bamouns après la prière

Les Bamouns, majoritairement musulmans, ont pour chef un sultan. En 1917, le plus célèbre d'entre eux, Ibrahim Njoya, fit bâtir ce palais au style éclectique, en partie inspiré de la résidence du gouverneur allemand de l'époque.

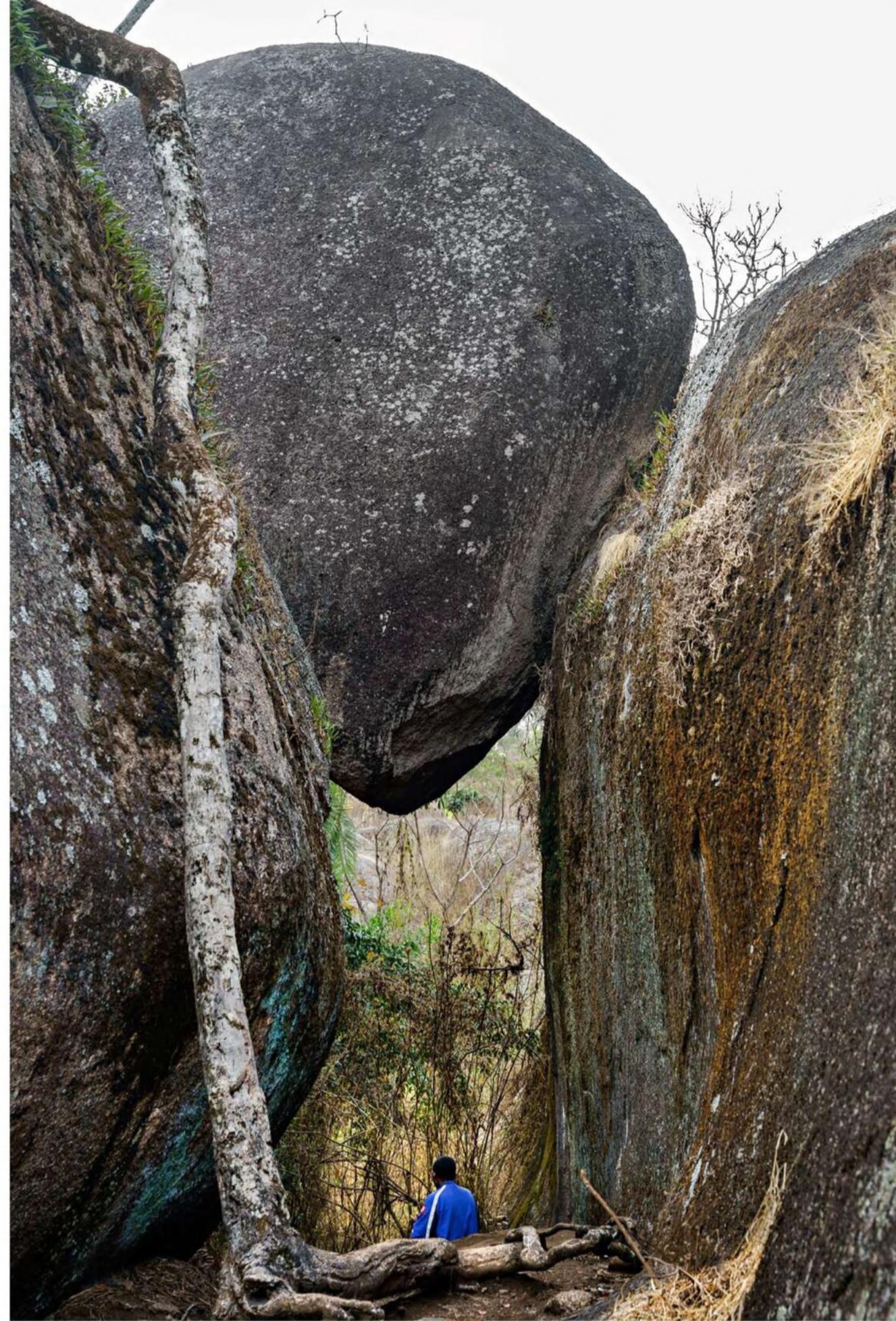




► dans le salon du palais, une pièce à l'occidentale, meublée de canapés en cuir et d'une table basse où sont posées bières, whisky, jus de fruit et bouteilles d'eau. Au mur, un masque traditionnel côtoie une représentation de l'Immaculée Conception dans un cadre doré. «Avant de devenir le quatorzième roi de Batoufam, j'étais en deuxième année de séminaire catholique à Yaoundé, raconte-t-il, en français. J'avais des ambitions épiscopales. Mais la vie en a décidé autrement... Le jour des obsèques de mon père, le 24 avril 1989, c'est moi que les notables ont désigné comme successeur, parmi mes nombreux frères.»

Sa voix calme et posée tranche avec sa carrure imposante. «Je n'avais pas le choix : dans un cas pareil, soit on accepte, soit on risque de le payer toute sa vie par l'exclusion de la communauté, les remords ou la maladie suite à la punition des ancêtres, poursuit-il. Heureusement, j'étais animé par une grande curiosité ! Lors de mon initiation, les notables m'ont enseigné ce nouveau rôle de façon très méthodique. J'ai fait l'apprentissage de la misère car le leader doit s'habituer à la pauvreté. J'y vois finalement beaucoup de similitudes avec la vie sacerdotale.» Avec une différence notable : la polygamie. Le fait d'avoir plusieurs épouses est autorisé au Cameroun et encore très pratiqué. Dans les chefferies, c'est même la règle pour le roi.

Le serviteur, Ibrahim, pénètre dans le salon, salue le chef en tapant dans ses mains et lui annonce que sa voiture est prête. Le gros 4 x 4 Toyota muni d'un pare-buffle remonte l'axe de la vie, bordé d'eucalyptus aux troncs argentés, et quitte la chefferie. Le roi se rend ce samedi à Bangang-Fondji, à une trentaine de kilomètres de là, pour assister aux funérailles du chef local... décédé en 2018. Dans la tradition bamilékée, l'accompagnement d'un défunt comprend en effet plusieurs étapes : la veillée, l'enterrement proprement dit, puis les funérailles, manifestations festives qui se déroulent parfois plusieurs années après la mort. Une dizaine de rois sont présents : le nouveau chef de Bangang-Fondji, mais aussi ceux de Bangoua, de Bandrefam... Tous portent de longues tuniques colorées sur leurs pantalons, de petites coiffes rondes et de lourds colliers perlés et sont assis côté à côté, les pieds sur une peau de panthère. Une foule enjouée s'est rassemblée autour de la place du marché où s'avancent les danseurs du Kun'gang, une société secrète. Visages



Aucune décision
n'est prise sans
consulter le Conseil
des neuf, la plus
puissante des
sociétés secrètes

Le site de la grotte de Fovu, près de Baham, est sacré pour les Bamilékés, qui croient aux forces invisibles de la nature. Sous ce rocher de granite, appelé la Cathédrale, se pratiquent divers rituels et pèlerinages.

dissimulés sous des masques en cauris (petits coquillages blancs en forme de grains de café) d'où descendent de longues tresses noires symbolisant les cheveux des ancêtres, la troupe fait forte impression. Sur leurs têtes, des cornes dont le nombre indique l'importance hiérarchique de l'initié ; aux chevilles, des bracelets munis de grelots pour marquer le rythme. La danse mystique des Kun'gang n'a lieu qu'à l'occasion de cérémonies dédiées aux défunts d'un rang social élevé. De fait, les différentes confréries sont étroitement associées au pouvoir des chefs. Aucune décision n'est prise sans consulter le Conseil des neuf notables, la plus puissante de ces sociétés secrètes, dont les membres sont issus de la lignée des pères fondateurs du royaume. Ils désignent le *fo* et ont le pouvoir de le destituer. Le Conseil des sept, quant à lui, comprend les grands prêtres chargés de protéger le roi et la communauté. «Ce sont des fonctions héréditaires, explique Jean-Pierre Tankio, directeur du cabinet royal de la chefferie de Bangoua et lui-même membre du Kun'gang. L'initiation se transmet de père en fils. Les Kun'gang, pour leur part, sont en lien avec l'invisible. Ils combattent les sorciers maléfiques, organisent des danses de purification pour restaurer la fertilité des sols et peuvent également aider les couples stériles à procréer.»

Pour rejoindre Baloué, 80 habitants, chefferie de troisième degré dépendant de celle de Bangoua, on emprunte une piste de terre à travers les collines. Au cœur de la chefferie, un superbe baobab se dresse près du *la'kam*, espace délimité par une haie de nattes en bambou dans lequel le *mekap*, le futur roi, va être initié durant neuf semaines. À l'intérieur, quatre adolescents assis. Le plus âgé, Dieudonné Tchoutouo, n'a que 16 ans. Le *mekap*, c'est lui. «Le 2 février dernier, après la mort du chef, nous avons réuni les enfants du roi sur l'esplanade de la chefferie, explique d'une voix grave Nono Robert, 62 ans, enseignant à la retraite et frère du défunt. Mon neveu a alors été "attrapé" par le Conseil des sept.»

La tradition veut en effet que le successeur – un membre de la famille royale qui ne connaît alors rien de son sort – soit physiquement saisi et entouré du *ndop*, tissu bleu couvert de motifs rituels blancs, avant d'entamer son initiation. Le futur souverain, choisi en amont par le chef encore vivant et les notables, doit se distinguer par son charisme, son sens du partage et sa capacité à endurer un tel sacrifice. «J'étais en deuxième année de maçonnerie, raconte Dieudonné. J'ai ressenti beaucoup de frustration et de désolation quand

Vêtus de violet, la couleur de Pâques, les paroissiens de l'église de Bangoua célèbrent une action de grâce. Chez les Bamilékés, aujourd'hui chrétiens pour la plupart, Évangiles et animisme cohabitent au quotidien.



les notables m'ont attrapé. Puis, très vite, j'ai compris qu'on me laisserait reprendre mes études et que le passage au *la'kam* n'est qu'une étape nécessaire.» Durant l'initiation, qui dure neuf semaines, le village vit au ralenti : les funérailles sont interdites ainsi que l'utilisation de la houe. Encore mineur, Dieudonné Tchoutouo sera ensuite libre de ses mouvements. S'il avait plus de 18 ans, le futur roi devrait faire en sorte qu'une de ses femmes tombe enceinte à l'issue de la période initiatique, pour pouvoir sortir du *la'kam*.

«La vie à la chefferie demande beaucoup de sacrifices au service de la communauté, surtout pour les reines, souligne Inès Nkengne Soh, 45 ans et première reine de la chefferie supérieure de Bamougoum, 50 000 habitants, à une heure de route au nord de Baloué. Je vivais confortablement à Douala avec mon mari et nos sept enfants. J'étais institutrice et il était employé de la Congelcam, le leader de la poissonnerie au Cameroun. Je n'imaginais pas que ma vie allait basculer. Le 12 août 2017, mon mari a été attrapé sur la place du marché de Bamougoum, le jour des obsèques de son père. Ce fut un terrible choc, je me suis enfuie chez mes parents mais les notables sont venus me chercher à trois ➤



► heures du matin !» Dans sa maison du quartier des femmes, une photo la montre en 2017 avec le roi, François Moumbé Fotso, au *la'kam*. Les cheveux d'Inès avaient été rasés, comme le veut la coutume, et son visage enduit de rouge, tiré de l'écorce d'acajou. «Les épouses sont nombreuses, car en plus des femmes qu'il a dû épouser après sa nomination, mon mari a hérité des femmes de son père, précise Inès. Certaines sont nées en 1930 ! Je fais en sorte que tout se passe bien. J'organise le planning en notant le nom de celle qui passera la nuit avec le roi.» Le nombre d'épouses n'est jamais communiqué tant que le souverain est en exercice.

Ce vendredi matin, les jeunes princes et princesses de la chefferie prennent le chemin de l'école en uniforme, comme tous les enfants du Cameroun. Au même moment, un pick-up s'élance avec à son bord quatorze souveraines de tous âges, volontaires pour aller travailler au champ du roi. Les rires fusent. «Chacune a bien sa houe ?», crie la jeune Woulom Madjoukou en *ngemba*, le dialecte local. La voiture soulève des volutes de poussière rouge sur la piste cabossée. À l'arrière, les reines s'agrippent les unes aux autres pour ne pas tomber. Arrivées au champ, elles labourent à la force du poignet, en chantant pour se donner du courage. Avant de planter le maïs destiné

À 16 ans, Dieudonné Tchoutou (à droite) a été désigné comme futur chef de Baloué après la mort de son père. Il débute ici l'initiation rituelle de neuf semaines avec, à ses côtés, trois autres adolescents voués à rester à son service.

aux cochons du palais, elles mangent des sandwichs à la sardine et discutent joyeusement. Autour d'elles, plantain, arachide, manioc, macabo, igname... les plantes nourricières qui font la richesse des terres de l'Ouest. «Je me sens à l'aise ici, assure Flore. J'apprécie cette solidarité entre les générations. J'ai deux enfants de 3 ans et 7 mois. Le roi s'occupe de tout ce qui est matériel. Si tu es malade, il te soigne. Il paie le lait et la scolarité de l'enfant. Mais l'argent que je gagne en cultivant mon champ, je le garde pour moi.» Certaines trouvent ce sort enviable dans un pays où le chômage, la pauvreté et le manque d'accès aux soins rendent le quotidien très difficile. Pour d'autres, cette vie, même choisie, est loin d'être un plaisir, avec un mari à partager et des conflits entre épouses. De plus en plus de reines travaillent en dehors de la chefferie. Elles ont aussi la liberté de quitter le roi.

La route qui mène à Foumban, siège du royaume des Bamouns, à environ 80 kilomètres de là, est jalonnée de palmiers et de manguiers mais bientôt le paysage devient plus sec, piqueté d'arbustes. Pour quitter le pays des Bamilékés et entrer chez les Bamouns, il faut franchir le fleuve Noun. Les peuples de la région auraient,

« Née au Cameroun, j'ai reçu le titre de *ngoutié*, "princesse" en dialecte local

Je représente la troisième génération de ma famille en lien avec le Cameroun. En 1928, mes grands-parents paternels suisses allemands étaient venus dans l'ouest du pays comme missionnaires protestants. Ma grand-mère, qui s'occupait des écoles, fut la première à transcrire par écrit le medumba, une langue parlée par les Bamilékés. En 1934, mon père est né près de Bafoussam. Après des études en Suisse, il est revenu comme chirurgien à l'hôpital protestant de Bangoua où il a exercé plusieurs années. C'est là que je suis née en 1971. Sur la photographie que je tiens dans les mains, on me voit bébé avec les femmes des infirmiers de l'hôpital. C'est la cérémonie du *nkui*, plat traditionnel que l'on partage lors de l'arrivée d'un enfant, préparé avec l'écorce de la plante du même nom et douze condiments. Conformément à la tradition, à ma naissance, mon ombilic aurait été enterré dans la terre africaine au pied d'un arbre, pour annoncer aux ancêtres la venue de l'enfant. Ce jour-là, j'ai reçu "l'éloge de *ngoutié*", un titre qui signifie "princesse" en dialecte local. C'est grâce à la force de cette image et des nombreuses autres réalisées par mon grand-père que je suis devenue photographe. Comme le veut la coutume, je retourne régulièrement sur les pas de mes ancêtres. Merci aux Camerounais et aux chefferies qui m'ont ouvert leurs portes pour ce reportage pour GEO.



MARIE-PIERRE DIETERLÉ



dit-on, migré jadis de l'Égypte antique jusqu'à cette plaine du centre du Cameroun. Puis, au XIV^e siècle, le premier roi des Bamouns aurait conquis de nouveaux territoires au-delà du fleuve. Bamilékés et Bamouns partagent ainsi des ancêtres communs et des traditions similaires, bien que les premiers aient majoritairement embrassé le christianisme et les seconds, l'islam.

Nabil Mbombo Njoya, 20^e souverain des Bamouns, est donc un sultan, régnant sur un million d'habitants. Âgé de 28 ans, il a succédé à son père en octobre dernier. Tous les vendredis vers 13 heures, il quitte son palais pour rejoindre la mosquée sur la place du marché de Foumban. Drapé dans une tunique d'un blanc immaculé, il tient dans ses mains le *tasbih*, un chapelet. Après la prière, une fantasia l'accompagne sur le chemin du palais. Les cavaliers, dont certains ne sont que des enfants, font se cabrer leurs montures superbement harnachées et ornées de pompons colorés au milieu de la foule. Sur son trône de bois au dossier en forme de serpent bicéphale, emblème du royaume, le sultan reçoit notables, imams ou simples sujets venus prêter allégeance. «J'étais juriste auprès du gouverneur de la Région du Sud, raconte le sultan. Concentré sur ma carrière, je ne m'attendais pas à succéder à mon père. Aujourd'hui, j'ai le devoir de m'asseoir ici plusieurs fois par semaine et de recevoir tous ceux qui le souhaitent.» Foumban, réputée pour la beauté et la singularité de son artisanat de bois et de bronze, est surnom-

mée la «cité des Arts» au Cameroun. Le jeune sultan, quant à lui, milite pour le retour des œuvres exposées dans les musées occidentaux. Parmi elles, le magnifique trône royal, constellé de perles, offert en 1908 par son ancêtre Ibrahim Njoya à l'empereur allemand Guillaume II et qui se trouve actuellement au Musée ethnologique de Berlin. «Le nouveau roi est censé s'asseoir sur le siège de son prédécesseur, explique-t-il. Alors, pour le faire, mon père s'est rendu en Allemagne en 2008. Il est temps que mon peuple me voie à mon tour sur ce trône, mais ici.» Non loin du palais, un musée à l'architecture audacieuse attend son inauguration : un gigantesque serpent à deux têtes fait office de double entrée, surmonté d'une araignée géante, symbole de sagesse. Les chefs-d'œuvre de Foumban y seront présentés au public fin 2022. ■

MARIE-PIERRE DIETERLÉ

MYSTÈRES DE NOS RÉGIONS

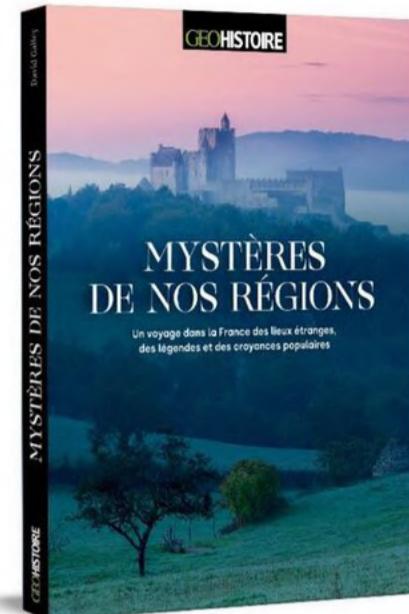
Un voyage dans la France des lieux étranges, des légendes et des croyances populaires

De l'horloge astronomique de la primatiale Saint-Jean, en passant par le château hanté de Fougeret, le journaliste David Galley a passé près de vingt ans à sillonnner tout un patrimoine énigmatique. Région par région, ces mystères et croyances populaires viennent ébranler nos convictions et nous questionnent...

Éditions GEO - Format : 23 x 30 cm - 192 pages

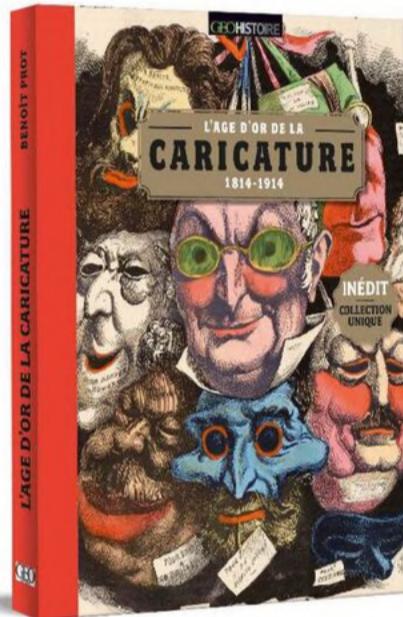
Dernière sortie !

Prix
19,99€



Prix

29,95€



L'ÂGE D'OR DE LA CARICATURE (1914-1918)

Collection unique

Découvrez toute la créativité et l'humour décapant des grands caricaturistes grâce à cet ouvrage qui réunit et décrypte plus de 200 documents exceptionnels ! Une autre façon de découvrir l'histoire d'un siècle mouvement.

Éditions GEO - 23,1 x 30 cm - 224 pages

CARNETS ET JOURNAUX

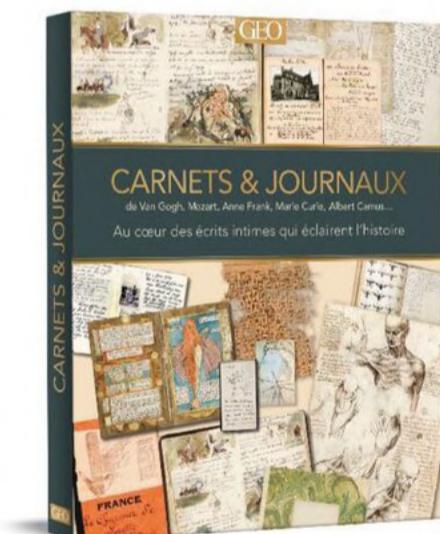
Au cœur des écrits intimes qui éclairent l'histoire

Découvrez les plus beaux carnets de bord, carnets de croquis, lettres et journaux intimes, rédigés par les plus grands penseurs, explorateurs, artistes, scientifiques... ou les simples anonymes qui, chacun à leur manière, ont pris part à l'Histoire.

Éditions GEO - Format : 30 x 25 cm - 256 pages

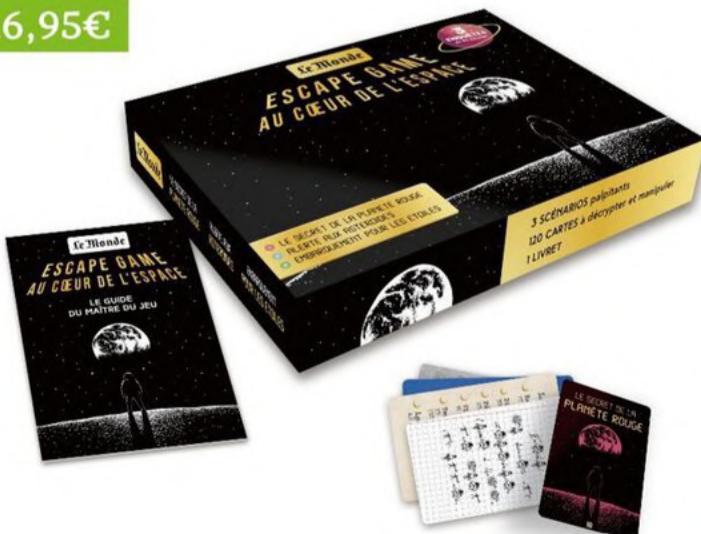
Prix

35€



Prix

16,95€



ESCAPE GAME AU COEUR DE L'ESPACE

Êtes-vous prêt à tutoyer les étoiles grâce à trois escape games inédits au cœur de l'espace ? Une boîte de jeux collector pour vivre des moments uniques ! Cette nouvelle boîte de jeux vous propose 3 scénarios trépidants pour quitter la terre ferme et vous transporter dans d'autres galaxies.

Éditions Prisma et Le Monde - Format : 20 x 25 x 5 cm - 120 cartes + 1 livret - 2 à 8 joueurs

NE PASSEZ PAS À CÔTÉ DE NOTRE SÉLECTION DU MOIS !

TARIFS PRIVILÉGIÉS POUR NOS ABONNÉS !

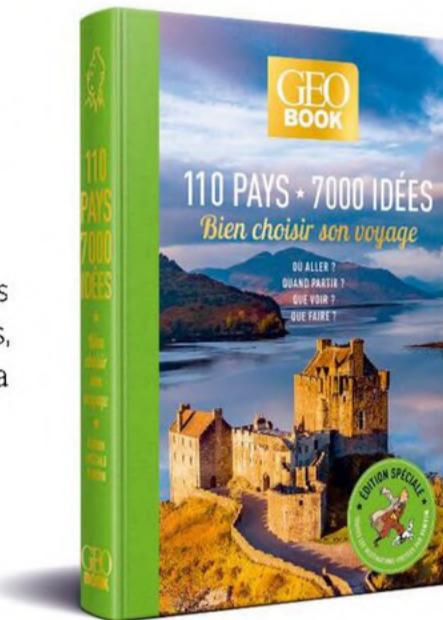
GEOBOOK - 110 PAYS 7000 IDÉES COLLECTOR TINTIN

Bien choisir son voyage !

Inde, États-Unis, Pérou, Chine, Russie... nombreux sont les pays explorés par le jeune reporter. Ses aventures sont une véritable invitation au voyage, et l'occasion de découvrir de magnifiques paysages, des phénomènes naturels fascinants, des villes pleine de surprises. Du Sahara à New York, de l'Himalaya aux forêts d'Amazonie et aux landes d'Écosse, partez comme lui à la découverte du monde.

Éditions GEO - 19,1 x 25 cm - 440 pages

Prix
29,95€



GEOBOOK - 1000 IDÉES DE SÉJOURS EN FRANCE

Bien choisir ses vacances !

A la fois beau livre au format cartonné et aux superbes photos GEO autant que guide pratique détaillé, ce GEOBOOK est l'outil indispensable pour choisir et préparer ses vacances. Mer ou montagne, randonnée ou farniente, villes ou forêts, pour un week-end ou des vacances entières... il permet à chacun de trouver le séjour qui lui correspond !

Éditions GEO - 18 x 24 cm - 440 pages

Prix
29,95€

POUR COMMANDER, C'EST FACILE !

À découper et à retourner dans une enveloppe à affranchir à :
Les Éditions GEO - 62066 Arras Cedex 9

Mes coordonnées : Mme M.

GEO521V

Nom*

Prénom*

Adresse*

Code postal* Ville* _____

E-mail* _____

Par chèque à l'ordre de GEO.

Ou directement en ligne si vous souhaitez régler par carte bancaire ou Paypal.

1 Je me rends sur le site boutique.prismashop.fr

2 Je clique sur Clé Prismashop



Situé en haut à droite de la page sur ordinateur

Situé en bas du menu sur mobile

3 Je sais la clé Prismashop

GEO521

Voir l'offre

COMMENT PROFITER DES TARIFS PRIVILÉGIÉS ?

- Je suis déjà abonné(e) au magazine GEO** et je profite automatiquement des tarifs privilégiés.
- Je m'abonne** et je profite immédiatement des réductions réservées aux abonnés.
J'ajoute au montant de ma commande **69€** au lieu de **78€** (1 an - 12 numéros version papier + numérique + accès aux archives numériques).
- Je ne suis pas abonné(e) et je règle donc mes achats au prix non abonnés.

Nom de l'ouvrage	Réf.	Qté.	Prix unitaire en €	Total en €
Mystères de nos régions	14064
L'âge d'or de la caricature	14025
Carnets et journaux	14026
Escape game "Au cœur de l'espace"	14045
GEOBOOK collector Tintin	13853
GEOBOOK France collector	13794

Participation aux frais d'envoi

+ 5,50 €

Je m'abonne à GEO aujourd'hui (1 an - 12 numéros)

+ 69 €

*Obligatoire, à défaut votre commande ne pourra être traitée. Offre valable dans la limite des stocks disponibles en France Métropolitaine jusqu'au 06/12/2022. Photos non contractuelles. Nous nous engageons à vous livrer dans un délai de 3 semaines. Vous disposez d'un droit de rétractation dans un délai de 14 jours à compter de sa réception pour nous le retourner à vos frais, dans son emballage d'origine, et selon votre souhait, nous nous engageons à vous le remplacer ou à vous le rembourser - pour en savoir plus voir les Conditions Générales de Ventes sur www.prismashop.fr. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez à tout moment d'un droit d'accès, de rectification, d'effacement, de limitation du traitement, de portabilité des données qui vous concernent, et d'opposition au traitement pour des motifs légitimes, en écrivant au DPO de Prisma Média au 13, rue Henri Barbusse 92230 Gennevilliers Ou dpo@prismamedia.com. Dans le cadre de votre abonnement ou si vous avez accepté la transmission de vos données à des partenaires du Groupe Prisma Media, vos données sont susceptibles d'être transférées hors UE. Ces transferts sont encadrés conformément à la réglementation, par le mécanisme de certification Privacy Shield ou par les Clauses Contractuelles types.



Total général
en € :

NORVÈGE

À l'école de la nature

Ils ont classe dans la forêt, même sous la pluie ou par un froid polaire... De la crèche à l'université, les jeunes Norvégiens ont accès à des apprentissages au grand air. Un exemple intrigant pour le reste de l'Europe.





Au lycée de Hvam, à 50 km au nord-est d'Oslo, en plus des cours classiques, les élèves ont de nombreuses activités en plein air, tel le ramassage du foin pour les vaches.

[UNE PLANÈTE À PROTÉGER]





Constat : loin des carcans de la salle de classe, les enfants développent de nouvelles aptitudes

Bienvenue à la *naturbarnehagen* (crèche dans la nature) Fortet, à une demi-heure d'Oslo. Ici, on enseigne l'art de se débrouiller en plein air à une vingtaine d'enfants de 2 à 6 ans.

[UNE PLANÈTE À PROTÉGER]



À la crèche en plein air Fortet, les enfants passent toute la journée dans la forêt. Ici, pas de jouets en plastique : on apprend à fabriquer tout ce avec quoi on joue... encadré et encouragé par les éducateurs et par Dag Fredriksen (en b.), qui a construit les lieux de ses mains il y a une vingtaine d'années. Un camp forestier digne d'un pays imaginaire à la Peter Pan, avec balançoires, cabanes, foyers pour feux de camp... L'objectif : aider les jeunes à se fabriquer la plus mémorable des enfances.



Par ce matin détrempé d'octobre, un chevreuil sauvage broute dans la clairière qui sert de cour à la *naturbarnehagen* (crèche dans la nature) Fortet. Mais personne ne fait attention à lui. Sa présence n'a rien d'inhabituel ici : on le voit souvent surgir de l'épaisse forêt de pins qui s'étend bien au-delà des rires et des cris des bambins, puis descendre à petits pas précautionneux la pente rocallieuse qui dévale vers la prairie. Plus tard dans l'année, quand les chutes de neige et les crocus feront place aux pissenlits et aux jonquilles, l'animal viendra même accompagné de femelles et de petits pour se nourrir de bourgeons, puis, en été, picorer les baies que les enfants et leurs nounous n'auront pas dévorées. Dag Fredriksen surveille silencieusement les activités qui se déroulent à deux pas du chevreuil. Âgé aujourd'hui de 59 ans, il a créé cette crèche il y a deux décennies tout près du village de Hagan, à une demi-heure de voiture d'Oslo. Objectif : enseigner l'art de se débrouiller en plein air à une vingtaine d'enfants de 2 jusqu'à 6 ans – l'âge auquel on commence l'école en Norvège. Comme tous les matins, ils ont débuté leur journée vers 9 heures, en chantant autour d'un feu de camp dans une hutte aux allures de wigwam, puis ils ont mangé leur habituel casse-croûte de milieu de matinée, dehors, sous un manteau de pluie froide.

Parfait pour apprendre à ressentir dans sa chair la météo du jour. Et maintenant, assez fascinés, ils sont en train d'écouter une leçon sur les cycles de vie de la forêt, dispensée par un éducateur. «Tout ce qui, d'ordinaire, se fait à l'intérieur, nous le faisons à l'extérieur», souligne Dag, visiblement fier de son royaume miniature. Et puis, je suis certain que les animaux – les cerfs, les écureuils, les oiseaux – apprécient notre compagnie. Nous les respectons et parfois ils ont droit à un repas gratuit. Nous sommes de bons voisins.»

Aux yeux d'un étranger, les crèches dans la nature comme celle-ci, courantes en Scandinavie, peuvent apparaître comme la réponse idéale à ces temps troublés, un repli dans les bras protecteurs de dame Nature. Mais ici, ce n'est pas une mode : c'est un mode de vie, dans l'esprit du fameux *friluftsliv*, cette vie en plein air si appréciée des Norvégiens. En 2020, on dénombrait 500 structures de ce type dans le pays sur 5800 crèches. Même les établissements classiques emmènent très régulièrement les enfants dans la nature. Et cela ne s'arrête pas à la crèche : l'enseignement en pleine nature infuse dans tout le système éducatif – pour ceux qui le souhaitent (lire notre encadré). Les 6-16 ans ont ainsi la possibilité de se rendre, plusieurs fois par semaine, dans les *uteskolene* (écoles extérieures), pour y recevoir un enseignement complémentaire fondé non pas sur la théorie, mais sur ➤

[UNE PLANÈTE À PROTÉGER]





Cette maternelle «nature» de Mikaelgarden, près d'Oslo, laisse les enfants faire la sieste dans une cabane chauffée. En revanche, les petits jouent dehors tant que la température dépasse -15 °C !

Dans les crèches en plein air, il n'y a ni eau courante ni raccordement au réseau électrique

► l'expérimentation. Ces élèves, scolarisés dans des établissements classiques, sont sélectionnés – avec leur accord et celui de leurs parents – par leurs enseignants, qui estiment qu'il leur faut davantage d'activités en plein air que les autres. Et pour les 18-25 ans, ce sont les *folkehøgskolene* (universités populaires) qui prennent le relais. Les jeunes peuvent ainsi choisir de passer une année de césure en internat dans ces centres pour y acquérir, en extérieur, des compétences pratiques qu'ils jugent utiles à leur vie future : travail du bois, chasse, yoga, surf, survie, escalade, parapente...

En Norvège, les premiers centres d'accueil pour enfants, hors écoles, furent ouverts à Trondheim, dans le nord du pays, en 1837. Ils étaient destinés aux familles pauvres de la classe ouvrière. Travaux manuels et prières remplissaient les journées, mais on y appliquait aussi les principes d'éducation édictés par un pédagogue allemand, Friedrich Fröbel, convaincu que les enfants ont besoin d'occasions de s'exprimer et de jouer pour apprendre. Ses idées, qui se répandirent ensuite dans le système éducatif norvégien dans les années 1920, sont encore au cœur de la philosophie des écoles en pleine nature aujourd'hui. Quatre décennies d'études norvégiennes et internationales sur le sujet aboutissent à la même conclusion : hors des carcans de la salle de classe et du programme scolaire, les enfants apprennent plus vite et développent de meilleures aptitudes, sur de nombreux plans. Et cet impact positif sur leur développement dure à vie. Le Queen Maud University College de Trondheim, un établissement formant les éducateurs du préscolaire, affirme pouvoir démontrer une nette corrélation entre le fait qu'un enfant joue régulièrement en plein air et sa motivation. De son côté, le NINA (l'institut norvégien pour la recherche sur la nature) conclut à des effets bénéfiques sur le développement cognitif, social et émotionnel. Au point que, dans de nombreuses écoles norvégiennes, des activités normalement pratiquées ►

► à l'intérieur (comme les arts plastiques) se déroulent maintenant à l'extérieur. Et que d'autres nations commencent à s'intéresser à cette méthode. Né en 2011, en Angleterre, le *Outdoor Classroom Day* (jour de classe en extérieur) est un événement auquel prennent part désormais chaque année environ 40000 enfants dans une centaine de pays. D'après les organisateurs, 88 % des professeurs y ayant participé ont constaté que leurs élèves étaient bien plus attentifs lorsqu'ils faisaient classe en plein air.

Dag Fredriksen n'a pas toujours régné sur la *naturbarnehagen* Fortet. Pendant dix-sept ans, il a été taxi de nuit à Oslo. Heure après heure, quartier après quartier, il voyait les bars de nuit et des night-clubs exsuder leur lot de problèmes, de tragédies, de violence. Un soir de Noël, il vit même des parents se droguer et se battre devant leurs enfants en sanglots, pelotonnés sur le seuil de leur maison. «Je n'oublierai jamais ces scènes, explique-t-il. Et puis un jour, j'ai eu mon premier enfant...» En un instant, sa décision fut prise. Il laissa tomber son taxi pour suivre la formation d'État d'éducateur en crèche. Et deux ans plus tard, alors qu'il se promenait dans la forêt près de chez lui, il eut une révélation : «Et si je transformais ce paradis des arbres en paradis pour enfants ?» De ses mains, il a donc bâti un camp forestier féerique. Une sorte de Pays imaginaire de Peter Pan, où l'on sait d'avance que l'on va vivre quelque chose de spectaculaire, d'intrépide et d'un peu fou. Les aménagements, rudimentaires, construits uniquement à base de matériaux prélevés dans la forêt, rappellent les forts de la guerre de Sécession. Il y a de longs escaliers de bois, des échelles, des balançoires, des cabanes et des foyers pour feux de camp. Pénétrer dans cette enclave clôturée, c'est oublier les soucis du quotidien et se jeter à corps perdu dans un monde d'histoires. «Je savais que je pouvais faire

une différence et aider les jeunes à se fabriquer une enfance mémorable», ajoute-t-il. Comme dans beaucoup de crèches de ce type, il n'y a pas d'eau courante à Fortet, ni d'électricité reliée au réseau. Juste un générateur fonctionnant à l'énergie solaire et éolienne. Et des toilettes sèches abritées dans des petites cabines en bois, au sol en terre couvert de copeaux d'écorce. La

règle est simple : jusqu'à 20 degrés en dessous de zéro, les enfants restent à l'extérieur (le record est de -34 degrés dans le coin). Il y a bien une cabane, mais seulement en cas de météo très mauvaise. Et à l'intérieur, aucun jouet ni accessoire en plastique, mais des couteaux, que l'on n'hésite pas à confier aux enfants. Ces derniers s'en servent pour tailler ou construire des objets. Car ici, on fabrique tout ce avec quoi on joue.

À une heure de route de là, quelque part sur la péninsule de Nesodden, au bord du fjord d'Oslo, Rune Saetheran, 59 ans, professeur à la *uteskolen* Nesodden est en train de rappeler à un groupe d'enfants de 7 à 12 ans qu'ils doivent bien verrouiller le poulailler avant de passer à la prochaine activité. Des jeunes, scolarisés dans diverses écoles alentour, mais avec moins de goût pour les matières théoriques que les autres. Ils viennent ici une à deux fois par semaine. Des étincelles fusent d'une forge miniature dans une odeur âcre de métal chauffé à blanc. Oystein Owesen, 41 ans, est en train de montrer à un groupe de forgerons en herbe comment chauffer et marteler le métal pour fabriquer des pendentifs en forme de poisson. «Aujourd'hui, c'est leur premier jour, mais ils sont déjà très à l'aise», commente-t-il en souriant. Outre l'atelier, on trouve, dans les bois, un bâtiment abritant les

bureaux administratifs de l'école, une cuisine et une salle à manger. Il y a aussi une cabane à outils, un abri à bûches, ainsi qu'un emplacement dédié aux feux de camp et un parcours d'accrobranche avec une tyrolienne. Cette *uteskolen* se situe dans une ancienne exploitation agricole, la ferme To Gard. «Dans ce genre de structure, on ne donne pas de cours à proprement parler, raconte Rune. Lorsqu'une poule pond, on en profite pour expliquer comment ça marche, combien de temps dure la période d'incubation... Voilà pour la biologie. Puis, on passe à l'économie domestique en listant avec les enfants tout ce qu'on peut faire avec des œufs. Enfin, la cuisine, qui, avec le calcul des ►

UNE ÉCOLE «NATURE», C'EST...

Un apprentissage
en extérieur par
- presque -
tous les temps.

■
Une éducation
fondée
sur l'expérience
pratique :
par exemple, de
la cuisine
pour apprendre
à calculer
les proportions.

■
Des jouets en
bois qu'on fabrique
soi-même.

■
Le libre choix
des activités.



Après le primaire, les activités en plein air deviennent optionnelles. Il est ainsi possible de choisir un établissement qui leur fait la part belle, comme ici le lycée de Hvam, où les élèves, en partie internes, apprennent aussi à prendre soin du bétail.



[UNE PLANÈTE À PROTÉGER]





Ces étudiants passent une année de césure dans la *folkehøgskolen* (université populaire) de Hallingdal, entre Oslo et Bergen, pour y apprendre des compétences axées sur l'*outdoor*.

«Toutes les matières académiques, tous les sujets, peuvent être enseignés hors les murs»

► proportions, permet d'aborder les maths. C'est de l'éducation basée sur l'expérience pratique.» Toutes les occasions sont ainsi mises à profit pour apprendre. La semaine précédente, le même groupe est parti faire de la plongée, de la pêche et du canoë sur le Oslofjord. Et aujourd'hui, la grande activité du moment consiste à déterrer des pommes de terre et des carottes puis préparer une soupe d'automne pour le déjeuner. Normalement, les enfants peuvent se servir d'un petit tracteur qu'ils conduisent eux-mêmes, mais aujourd'hui, le moteur a un problème, donc il leur faut tout transporter à la main. Rien de tout cela n'est obligatoire : ils sont libres de choisir ce qu'ils veulent faire. On est bien loin du cadre scolaire habituel.

Le concept de ces *uteskolene* est né de l'idée que trop souvent les enfants sont passifs face à leurs enseignants. Le danger d'une salle de cours classique, avance Arne Hilmar Nikolaisen Jordet, professeur à l'INN, collège universitaire spécialisé dans les sciences appliquées, est que le prof monopolise la quasi-totalité de la parole. «Dans une école en extérieur, l'élève est bien plus impliqué, poursuit-il. Bien sûr, il ne faut pas mettre l'accent uniquement sur le jeu, les activités physiques ou la socialisation, et négliger le contenu académique. Cela ne fonctionnerait pas. Mais l'éducation en plein air permet de développer n'importe quelle compétence car toutes les matières, tous les sujets, peuvent être traités en dehors des salles de classe.»

C'est midi à la ferme To Gard, et, comme pour illustrer la théorie de Arne Jordet, se fait soudain entendre un bruyant caquetage de poules accompagné des cris de deux garçons. Matthias Yeteborg, 12 ans, et Casper Endresen-Graneng, 10 ans, ont la charge de faire rentrer deux évadées à plumes dans l'enclos de la basse-cour. En toute logique, il faut qu'ils travaillent ensemble pour pouvoir diriger les volailles qui courrent et volettent en tous sens. Aller vite est important, mais travailler de façon coordonnée l'est tout autant : l'un jette les ►

► oiseaux finalement attrapés dans l'enclos, tandis que l'autre ferme prestement la porte grillagée pour éviter que les autres poules ne s'échappent à leur tour. Les deux garçons ne s'en doutent pas, mais ils sont l'exemple vivant de ce qu'affirme une étude de la Harvard Medical School de Boston : les enfants sont plus enclins à travailler ensemble lorsqu'ils ne sont pas dans un cadre scolaire structuré. «On est fiers de venir ici, et même si, sur le coup, on ne s'en rend pas compte, on apprend plein de choses utiles», dit Matthias en enclenchant le loquet du poulailler. Casper l'interrompt : «En classe, les livres, ça ne m'intéresse pas trop, dit-il. Je préfère être ici, on est tout le temps dehors avec les autres.»

Mais voilà que Rune Saetheran et sa collègue Hanna Lid appellent les deux garçons. Ils doivent maintenant aider à préparer le repas. Hanna, 43 ans, travaille à To Gard depuis dix-sept ans. Sa formation : une licence en *friluftsliv* (vie en plein air). C'est elle qui explique aux enfants tout ce qu'il faut savoir sur les animaux, qui plante et coupe les sapins de Noël, et donne toutes sortes de conseils. Elle-même fortement dyslexique, elle affirme que l'apprentissage en plein air l'a aidée à devenir adulte et à acquérir de nouvelles compétences.

Elle est tellement convaincue des bienfaits de l'éducation en extérieur qu'elle a même passé un an dans une *folkehøgskole* consacrée au sujet lors de son année de céisure entre le lycée et l'université. «Il n'y a pas beaucoup d'autres endroits au monde où l'on enseigne cette forme d'éducation à un tel niveau, dit-elle. C'est peut-être dans les gènes des Norvégiens d'aimer passer du temps dans les bois. On ne se demande pas pourquoi on le fait, on le fait, un point c'est tout. Les parents me racontent que, presque chaque soir, ils bataillent pour envoyer leurs enfants au lit... sauf lorsque ces derniers ont passé la journée à l'*uteskolen* !»

Hanna reconnaît toutefois que, malgré son succès, ce type d'éducation a ses détracteurs en Norvège. «Il arrive que certains enfants soient stigmatisés parce qu'ils se rendent plusieurs fois par semaine dans une *uteskole*, déplore-t-elle. Il y a une peur infondée qu'on n'y apprenne pas suffisamment de choses et que par conséquent, les enfants ne soient pas au niveau une fois qu'ils intègrent le lycée.» ►

Katrine Lunke

Bonnet et doudoune de rigueur pour les élèves de l'école primaire de Hof, comté de Vestfold (sud-est du pays), qui vient de se doter d'une salle de classe en plein air.





Pas besoin d'une image de forêt pour vous parler d'épargne responsable

Chez AXA, 100 % de nos nouveaux produits d'épargne intègrent des enjeux environnementaux et sociaux.

Découvrez nos solutions d'épargne responsable auprès de nos Conseillers AXA.

Know You Can*

Rendez-vous en agence et sur go.axa/epargneresponsable

L'investissement sur l'Eurocroissance avant la date d'échéance et sur les supports en unités de compte supporte un risque de perte en capital. Les montants qui y sont investis ne sont pas garantis mais sont sujets à des fluctuations à la hausse ou à la baisse, dépendant de l'évolution des marchés financiers.

*La confiance est une force.

AXA France vie • AXA Assurances Vie Mutuelle • Entreprises régies par le code des assurances.



Alfred Gjengedal

Evy Myrmel Gjengedal, enseignante à Bergen

«MES ENFANTS GARDENT DES SOUVENIRS VARIÉS DE CES JOURNÉES EN PLEIN AIR»

L'école de la nature, une partie de plaisir ? Cette enseignante dans un collège de Bergen revient sur l'expérience mitigée de ses propres enfants.

«Nous habitons Bergen, sur la côte sud-ouest. C'est la deuxième plus grande ville de Norvège, mais nous ne sommes qu'à quelques minutes de marche de forêts, de montagnes et de fjords. Dans le primaire, il y a souvent un jour fixe par semaine consacré à l'école de la nature. Mes trois enfants en gardent des souvenirs variés. Mon aînée se rappelle surtout des félicitations reçues parce qu'elle savait bien faire pipi dans les bois ! La nature réserve aussi bien des surprises, bonnes ou mauvaises... Au printemps 2021, dans la région de Sorlandet, dans le sud du pays, une classe a ainsi découvert une grosse somme d'argent lors d'une excursion. Mais dans l'ancienne école de mes enfants, des élèves et leurs enseignants, eux, ont trouvé dans les bois le corps d'une personne qui s'était pendue à un arbre. Aucun de mes enfants n'a regretté la fin du jour

d'école en plein air obligatoire après le CM1. Il faut dire qu'il pleut et qu'il fait souvent froid chez nous ! Mon fils, lui, aurait préféré passer plus de temps sur l'histoire et l'archéologie par exemple. L'école en plein air convient particulièrement aux enfants qui ont du mal avec les matières théoriques et ont des besoins particuliers. Après le primaire, le *friluftsliv* («la vie en plein air») devient une option. Ma fille cadette l'a choisie au collège et en garde un excellent souvenir. Chaque semaine, ils faisaient du kayak, des feux de camp, préparaient leurs repas et dormaient dans la forêt... On les familiarisait avec le matériel de randonnée, les règles de sécurité pour naviguer sur l'eau, les premiers secours, l'utilisation d'une carte et d'une boussole... Chez nous, cette façon d'intégrer la nature à l'éducation est normale, et ce n'est pas près de changer.»

► Aux confins de la banlieue nord d'Oslo, près du lac Svartkulp, entouré de pins et d'épicéas, se cache un autre lieu consacré à l'éducation en plein air : Hansemyra (le marais d'Hansa). Cette *naturbarnehage*, balayée ce jour-là par un vent vivifiant, s'organise autour d'une cabane à la Hansel et Gretel, vieille d'un demi-siècle. L'éducatrice Silje Strand, 30 ans, déroule des matelas de yoga dans le froid automnal, tandis qu'une douzaine d'enfants de 3 à 5 ans en tenue de ski s'accrochent à ses coudes et à ses genoux. Comme presque tous les jours après le déjeuner, les matelas ne serviront ni au yoga ni à la gym, mais uniquement à s'asseoir ou s'allonger pour écouter une histoire puis faire une petite sieste. Silje Strand lance un livre audio sur un lecteur portatif et demande le silence. Aujourd'hui, tout est parfait : le chant d'une chorale d'oiseaux transperce l'air et des rayons de soleil filtrent à travers les arbres. «Faire rentrer les enfants pour la sieste, ce serait enfreindre nos principes, affirme Silje. De mai à octobre, nous sommes dehors tout le temps. Et d'octobre à avril, 80 % du temps. Le seul désavantage est que nous avons constamment besoin de changer les enfants car ils se salissent beaucoup.»

Cela fait dix ans que Silje travaille dans cet établissement considéré comme la plus petite crèche d'Oslo (douze enfants) et elle reste une farouche militante de l'enseignement 100 % plein air. «En Norvège, on peut en profiter depuis la *naturbarnehagen* jusqu'à la *folkehøgskolen*, même si, au niveau du secondaire, peu de structures accueillent les jeunes tous les jours en extérieur, souligne-t-elle. Mais même les écoles qui n'ont pas un profil totalement "nature" sont censées emmener les jeunes en forêt toutes les semaines.»

Pourquoi les pays scandinaves sont-ils allés aussi loin dans ce qui, ailleurs en Europe et dans le monde, reste à l'état de projet ou d'expériences isolées ? Concernant la Norvège, Silje pense que cette philosophie éducative est la conséquence directe de l'histoire du pays. «Nous avons une tradition de grands explorateurs [comme Roald Amundsen, le premier à atteindre le pôle Sud en 1911] et de pionniers de la vie en plein air, dit-elle. Il se passe rarement un week-end sans que nous prenions notre tente pour manger et dormir en pleine nature. Et le gouvernement nous autorise à enseigner de cette façon.» Pas de doute, les nations nordiques sont engagées dans une voie à part. Et pourtant, la nécessité d'une refonte de notre relation à la nature dans ce monde en plein bouleversement climatique pourrait conduire d'autres nations, notamment en Europe, à s'interroger : les écoles ne devraient-elles pas être plus connectées à leur environnement ? Et laisser davantage ouvertes les portes des salles de classe afin de permettre aux jeunes de se confronter à la vie sauvage ? ■

MIKE MACEACHERAN

ÉTRUSQUES

UNE CIVILISATION DE LA MÉDITERRANÉE

EXPO ÉVÈNEMENT

DU 15 AVRIL AU
23 OCTOBRE 2022

NÎMES



MUSÉE
DE
LA
NITÉ

ARCHÉOLOGIA
GEO RMC
DÉCOUVERTE



GEO

À la rencontre du monde

Découvrez sans plus attendre de nouvelles rubriques

[ENVIE D'AILLEURS]



[L'ŒIL DU PHOTOGRAPHE]



[CE MONDE QUI CHANGE]



24%
de
réduction

en vous
abonnant
en ligne

12 NUMÉROS/AN

QUELS SONT LES AVANTAGES DE L'ABONNEMENT EN LIGNE ?

En vous abonnant sur Prismashop.fr, vous bénéficiez de :



5%

de réduction
supplémentaire



Version numérique
+
Archives numériques
offertes



Paiement
immédiat et
sécurisé



Votre magazine
plus rapidement
chez vous



Arrêt à tout
moment avec l'offre
sans engagement !



AVANTAGES

BON D'ABONNEMENT RÉSERVÉ AUX LECTEURS DE **GEO**

Chaque mois, **GEO vous invite à vous évader** à la découverte de lieux inattendus, inédits, originaux ; à partir à la rencontre de celles et ceux qui façonnent ces lieux et notre monde. Une découverte à travers des reportages de terrain et **des photographies exceptionnelles, riches en émotions.**



Emportez votre magazine **partout !**
La version numérique est **offerte** en vous abonnant en ligne.

① Je choisis mon offre :

OFFRE SANS ENGAGEMENT
12 numéros par an
5,20€ par mois⁽¹⁾
au lieu de 6,50€/mois *

20%
de réduction

OFFRE ANNUELLE
12 numéros par an
69€⁽²⁾ au lieu de 78€*

11%
de réduction

② Je choisis mon mode de souscription :

► @ EN LIGNE SUR PRISMASHOP

-5% supplémentaires !

① Je me rends sur www.prismashop.fr



② Je clique sur Clé Prismashop

- * en haut à droite de la page sur ordinateur
- * en bas du menu sur mobile

③ Je saisis ma clé Prismashop ci-dessous :

GEODN521

Voir l'offre

►✉ PAR COURRIER

① Je coche l'offre choisie

② Je renseigne mes coordonnées ** M^{me} M.

Nom ** :

Prénom ** :

Adresse ** :

CP ** :

Ville ** :

③ À renvoyer sous enveloppe affranchie à :

GEO - Service Abonnement - 62066 ARRAS CEDEX 9

Pour l'offre sans engagement : une facture vous sera envoyée pour payer votre abonnement.

Pour l'offre annuelle : je joins mon chèque à l'ordre de GEO

►📞 PAR TÉLÉPHONE

0 826 963 964

Service 0,20 € / min
+ prix appel

*Par rapport au prix de vente au numéro. **Informations obligatoires, à défaut votre abonnement ne pourra être mis en place. (1) Offre sans engagement : Je peux résilier cet abonnement à durée indéterminée à tout moment par appel ou par courrier au service clients (voir CGV du site prismashop.fr), les prélèvements seront aussi stoppés. (2) Offre à Durée Déterminée : engagement pour une durée ferme après enregistrement de mon règlement. Offre réservée aux nouveaux abonnés de France métropolitaine. Photos non contractuelles. Le prix de l'abonnement est susceptible d'augmenter à date anniversaire. Vous en serez bien sûr informé préalablement par écrit et aurez la possibilité de ne pas reconduire l'abonnement à chaque échéance contractuelle anniversaire. Pour ce faire, le Groupe PRISMA MEDIA informera le Client par écrit dans un délai de 3 à 1 mois avant chaque échéance contractuelle, de la faculté de résilier son abonnement à la date indiquée, avec un préavis déterminé par le Groupe PRISMA MEDIA avant la date de renouvellement tacite de l'abonnement. A défaut, l'abonnement à durée déterminée sera renouvelé tacitement pour une durée identique à celle de l'abonnement souscrit. Le prix des abonnements est susceptible d'augmenter à date anniversaire. Vous en serez bien sûr informé préalablement par écrit et aurez la possibilité de résilier l'abonnement. Délai de livraison du 1er numéro, 8 semaines environ après enregistrement du règlement dans la limite des stocks disponibles. Les informations recueillies font l'objet d'un traitement informatique par le Groupe Prisma Media à des fins d'abonnement à nos services de presse, de fidélisation et de prospection commerciale. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez à tout moment d'un droit d'accès, de rectification, d'effacement, de limitation du traitement de portabilité des données qui vous concernent, ainsi qu'un droit d'opposition au traitement pour des motifs légitimes, en écrivant au Data Protection Officer du Groupe Prisma Média au 13 rue Henri Barbusse 92230 Gennevilliers ou par email à dpo@prismamedia.com. Dans le cadre de la gestion de votre abonnement si vous avez accepté la transmission de vos données à des partenaires du Groupe Prisma Media, vos données sont susceptibles d'être transférées hors de l'Union Européenne. Ces transferts sont encadrés conformément à la réglementation en vigueur, par le mécanisme de certification Privacy Shield ou par la signature de Clauses Contractuelles types de la Commission Européenne.



En librairie et en kiosque



TINTIN ET LE PATRIMOINE MONDIAL

Le Sahara, l'Himalaya, les temples mayas ou les cratères de la Lune... Le héros d'Hergé, intrépide reporter, est allé partout. Ce douzième numéro de *Tintin, c'est l'aventure*, est l'occasion de redécouvrir et rendre hommage à quelques-uns des hauts lieux du patrimoine mondial, avec un grand dossier abordant les sujets d'inquiétude qui touchent ces sites au plus près : les pillages, les guerres, le tourisme de masse, le changement climatique. À découvrir également dans ce numéro, entre autres, le carnet de voyage en format dépliant panoramique du dessinateur suisse Cosey, auteur de la BD *Jonathan*, ainsi qu'un entretien exclusif avec Matthieu Ricard, moine bouddhiste et interprète français du dalaï-lama.

Tintin c'est l'aventure, n° 12, éd. GEO, en kiosque et librairie, 16,99 €. Abonnement sur prismashop.fr. Offre en exclusivité chez le marchand de journaux : la revue + le livre *Quiz Tintin autour du monde*, 20,98 €.

LA FOLIE DU MANGA

Ils s'appellent *Naruto*, *Dragon Ball*, *One Piece*... Les mangas représentent plus de 50 % des BD vendues en France ! Dans ce numéro, GEO Ado propose un reportage dans une école de manga, des rencontres avec des mangakas français et japonais, mais aussi le décryptage des codes et des thématiques propres à ce genre, ainsi que le top 50 des meilleurs mangas prescrits par les fans, les auteurs et la rédaction. À dévorer !

GEO Ado hors-série *Planète Mangas*, chez le marchand de journaux tout l'été, 6 €.



DÉCOUVRIR LE MONDE AVEC LES VOYAGES GEO BY VISITEURS

GEO s'associe à l'agence VISITEURS pour proposer une collection de voyages inspirés par notre magazine. Des incontournables dans des conditions exceptionnelles, aux pépites et rencontres loin des sentiers battus, chaque voyage est conçu par nos experts pour vous faire vivre des moments rares, au plus près du monde. Circuits accompagnés en groupes restreints, voire privatisés, croisières en petits équipages ou séjours sur mesure, les voyages GEO by VISITEURS s'adaptent à toutes les envies et offrent toutes les garanties d'un voyagiste professionnel présent depuis trente-cinq ans.

Flashez le QR code pour découvrir notre sélection de voyages



Sur Internet

LE MONDE ENTIER DANS SA POCHE

La nouvelle application GEO Le Mag réunit tous les articles, vidéos, diaporamas, podcasts de GEO.fr et ainsi que vos magazines GEO, hors-séries et GEO Histoire en version numérique. Plus besoin de jongler entre votre ordinateur et vos journaux ! Désormais, tout l'univers GEO est rassemblé au même endroit. L'application vous permet aussi de sauvegarder les articles les plus intéressants pour vous, d'acheter tel ou tel numéro de GEO ou de vous abonner. Bonne lecture !

L'application GEO Le Mag est disponible sur les stores Android et Apple.

À la télé

GEO Reportage, votre rendez-vous sur Arte Le lundi à 9 h 25

4 juillet. Le delta du Danube, dernier refuge des pélicans (52'). Rediffusion. Longtemps chassés par les régimes communistes d'Europe de l'Est, qui les considéraient comme des nuisibles, les pélicans ont trouvé refuge dans le delta du Danube, où ils nidifient chaque printemps. Mais les derniers pêcheurs de cet espace naturel protégé par l'Unesco craignent l'appétit vorace d'un redoutable concurrent.

11 juillet. Costa Rica – Un paradis pour les chiens abandonnés (52'). Rediffusion. Au Costa Rica, la vie d'un chien ne compte guère et il est courant d'abandonner son animal. Une initiative privée, lancée par un couple, a permis de créer un refuge unique au monde : le Territorio de Zaguates, terrain de 150 hectares abritant des centaines de ces compagnons trahis.

18 juillet. Birmanie : l'étonnant pont de bambou (52'). Rediffusion. Chaque hiver, les habitants du village de Sin Kin (État de Kachin), sur une île du fleuve Irrawaddy, doivent reconstruire le pont en bambou qui les relie à la terre ferme. La frêle construction, qui compte parmi les plus longues de ce type au monde, est en effet systématiquement emportée par les crues estivales.



MedienKontor / German Kral

25 juillet. Le maté, l'élixir des Argentins (52'). Rediffusion. Au pays des gauchos, vivre sans maté est impensable. C'est la boisson nationale. Jeunes et seniors n'en finissent pas de théoriser sur la meilleure façon de la préparer. 250 000 tonnes de feuilles de l'arbre, appelé *yerba mate*, sont récoltées chaque année à la main, dans des conditions souvent difficiles.

MONFREID

GRANDE EXPOSITION ESTIVALE OUVERTURE LE 25 JUIN

25 JUIN >
06 NOV. 2022

GAUGUIN

Sous le soleil de

MUSÉE D'ART HYACINTHE RIGAUD PERPIGNAN

Autopортрет в белой куртке (деталь), by George Daniel de Monfreid, 1889.

RCS 790 623 276 00025

Dans le numéro d'août

EN VENTE LE 27 JUILLET 2022



Bretagne La tentation des îles

Tuul & Bruno Morandi

Belle-Île-en-Mer, Ouessant, Batz... Nos reporters vous invitent à larguer les amarres. Et vous emmènent au large, où bourdonnent des abeilles noires, où s'épanouit un exubérant jardin tropical sur la mer et, surtout, où les habitants profitent des bienfaits d'une nature préservée.

GEO

L'ABONNEMENT À GEO
Pour vous abonner ou pour tout renseignement sur votre abonnement

Service abonnement GEO,
62 066 Arras Cedex 9.
Par téléphone depuis la France

0 808 809 063 Service gratuit + prix appel

Depuis l'étranger et DOM-TOM : 0033 1 70 99 29 52 (coût selon opérateur).
L'abonnement à GEO, c'est facile et rapide sur prismashop.fr/geo

Anciens numéros : prismashop.fr/anciens-numeros-geo

Abonnement pour un an / 12 numéros : 78 €
Éditions étrangères : Allemagne : Tél. 00 49 40 5555 7809 - e-mail : abo-service@guj.de

ARPP
autorité de régulation professionnelle de la publicité
Notre publication adhère à et s'engage à suivre ses recommandations en faveur d'une publicité loyale et respectueuse du public. Contact : contact@bvp.org ou ARPP, 11, rue Saint-Florentin - 75008 Paris



RÉDACTION GEO

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Standard : **01 73 05 45 45**
(Pour joindre directement votre correspondant, composez le **01 73 05** + les 4 chiffres suivant son nom)

Rédacteur en chef : Éric Meyer
Secrétaire : Dounia Hadri (**6061**)
Rédactrice en chef adjointe : Catherine Segal
Directrice artistique : Delphine Denis (**4873**)
Chef de service photo : Valerio Vincenzo
Chefs de service : Anne Cantin (**4617**), Cyril Guinet (**6055**), Aline Maume-Petrović (**6070**), Nadège Monschau (**4713**), Mathilde Saljougui (**6089**)
Directeur éditorial numérique Prisma Premium : Gilles Tanguy geo.fr et réseaux sociaux : Claire Frayssinet, responsable éditoriale (**5365**) ; Thibault Cealic (**5027**), responsable vidéo ; Camille Moreau, chef de rubrique ; Émeline Férand (**5306**), Chloé Gurdjian (**4930**), rédactrice. Élodie Montréal, cadreuse-monteuse (**6536**) ; Marianne Cousseran, social media manager (**4594**) ; Claire Brossillon, community manager (**6079**)
Service photo : Nataly Bideau, chef de rubrique (**6062**), Fay Torres-Yap / Bluedot (E-U)
Maquette : Thibaut Deschamps (**4795**), Béatrice Gaulier (**6059**), Christelle Martin (**6059**), chefs de studio ; Patricia Lavaquerie, première maquettiste (**4740**)
Premier secrétaire de rédaction : Nicolas Bizien (**5844**)
Cartographe-géographe : Emmanuel Vire (**6110**)
Comptabilité : Carole Clément (**4531**)
Fabrication : Stéphane Roussies, chef de groupe (**6340**), Mélanie Moitié, chef de fabrication (**4759**), Jeanne Mercadante, photogravure (**4962**)
Ont collaboré à ce numéro : Athénais Cornette de Saint Cyr, Marion Fontaine, Delphine Le Feuvre, Guillaume Pajot, Hugues Piolet, Lola Talik, Boris Thioly. Secrétaire de rédaction : Juliette Martin.

Magazine mensuel édité par **PM** PRISMA MEDIA

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Société par actions simplifiée au capital de 3 000 000 euros d'une durée de 99 ans ayant pour présidente Claire Léost. Son associé unique est : la société d'investissements et de gestion 123 - SIG 123 SAS.

Directrice de la publication : Claire Léost
Directrice exécutive : Pascale Socquet
Directrice Marketing et Business Développement : Dorothée Fluckiger
Global marketing manager : Hélène Coin **Brand manager :** Noémie Robyns
Directrice des Événements et Licences : Julie Le Floch-Dordain

PUBLICITÉ

Directeur exécutif PMS : Philipp Schmidt (**5188**)
Directeurs exécutifs adjoints PMS : David Folgueira (**5055**), Virginie Lubot (**6448**)
Directrice Déléguée : Maria Isabelle de Saint Bauzel (**4676**)
Lead marque : Diane Mazau
Industry director Automobile : Dominique Bellanger (**4528**)
Directrice déléguée Creative room : Viviane Rouvier (**5110**)
Directeur délégué Data room : Jérôme de Lempdes (**4679**)
Directeur délégué Insight room : Charles Jouvin (**5328**)
Directrice des études éditoriales : Isabelle Demaily Engelsen (**5338**)
Directeur marketing client : Laurent Grolée (**6025**)
Directrice de la fabrication et de la vente au numéro : Sylvaine Cortada

MARKETING DIFFUSION

Direction des ventes : Bruno Recurt (**5676**). Secrétariat : (**5674**)

IMPRESSION

MOHN Media Mohndruck GmbH, Carl-Bertelsmann-Straße 161 M, 33311 Gütersloh, Allemagne.

Provenance du papier : Finlande. Taux de fibres recyclées : 0 %.

Eutrophisation : Ptot 0,003 kg/t de papier.

© Prisma Media 2022. Dépôt légal : juillet 2022, ISSN 0220-8245
Création : mars 1979. Commission paritaire : n° 0923 K 83550.



Survol en montgolfière
des Châteaux de la Loire

Toutes les
découvertes,
toutes les
émotions,
en toute
sérénité.

Balade en canoë
dans les Gorges du Tarn

Acap
adrénaline

Découvrez la France autrement.

Plus de 400 activités recommandées par

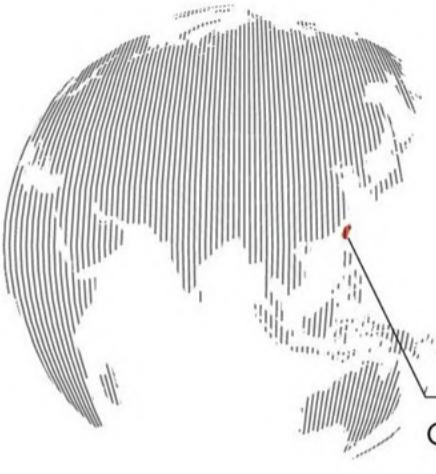
GEO

cap-adrenaline.com

Avis Vérifiés
★★★★★

Trustpilot
★★★★★





Usages du monde

CHAQUE MOIS, UNE PLONGÉE DANS CES PETITS RIENS QUI RENDENT L'AILLEURS SI FASCINANT.

À TAÏWAN, LA POUBELLE POUR ALLER DANSE

Les lève-tôt qui ont voyagé en Asie connaissent bien ce moment de poésie, lorsque, dans les grandes villes, des habitants au saut du lit se regroupent pour s'adonner en musique au tai-chi ou à la gymnastique synchronisée. À Taïwan, c'est nocturnement que cela se passe. Il est autour de 22 heures dans la moiteur du détroit de Formose quand les notes de la *Lettre à Élise*, de Beethoven – ou celles de la *Prière d'une vierge*, de la Polonaise Tekla Badarzewska-Baranowska – résonnent à travers les rues de la capitale, Taipei. On jurerait entendre la ritournelle d'un marchand de glace ambulant, mais pour le choix des parfums, il faudra repasser. Car la musique émane des camions jaune canari des éboueurs ! Objectif : signaler aux citoyens qu'il est temps pour eux de se présenter sur le trottoir avec leurs différents sacs d'ordures à la main, qu'ils devront jeter eux-mêmes dans la benne idoine. En gilet fluo, le préposé au ramassage ouvre l'œil. Honte à qui a mal trié ! À ce jeu-là, distraits et récalcitrants passent pour des anarchistes crasseux. Et ceux qui peuvent se le permettre ont des employés qui se chargent de la sale besogne.

Dans cet État insulaire briqué comme un sou neuf, on ne badine pas avec la propreté. Celle-ci est le reflet de l'indépendance et de la réussite économique du petit tigre asiatique. Couverte par huit parcs nationaux et vingt réserves naturelles, Taïwan se retrouva à la fin des années 1990 confrontée à un gros problème de gestion de ses ordures. Ne sachant plus où les mettre, elle décida d'en faire une manne en devenant la championne mondiale du recyclage. Mission accomplie, avec aujourd'hui 75 % des déchets transformés. Pour ce faire, l'amoncellement des réglementations a remplacé celui des détritus. Depuis 2006, ces derniers n'ont même plus le droit de toucher la voie publique. Et font l'objet d'un tri d'une sophistication affolante, entre verrières, plastiques et papiers de typologies variées, ou déchets organiques cuisinés que l'on est prié de séparer des résidus crus compostables... «Pour bien trier, il faut une dizaine de poubelles différentes», témoigne Anthony Mercier, un Français arrivé en 2020 à Taipei et fondateur du site roadtotaiwan.com. «Et pour le non recyclé, on doit acheter des sacs-poubelle bleus, plus coûteux car lourdement taxés, précise-t-il. Conséquence, moins on trie, plus on paie !»

Insupportable contrôle social, où chacun épie son voisin pour s'assurer qu'il obéit bien au même casse-tête ? Pas à Taïwan ! Héritage du confucianisme, le groupe vaut ici davantage que l'individu. Aussi les deux morceaux classiques du XIX^e siècle escortent-ils un rite social important. Au pied des immeubles, les porteurs d'ordures se retrouvent pour bavarder. Et certains quartiers s'amusent même à créer des chorégraphies, afin d'accompagner ce ramassage des ordures réglé comme du papier à musique. ■

SÉBASTIEN DESURMONT

Lam Yik Fei



À Taipei, le soir, on sort... ses poubelles en musique. L'occasion de discuter entre voisins.

Avec nous, vous découvrirez



comment voyager plus responsable



Reste à convaincre vos amis
de vous suivre.



Chercher nous fait avancer

Google



NOUVEAU

Heineken® Silver Extra fraîcheur*

 **Bouteilles & capsules recyclables**
Trions-les

*Adil, serveur, présente Heineken® Silver : une bière rafraîchissante au goût unique grâce à son procédé de maturation à -1 °C.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.